Victor Hugo

Hernani

1830

PRÉFACE[1]

Après avoir cité quelques fragments d'une préface qu'il avait écrite en janvier 1830 *pour le recueil de vers d'un jeune poète, Charles Dovalle, mort prématurément, et dans laquelle il définissait le romantisme* « *le* libéralisme *en littérature* », *en posant la maxime* « *A peuple nouveau, art nouveau* », *Victor Hugo continuait ainsi*[2] *:*

Il n'est peut-être point hors de propos de remettre sous les yeux des lecteurs les deux pages qu'on vient de transcrire. Ce n'est pas que ce drame puisse en rien mériter le beau nom d'*art nouveau*, de *poésie nouvelle*, loin de là; mais c'est que le principe de la liberté en littérature vient de faire un pas[3]; c'est qu'un progrès vient de s'accomplir non dans l'art, ce drame est trop peu de chose, mais dans le public; c'est que, sous ce rapport du moins, une partie des pronostics hasardés plus haut viennent de se réaliser.

Il y avait péril, en effet, à changer ainsi brusquement d'auditoire, à risquer sur le théâtre des tentatives confiées jusqu'ici seulement au papier[4] *qui souffre tout*[5] *;* le public des livres est bien différent du public des spectacles, et l'on pouvait craindre de voir le second repousser ce que le premier avait accepté. Il n'en a rien été. Le principe de la liberté littéraire, déjà compris par le monde qui lit et qui médite, n'a pas été moins complètement adopté par cette immense foule, avide des pures émotions de l'art, qui inonde chaque soir les théâtres de Paris. Cette voix haute et puissante du peuple*(A), qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ.

Maintenant vienne le poète! Il y a un public.

Et cette liberté, le public la veut telle qu'elle doit être, se conciliant avec l'ordre[6] dans l'État, avec l'art dans la littérature. La liberté a une sagesse qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est pas complète. Que les vieilles règles de d'Aubignac[7] meurent avec les vieilles coutumes de Cujas[8], cela est bien. Qu'à une littérature

1. Les numéros renvoient aux notes en bas des pages, les astérisques aux questions en fin de volume; **2.** Écrite au moment où la victoire s'affirme, cette préface allègre n'a plus l'accent provocant de la *Préface de Cromwell* dont elle reprend cependant les idées maîtresses; **3.** Voir dans la *Notice* (page 7) ce que dit Sainte-Beuve du pas décisif qu'est la bataille d'*Hernani ;* **4.** Allusion à *Cromwell*, publié sans avoir été représenté; **5.** Transposition du proverbe : « On écrit tout ce qu'on veut, vérités ou sottises »; **6.** Idée essentielle : liberté n'est pas licence; **7.** Théoricien dramatique, dont la *Pratique du théâtre* (1657) fit autorité jusqu'au romantisme; **8.** Célèbre jurisconsulte français (1522-1590).

de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore; mais surtout qu'une raison intérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois*(B). Ni talons rouges, ni bonnets rouges[1].

Voilà ce que veut le public, et il veut bien. Quant à nous, par déférence pour ce public qui a accueilli avec tant d'indulgence un essai qui en méritait si peu, nous lui donnons ce drame aujourd'hui tel qu'il a été représenté. Le jour viendra peut-être de le publier tel qu'il a été conçu par l'auteur[2], en indiquant et en discutant les modifications que la scène lui a fait subir. Ces détails de critique peuvent ne pas être sans intérêt ni sans enseignements, mais ils sembleraient minutieux aujourd'hui; la liberté de l'art est admise, la question principale est résolue; à quoi bon s'arrêter aux questions secondaires? Nous y reviendrons du reste quelque jour, et nous parlerons aussi bien, en détail, en la ruinant par les raisonnements et par les faits, de cette censure dramatique qui est le seul obstacle à la liberté du théâtre, maintenant qu'il n'y en a plus dans le public. Nous essayerons, à nos risques et périls et par dévouement aux choses de l'art, de caractériser les mille abus de cette petite inquisition de l'esprit, qui a, comme l'autre saint-office[3], ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations et sa peine de mort. Nous déchirerons, s'il se peut, ces langes de police dont il est honteux que le théâtre soit encore emmailloté au XIXe siècle*(C).

Aujourd'hui, il ne doit y avoir place que pour la reconnaissance et les remerciements. C'est au public que l'auteur de ce drame adresse les siens, et du fond du cœur. Cette œuvre, non de talent, mais de conscience et de liberté, a été généreusement protégée contre bien des inimitiés par le public, parce que le public est toujours aussi, lui, consciencieux et libre. Grâces lui soient donc rendues, ainsi qu'à cette jeunesse puissante qui a porté aide et faveur à l'ouvrage d'un jeune homme sincère et indépendant comme elle! C'est pour elle surtout qu'il travaille[4], parce que ce serait une gloire bien haute que l'applaudissement de cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, conséquente, vraiment libérale en littérature comme en politique, noble génération qui ne se refuse pas à ouvrir les deux yeux à la vérité et à recevoir la lumière des deux côtés*(D).

Quant à son œuvre en elle-même, il n'en parlera pas. Il accepte les critiques qui en ont été faites, les plus sévères comme les plus bienveillantes, parce qu'on peut profiter à toutes[5]. Il n'ose se flatter

1. Contradiction apparente avec le vers célèbre des *Contemplations* (*Réponse à un acte d'accusation*), qui ne traite que du vocabulaire : « Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire »; **2.** Notre édition comporte le texte complet; **3.** L'Inquisition espagnole; **4.** Il lui a dédié, au lendemain de la révolution de Juillet, les deux belles pièces qui ouvrent *les Chants du Crépuscule* : *Dicté après Juillet 1830* et l'*Ode à la Colonne*; **5.** Voir, à la fin du volume, p. 151, les *Jugements* des contemporains.

que tout le monde ait compris du premier coup ce drame, dont le *Romancero general*[1] est la véritable clef. Il prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire *Le Cid, Don Sanche, Nicomède*[2], ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poètes[3]. Cette lecture, si pourtant elles veulent bien faire d'abord la part de l'immense infériorité de l'auteur d'*Hernani*, les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses qui ont pu les blesser dans la forme ou dans le fond de ce drame. En somme, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. *Hernani* n'est jusqu'ici que la première pierre d'un édifice[4] qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise un jour la fantaisie qu'il lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges, une porte presque mauresque à sa cathédrale gothique*(E).

En attendant, ce qu'il a fait est bien peu de chose, il le sait. Puissent le temps et la force ne pas lui manquer pour achever son œuvre! Elle ne vaudra qu'autant qu'elle sera terminée. Il n'est pas de ces poètes privilégiés[5] qui peuvent mourir ou s'interrompre avant d'avoir fini, sans péril pour leur mémoire; il n'est pas de ceux qui restent grands, même sans avoir complété leur ouvrage, heureux hommes dont on peut dire ce que Virgile disait de Carthage ébauchée :

Pendent opera interrupta minæque
*Murorum ingentes**(F)[6]!

(9 mars 1830).

1. Voir, dans la *Notice*, les *Sources* (p. 9); **2.** Trois pièces de Corneille, respectivement représentées en 1636, 1650, 1651, et dont le romanesque généreux, imprégné d'hispanisme dans les deux premières, annonce et justifie *Hernani;* **3.** Il les a justement loués dans sa *Préface de Cromwell;* **4.** L'œuvre sera complétée, sur le plan esthétique, par tous les drames ultérieurs du poète y compris *les Burgraves;* historiquement, par *Ruy Blas* (voir la *Préface* de ce drame); **5.** Peut-être songe-t-il à Pascal, dont les *Pensées* portent en épigraphe la citation ci-dessous. **6.** « Les travaux interrompus demeurent en suspens : murs menaçants, énormes! » (*Enéide*, IV, v. 88-89).

PERSONNAGES

HERNANI.
DON CARLOS.
DON RUY GOMEZ DE SILVA[1].
DOÑA SOL DE SILVA.
LE DUC DE BAVIÈRE.
LE DUC DE GOTHA.
LE DUC DE LUTZELBOURG.
DON SANCHO.
DON MATIAS.
DON RICARDO.
DON GARCI SUAREZ.
DON FRANCISCO.
DON JUAN DE HARO.
DON GIL TELLEZ GIRON.
PREMIER CONJURÉ.
UN MONTAGNARD.
IAQUEZ.
DOÑA JOSEFA DUARTE.
UNE DAME.
CONJURÉS DE LA LIGUE SACRO-SAINTE, ALLEMANDS ET ESPAGNOLS
MONTAGNARDS, SEIGNEURS, SOLDATS, PAGES, PEUPLE, ETC.

Espagne. — 1519[2].

1. Nom tiré d'un personnage, d'ailleurs portugais, du *Philippe II* d'Alfieri. L'origine des autres noms a été indiquée dans la *Préface* ou le sera dans les notes; **2.** De février à l'été. La mort de l'empereur (15 janvier), l'élection de son successeur (28 juin) permettent de dater à peu près ainsi les actes : I et II, février; III, avril; IV, juin; V, août.

HERNANI

ACTE PREMIER

LE ROI[1]

SARAGOSSE.

Une chambre à coucher. La nuit. Une lampe sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE[2]. — DOÑA JOSEFA DUARTE, *vieille, en noir, avec le corps*[3] *de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique ;* DON CARLOS.

DOÑA JOSEFA, *seule.*

(*Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.*)

Serait-ce déjà lui ?

(*Un nouveau coup.*)

C'est bien à l'escalier[4]

Dérobé.

(*Un quatrième coup.*)

Vite, ouvrons.

(*Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos, le manteau sur le nez et le chapeau sur les yeux.*)

Bonjour, beau cavalier.

(*Elle l'introduit. Il écarte son manteau et laisse voir un riche costume*

1. Les sous-titres ne figuraient pas dans la première édition; **2.** Cette scène d'exposition, aussi peu classique que possible — puisqu'elle est en action, non en récit — s'inspire à la fois de *La Vengeance adroite* de Lope de Vega et de *Le Certain pour le Douteux*, du même auteur; **3.** Partie du vêtement entourant le buste; **4.** « La querelle était déjà engagée, écrit Th. Gautier dans son *Histoire du romantisme.* Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même, semblait un spadassin de profession, un Saltabadil, un Scoronconcolo allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel. » Ce duel ne fut d'abord qu'une discussion prosodique entre deux spectateurs adverses, plaisamment rapportée par le narrateur. — Au reste le célèbre enjambement a des précédents chez les classiques qui ont, avant Hugo, « assoupli l'alexandrin » : La Fontaine (*l'Homme et la Couleuvre*), Racine (*Les Plaideurs*, v. 4, 12, 21, 22, 35, 109, 187; *Bérénice*, v. 836; *Phèdre*, v. 703 à 712; *Esther*, v. 439-440; *Athalie*, v. 493, 502, 508), Molière (*Dépit amoureux*, v. 1278; *les Femmes savantes*, v. 801, 891, 1337). Pour le détail de ces rapprochements, voir Stapfer, *Racine et Victor Hugo*, p. 283.

de velours et de soie, à la mode castillane de 1519. *Elle le regarde sous le nez et recule étonnée.)**

Quoi, seigneur Hernani, ce n'est pas vous! — Main-forte!
Au feu!

DON CARLOS[1], *lui saisissant le bras.*

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte!
(Il la regarde fixement. Elle se tait, effrayée.)
Suis-je chez doña Sol, fiancée au vieux duc
De Pastraña, son oncle, un bon seigneur, caduc,
Vénérable et jaloux? dites? La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux*.
Suis-je bien informé?
(Elle se tait. Il la secoue par le bras.)
Vous répondrez peut-être?

DOÑA JOSEFA.

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS.

Aussi n'en veux-je qu'un. — Oui, — non. — Ta dame
[est bien
Doña Sol de Silva? Parle.

DOÑA JOSEFA.

Oui. — Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien[2].
Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Sans doute elle attend son jeune?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

1. Le don Sanche IV de Pierre Lebrun (*le Cid d'Andalousie*) pénétrait de même dans le jardin d'Estelle après avoir soudoyé son esclave Zoraïde. La plupart des autres traits du prince libertin s'inspirèrent directement des analyses de Sismondi (*Littérature du midi de l'Europe*, 1813) sur les grands seigneurs d'Espagne, et indirectement de toute une littérature antiroyaliste de l'époque; 2. Voir la note du v. 25.

DON CARLOS.

Que je meure!

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien?

DOÑA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Cache-moi céans[1].

DOÑA JOSEFA.

Vous!

DON CARLOS.

Moi.

DOÑA JOSEFA.

Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien.

DOÑA JOSEFA.

Moi vous cacher!

DON CARLOS.

Ici.

DOÑA JOSEFA.

Jamais!

DON CARLOS, *tirant de sa ceinture un poignard et une bourse.*

Daignez, madame,
Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DOÑA JOSEFA, *prenant la bourse.*

Vous êtes donc le diable?

DON CARLOS.

Oui, duègne.

DOÑA JOSEFA, *ouvrant une armoire*[2] *étroite dans le mur.*

Entrez ici*.

1. *Ici à l'intérieur.* Mot de la comédie classique; 2. Procédé de mélodrame, inspiré de *Monsieur Vautour*, de Désaugiers et Gentil, ainsi que de *Douvres et Calais* (1819), de Théaulon et Ménissier.

DON CARLOS, *examinant l'armoire.*

Cette boîte?

DOÑA JOSEFA, *la refermant.*

Va-t'en, si tu n'en veux pas.

DON CARLOS, *rouvrant l'armoire.*

Si!

(L'examinant encore.)

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure
Le manche du balai qui te sert de monture[1]?

(Il s'y blottit avec peine.)

Ouf!

DOÑA JOSEFA, *joignant les mains et scandalisée.*

Un homme ici!

DON CARLOS, *dans l'armoire restée ouverte.*

C'est une femme, est-ce pas[2],
Qu'attendait ta maîtresse?

DOÑA JOSEFA.

O ciel! j'entends le pas
De doña Sol. — Seigneur, fermez vite la porte.

(Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.)

DON CARLOS, *de l'intérieur de l'armoire.*

Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte.

DOÑA JOSEFA, *seule.*

Qu'est cet homme? Jésus mon Dieu! si j'appelais?
Qui? Hors madame et moi, tout dort dans le palais.
Bah! l'autre va venir. La chose le regarde.
Il a sa bonne épée, et que le ciel nous garde
De l'enfer!

(Pesant la bourse.)

Après tout, ce n'est pas un voleur[3]*.

(Entre doña Sol, en blanc. Doña Josefa cache la bourse.)

1. La croyance populaire représentait les sorcières se rendant au sabbat dans cet équipage. Voir *la Ronde du Sabbat* (*Odes et Ballades*). La critique réprouva ces deux vers; 2. Suppression poétique de la négation, admise par les classiques. (Voir V, 2130, 2140, 2142.) Notez aussi la coupe 5+7, de même qu'aux vers 34, 50, et contrairement au vers 14 (7+5). C'est la dislocation délibérée de « ce grand niais d'alexandrin » (6+6). — Sur les innovations métriques de Hugo dans ses drames, voir A. Dorchain, *l'Art des vers* (pp. 99, 236, 250 et le sujet de devoir, p. 162); 3. Voir la même idée dans *Ruy Blas* (IV, III, 1688).

SCÈNE II. — DOÑA JOSEFA, DON CARLOS *caché*, DOÑA SOL, *puis* HERNANI.

DOÑA SOL.

Josefa[1]!

DOÑA JOSEFA.

Madame?

DOÑA SOL.

Ah! je crains quelque malheur[2]★.
35 Hernani devrait être ici.

(Bruit de pas à la petite porte.)

Voici qu'il monte.
Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte.

(Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, en costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard et un cor à la ceinture[3].)

DOÑA SOL, *courant à lui.*

Hernani!

HERNANI.

Doña Sol! Ah! c'est vous que je vois
Enfin! Et cette voix qui parle est votre voix!
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
40 J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!

DOÑA SOL, *touchant ses vêtements.*

Jésus! votre manteau ruisselle! Il pleut donc bien?

HERNANI.

Je ne sais.

DOÑA SOL.

Vous devez avoir froid!

HERNANI.

Ce n'est rien.

DOÑA SOL.

Otez donc ce manteau[4].

1. Furieuse de n'avoir pas été applaudie à son entrée, comme elle l'était d'ordinaire par la claque officielle, Mlle Mars resta de glace pendant une partie de l'acte, dont elle compromit ainsi le succès; **2.** Voir la note du vers 25; **3.** C'est l'accoutrement des bandits sympathiques du théâtre de l'époque, entre autres *les Brigands* de Schiller (1781) et le *Belveder* de Pixérécourt; **4.** Sur les conseils de ses amis, qui redoutaient des manifestations classiques devant les expressions trop prosaïques, le poète, aux premières représentations, changea la réplique en celle-ci : « Vous avez bien tardé ».

HERNANI.

Doña Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
45 Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entrouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse*?

DOÑA SOL.

Vous avez bien tardé, seigneur! Mais dites-moi
50 Si vous avez froid.

HERNANI.

Moi! je brûle près de toi[1]!
Ah! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs!

DOÑA SOL, *lui défaisant son manteau.*

55 Allons! donnez la cape, — et l'épée avec elle.

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle*.
— Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent?

DOÑA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure! et voilà tout. Pour nous plus rien qu'une heure!
60 Après, qu'importe? Il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange! une heure avec vous! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité[2]!

DOÑA SOL.

Hernani!

1. Pour la coupe, voir p. 28 n. 2. — « C'est bien cela, écrit Paul de Saint-Victor, un volcan de haine et d'amour, qui jette des laves et des flammes, et qui, parfois aussi, lance des fleurs. Hernani, c'est le Cid à l'état sauvage. » Le poète lui-même reprendra ce thème dans *les Contemplations* :

Est-on maître d'aimer? Pourquoi deux êtres s'aiment?
Le cœur éperdu crie : est-ce que je sais, moi?
Cette femme a passé : je suis fou. C'est l'histoire.

2. Réminiscence d'une lettre de Victor à Adèle (5 octobre 1821) : « Si nous étions seuls seulement une heure, tu verrais combien je serais à plaindre, si je n'avais pas le plus grand des bonheurs et la plus douce des consolations dans l'idée d'être aimé de toi ».

HERNANI, *amèrement.*

Que je suis heureux que le duc sorte!
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
65 Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard;
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie!

DOÑA SOL.

Calmez-vous.

(Remettant le manteau à la duègne.)

Josefa, fais sécher le manteau.

(Josefa sort.)

(Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.)

70 Venez là.

HERNANI, *sans l'entendre.*

Donc le duc est absent du château?

DOÑA SOL, *souriant.*

Comme vous êtes grand[1]!

HERNANI.

Il est absent.

DOÑA SOL.

Chère âme,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah! pensons-y, madame!
Ce vieillard! il vous aime, il va vous épouser!
Quoi donc! vous[2] prit-il pas l'autre jour un baiser?
75 N'y plus penser!

DOÑA SOL, *riant.*

C'est là ce qui vous désespère!
Un baiser d'oncle! au front! presque un baiser de père!

HERNANI.

Non, un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah! vous serez à lui, madame! Y pensez-vous[3]?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
80 Pour achever sa route et finir sa journée,

1. Aux premières représentations, la réplique devient : « Venez ici, vous dis-je ». Voir la note du v. 43; **2.** Sur la négation supprimée, voir la note du v. 25; **3.** Même reproche à la Fiancée (21 décembre 1821) parce qu'elle avait accepté le bras d'un autre. Voir p. 18, 2e §.

A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille! ô vieillard insensé!
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur*!
Vieillard! va-t'en donner mesure au fossoyeur[1]!
— Qui fait ce mariage? On vous force, j'espère!

DOÑA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi! le roi! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien[2];
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve!
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles[3]!
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans! Or, c'est en vain que les pères sont morts!
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel[4] continue.
Ah! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen!
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin!

DOÑA SOL.

Vous m'effrayez.

HERNANI.

Chargé d'un mandat d'anathème[5],
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même[6]!
Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastraña,
Riche-homme[7] d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,

1. Vers très applaudi, à la première représentation, par la claque du poète; **2.** Peu vraisemblable. Philippe le Beau, duc de Bourgogne, n'est venu en Espagne qu'en 1506, afin de revendiquer la Castille, a réussi péniblement à faire reconnaître son titre, est mort enfin peu de mois après, sans avoir été en mesure de condamner un prince quelconque; **3.** Ils vont lutter d'égal à égal. Ce bandit d'honneur n'est donc pas indigne de l'amour que lui porte doña Sol; **4.** Monosyllabe. Voir de même, v. 585; **5.** Mission qui me met en marge de la société; **6.** « Afin d'avoir le courage de venger mon père ». Hernani, comme Rodrigue, est très jeune; **7.** Titre nobiliaire castillan signifiant « riche d'aïeux ».

Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux[1],
110 Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être enviera sa duchesse.
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
115 Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre[2],
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre[3];
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
120 Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Or du duc ou de moi, souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre[4].

DOÑA SOL.

125 Je vous suivrai[5].

HERNANI.

Parmi mes rudes compagnons?
Proscrits[6] dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande[7], comme on dit?
130 Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit!
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu[8].
135 Parmi ses montagnards, libres, pauvres, et graves,
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor*,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
140 Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,

1. Voir III, II, 852 (indications scéniques), 895 à 910 et la question du vers 56; **2.** Voir IV, IV, 1723 à 1729. — Souvenir du *Don Carlos* d'Alfieri; **3.** Se dit d'une étoffe débarrassée du lustre (brillant) que lui a donné l'apprêt; **4.** Dilemme cornélien; **5.** Souvenir d'Alarcon, *Le Tisserand de Ségovie* (I, 21); **6.** Le personnage et le mot venaient d'être mis à la mode par le *Mateo Falcone* de Mérimée (mai 1829), en attendant *Colomba* (1840). *Bandit* (v. 130) a le même sens; **7.** Selon son étymologie italienne (bannière) le terme n'est pas péjoratif; **8.** Transposition de la biographie du héros dans un mélodrame de Frédéric et Ducange, *la Cabane de Montainard*.

Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Être errante avec moi, proscrite, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud*.

DOÑA SOL.

Je vous suivrai*.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur[1]...

DOÑA SOL.

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange[2]?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Écoutez.
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? Je l'ignore[3].
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même[4];
Mais, dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient*!

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Ange!

DOÑA SOL.

A minuit. Demain. Amenez votre escorte.
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI.

Savez-vous qui je suis
Maintenant?

1. Dans une *Lettre à la Fiancée* (8 janvier 1822), le poète invitait de même Adèle Foucher à lui préférer un mari plus fortuné, moins compromettant. Voir p. 18, 2e §; **2.** Toujours l'antithèse par laquelle Hugo, après Chateaubriand (*Martyrs*, l. X), marque la fatalité de la passion romantique; **3.** Cette ignorance ne choque pas l'héroïne ou le héros (III, iv, 993). Il s'y complaît presque. Quelle différence avec les personnages de Corneille et de Racine; **4.** C'est l'accent des lettres, récemment publiées, de Juliette Drouet à l'auteur de *Ruy Blas*.

DOÑA SOL.

Monseigneur, qu'importe[1] ? Je vous suis.

HERNANI.

Non, puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.
170 Vous vouliez d'un brigand, voulez-vous d'un banni ?

DON CARLOS, *ouvrant avec fracas la porte de l'armoire.*

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire* ?
Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire[2] ?

(Hernani recule, étonné. Doña Sol pousse un cri et se réfugie dans ses bras, en fixant sur don Carlos des yeux effarés.)

HERNANI, *la main sur la garde de son épée.*

Quel est cet homme ?

DOÑA SOL.

O ciel ! Au secours !

HERNANI.

Taisez-vous,
Doña Sol ! vous donnez l'éveil aux yeux jaloux.
175 Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.
(A don Carlos.)
Que faisiez-vous là ?

DON CARLOS.

Moi ? Mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

HERNANI.

Qui raille après l'affront s'expose à faire rire
180 Aussi son héritier.

DON CARLOS.

Chacun son tour ! — Messire,
Parlons franc. Vous aimez madame et ses yeux noirs[3],

1. Il nous importerait cependant, à nous, de savoir comment ont débuté les amours — malgré tout peu vraisemblables — de cette jeune noble et de ce bandit. Un classique aurait commencé par nous l'expliquer dès la scène I ; **2.** Dans *Amy Robsart*, Hugo avait fait sortir aussi dangereusement Flibbertigibbet de dessous un fauteuil, où il venait d'assister à l'entretien amoureux de Leicester et d'Amy ; **3.** A cette rédaction définitive le poète avait, pour les premières représentations, substitué sur les conseils de ses amis, celle-ci, plus banale :

Vous aimez cette dame et ses doux entretiens ;
Vous venez tous les soirs mirer vos yeux aux siens.

Vous y venez mirer les vôtres tous les soirs,
C'est fort bien. J'aime aussi madame, et veux connaître
Qui j'ai vu tant de fois[1] entrer par la fenêtre,
185 Tandis que je restais à la porte.

HERNANI.

En honneur,
Je vous ferai sortir par où j'entre, seigneur.

DON CARLOS.

Nous verrons. J'offre donc mon amour à madame.
Partageons. Voulez-vous? J'ai vu dans sa belle âme
Tant d'amour, de bonté, de tendres sentiments,
190 Que madame, à coup sûr, en a pour deux amants.
Or, ce soir, voulant mettre à fin[2] mon entreprise,
Pris, je pense, pour vous, j'entre ici par surprise,
Je me cache, j'écoute, à ne vous céler rien;
Mais j'entendais très mal et j'étouffais très bien.
195 Et puis, je chiffonnais ma veste à la française[3].
Ma foi, je sors*!

HERNANI.

Ma dague aussi n'est pas à l'aise
Et veut sortir[4].

DON CARLOS, *le saluant.*

Monsieur, c'est comme il vous plaira.

HERNANI, *tirant son épée.*

En garde[5]!
(Don Carlos tire son épée.)

DOÑA SOL, *se jetant entre eux.*

Hernani! Ciel!

DON CARLOS.

Calmez-vous, señora.

HERNANI, *à don Carlos.*

Dites-moi votre nom.

DON CARLOS.

Hé! dites-moi le vôtre!

1. Ils ne sont pas rivaux d'hier; **2.** Expression de la langue comique (Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, I, IV) signifiant, non pas *mettre fin à*, mais *faire aboutir ;* **3.** Ancien habit de cour à collet droit; **4.** Cyrano dira pareillement (I, IV) : « J'ai des fourmis dans mon épée! »; **5.** « A la moindre provocation, écrit Sismondi (*ouvrage cité*), les cavaliers tirent l'épée, et la blessure ou la mort de leurs adversaires est considérée comme un événement sans conséquence.

HERNANI.

200 Je le garde, secret et fatal, pour un autre[1]
Qui doit un jour sentir sous mon genou vainqueur,
Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur!

DON CARLOS.

Alors, quel est le nom de l'autre*?

HERNANI.

Que t'importe?
En garde! défends-toi!

(Ils croisent leurs épées. Doña Sol tombe tremblante sur un fauteuil. On entend des coups à la porte.)

DOÑA SOL, *se levant avec effroi.*

Ciel! on frappe à la porte!

(Les champions s'arrêtent. Entre Josefa par la petite porte et tout effarée.)

HERNANI, *à Josefa.*

205 Qui frappe ainsi?

DOÑA JOSEFA, *à doña Sol.*

Madame! un coup inattendu[2]!
C'est le duc qui revient!

DOÑA SOL, *joignant les mains.*

Le duc! tout est perdu!
Malheureuse!

DOÑA JOSEFA, *jetant les yeux autour d'elle.*

Jésus! l'inconnu! des épées!
On se battait. Voilà de belles équipées!

(Les deux combattants remettent leurs épées dans le fourreau. Don Carlos s'enveloppe dans son manteau et rabat son chapeau sur ses yeux. On frappe.)

HERNANI.

Que faire?

(On frappe.)

UNE VOIX, *au dehors.*

Doña Sol, ouvrez-moi!

(Doña Josefa fait un pas vers la porte. Hernani l'arrête.)

1. Le roi; 2. Ces retours « inattendus » ne sont pas propres au mélodrame. On les trouve antérieurement dans la tragédie (*Mithridate*, *Phèdre*) et dans le théâtre espagno (voir Martinenche, *l'Espagne et le romantisme français*, pp. 125, 126).

HERNANI.

N'ouvrez pas.

DOÑA JOSEFA, *tirant son chapelet.*

210 Saint-Jacques monseigneur[1]! tirez-nous de ce pas!

(On frappe de nouveau.)

HERNANI, *montrant l'armoire à don Carlos.*

Cachons-nous.

DON CARLOS.

Dans l'armoire?

HERNANI, *montrant la porte.*

Entrez-y. Je m'en charge.

Nous y tiendrons tous deux[2].

DON CARLOS.

Grand merci, c'est trop large.

HERNANI, *montrant la petite porte.*

Fuyons par là.

DON CARLOS.

Bonsoir. Pour moi, je reste ici.

HERNANI.

Ah! tête et sang, monsieur, vous me paierez ceci!

(A doña Sol.)

215 Si je barricadais l'entrée?

DON CARLOS, *à Josefa.*

Ouvrez la porte.

HERNANI.

Que dit-il?

DON CARLOS, *à Josefa interdite.*

Ouvrez donc, vous dis-je!

(On frappe toujours. Doña Josefa va ouvrir en tremblant.)

DOÑA SOL.

Je suis morte*!

1. Elle invoque sans doute Saint-Jacques de Compostelle. — Notez l'inversion, rare chez le novateur qui demandait, dans la *Préface de Cromwell*, « un vers libre, franc, loyal, sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille; fidèle à la rime, cette esclave-reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre ». Sur les idées prosodiques de Hugo, voir dans *les Contemplations*, *Réponse à un acte d'accusation* et *Quelques mots à un autre ;* **2.** Le rapprochement matériel de deux adversaires mortels est au nombre des procédés du mélodrame. Hugo l'exploitera jusqu'à l'invraisemblance aux actes III (v. 1287) et IV (v. 1639).

SCÈNE III. — LES MÊMES. DON RUY GOMEZ DE SILVA, *barbe et cheveux blancs ; en noir.*

(Valets avec des flambeaux.)

DON RUY GOMEZ.

Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit!
Venez tous! Cela vaut la lumière et le bruit*.
(A doña Sol.)
Par saint Jean d'Avila[1], je crois que, sur mon âme,
220 Nous sommes trois chez vous[2]! C'est trop de deux, [madame[3].
(Aux deux jeunes gens.)
Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans? —
Quand nous avions le Cid et Bernard[4], ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles[5]
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
225 C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
230 Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main. — Et quant à ces félons
Qui le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
235 Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Par derrière aux maris volent l'honneur des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,
Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
240 Souffleté leur blason du plat de son épée!
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui[6],
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui*.
— Qu'êtes-vous venus faire ici? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux[7] dont les jeunes vont rire?

1. Ce n'est que par un anachronisme que Hugo peut faire invoquer ici à son personnage le bienheureux né en 1500 dans la petite ville de Castille. — Sur ce juron et d'autres semblables, voir les réflexions de Th. Gautier dans son *Histoire du romantisme*, où sont relatées les réactions des classiques devant toutes les nouveautés verbales de la pièce; **2.** Rappel du sous-titre primitif : « Trois pour une »; **3.** Les classiques, aux premières représentations, se moquèrent de ce vers; **4.** Héros castillan du XIe siècle, vainqueur de Roland; **5.** La Vieille (capitale : Burgos) et la Nouvelle (capitale : Madrid); **6.** *Chagrin* (sens classique); **7.** Trivialité voulue.

245 On va rire de moi, soldat de Zamora[1] ?
Et quand je passerai, tête blanche, on rira ?
Ce n'est pas vous, du moins, qui rirez !

HERNANI.

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Silence !
Quoi ! vous avez l'épée, et la bague[2], et la lance,
La chasse, les festins, les meutes, les faucons[3],
250 Les chansons à chanter le soir sous les balcons,
Les plumes au chapeau, les casaques de soie,
Les bals, les carrousels, la jeunesse, la joie*.
Enfants, l'ennui vous gagne ! A tout prix, au hasard,
Il vous faut un hochet. Vous prenez un vieillard.
255 Ah ! vous l'avez brisé, le hochet ! mais Dieu fasse
Qu'il vous puisse en éclats rejaillir à la face !
Suivez-moi[4] !

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ.

Suivez-moi ! suivez-moi !
Messieurs, avons-nous fait cela pour rire ? Quoi !
Un trésor est chez moi. C'est l'honneur d'une fille,
260 D'une femme, l'honneur de toute une famille ;
Cette fille, je l'aime, elle est ma nièce, et doit
Bientôt changer sa bague à[5] l'anneau de mon doigt,
Je la crois chaste et pure, et sacrée à tout homme.
Or il faut que je sorte une heure, et moi qu'on nomme
265 Ruy Gomez de Silva, je ne puis l'essayer,
Sans qu'un larron d'honneur[6] se glisse à mon foyer !
Arrière ! lavez donc vos mains, hommes sans âmes,
Car rien qu'en y touchant, vous nous tachez nos femmes.
Non. C'est bien. Poursuivez. Ai-je autre chose encor ?
(Il arrache son collier.)
270 Tenez, foulez aux pieds, foulez ma toison d'or[7] !
(Il jette son chapeau.)

1. Anachronisme. Deux batailles avaient rendu célèbre cette ville de la province de Léon, mais en 901 et en 1093 ; **2.** Placée au bord d'une carrière ou d'une arène, elle devait être enlevée par la lance du cavalier au galop ; **3.** Chasser au faucon était jeu de gentilhomme ; **4.** Sur le terrain ; **5.** *Contre.* Style classique ; **6.** Suborneur ; **7.** Ordre de chevalerie, fondé en 1429 par Philippe le Bon, père de Charles le Téméraire, et dont l'insigne est un mouton d'or.

Arrachez mes cheveux, faites-en chose vile!
Et vous pourrez demain vous vanter par la ville
Que jamais débauchés, dans leurs jeux insolents,
N'ont sur plus noble front souillé cheveux plus blancs[1].

DOÑA SOL.

275 Monseigneur...

DON RUY GOMEZ, *à ses valets.*

Écuyers! écuyers! à mon aide!
Ma hache, mon poignard, ma dague de Tolède[2]!
(Aux deux jeunes gens.)
Et suivez-moi tous deux!

DON CARLOS, *faisant un pas.*

Duc, ce n'est pas d'abord
De cela qu'il s'agit. Il s'agit de la mort[3]
De Maximilien, empereur d'Allemagne.
(Il jette son manteau, et découvre son visage caché par son chapeau.)*

DON RUY GOMEZ.

280 Raillez-vous?... — Dieu! le roi!

DOÑA SOL.

Le roi!

HERNANI, *dont les yeux s'allument.*

Le roi d'Espagne!

DON CARLOS, *gravement.*

Oui, Carlos. — Seigneur duc, es-tu donc insensé[4]?
Mon aïeul[5] l'empereur est mort. Je ne le sai[6]
Que de ce soir. Je viens tout en hâte, et moi-même,
Dire la chose, à toi, féal[7] sujet que j'aime,
285 Te demander conseil, incognito, la nuit,
Et l'affaire est bien simple[8], et voilà bien du bruit!
(Don Ruy Gomez renvoie ses gens d'un signe. Il s'approche de don Carlos que doña Sol examine avec crainte et surprise,

1. « Ce mélange de familiarité et de grandeur, écrit Th. Gautier (*ouvrage cité*), d'héroïsme et de passion, de sauvagerie chez Hernani, de rabâchage homérique chez le vieux Silva, révoltait profondément la portion du public qui ne faisait pas partie des *salteadores* d'Hugo »; **2.** Les fabriques d'armes blanches de cette ville castillane étaient célèbres. — Les amis du poète firent aussitôt de la « dague de Tolède » leur arme symbolique; **3.** Survenue le 12 janvier 1519. Il était né en 1459; **4.** Peu sensé, du moins. Et l'on s'étonne que le prince le prenne pour conseiller (v. 285); **5.** Don Carlos était fils de l'infante d'Espagne, Jeanne la Folle, et de l'archiduc Philippe le Beau, fils de Maximilien; **6.** La suppression poétique de l's est conforme à l'étymologie latine (*sapio*); **7.** *Fidèle* (terme médiéval); **8.** Non, comme le prouvent les huit vers suivants.

et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants.)

DON RUY GOMEZ.

Mais pourquoi tarder tant à m'ouvrir cette porte?

DON CARLOS.

Belle raison! tu viens avec toute une escorte!
Quand un secret d'État m'amène en ton palais,
290 Duc, est-ce pour l'aller dire à tous tes valets?

DON RUY GOMEZ.

Altesse[1], pardonnez! L'apparence...

DON CARLOS.

Bon père,
Je t'ai fait gouverneur du château de Figuère[2],
Mais qui dois-je à présent faire ton gouverneur?

DON RUY GOMEZ.

Pardonnez...

DON CARLOS.

Il suffit. N'en parlons plus, seigneur.
295 Donc l'empereur est mort*.

DON RUY GOMEZ.

L'aïeul de Votre Altesse
Est mort*?

DON CARLOS.

Duc, tu m'en vois pénétré de tristesse.

DON RUY GOMEZ.

Qui lui succède*?

DON CARLOS.

Un duc de Saxe[3] est sur les rangs.
François premier, de France, est un des concurrents[4].

DON RUY GOMEZ.

Où vont se rassembler les électeurs d'empire?

DON CARLOS.

300 Ils ont choisi, je crois, Aix-la-Chapelle, ou Spire,
Ou Francfort[5].

1. Titre d'honneur donné aux princes et aux princes du sang; **2.** *Figueras*, ville forte dans la province de Barcelone, tout près de la frontière française; **3.** Il aurait peut-être été élu, s'il ne s'était, *in extremis*, désisté en faveur de don Carlos; **4.** Candidature ancienne, soutenue par le pape; **5.** On verra (p. 100, n. 2) pourquoi le poète, contrairement à la réalité, n'a pas réuni la Diète dans cette ville.

DON RUY GOMEZ.

Notre roi, dont Dieu garde les jours,
N'a-t-il pensé jamais à l'empire?

DON CARLOS.

Toujours.

DON RUY GOMEZ.

C'est à vous qu'il revient[1].

DON CARLOS.

Je le sais[2].

DON RUY GOMEZ.

Votre père
Fut archiduc d'Autriche et l'empire, j'espère,
305 Aura ceci présent, que c'était votre aïeul,
Celui qui vient de choir de la pourpre au linceul.

DON CARLOS.

Et puis on est[3] bourgeois de Gand[4].

DON RUY GOMEZ.

Dans mon jeune âge
Je le vis, votre aïeul. Hélas! seul je surnage
D'un siècle tout entier. Tout est mort à présent.
310 C'était un empereur magnifique et puissant[5].

DON CARLOS.

Rome est pour moi.

DON RUY GOMEZ.

Vaillant, ferme, point tyrannique.
Cette tête allait bien au vieux corps germanique!
(Il s'incline sur les mains du roi et les baise.)
Que je vous plains! Si jeune, en un tel deuil plongé*!

DON CARLOS.

Le pape veut ravoir la Sicile, que j'ai.
315 Un empereur ne peut posséder la Sicile[6],
Il me fait empereur; alors, en fils docile,
Je lui rends* Naple[7]. Ayons l'aigle[8], et puis nous verrons
Si je lui laisserai rogner les ailerons!

1. Comme chef de la maison d'Autriche; **2.** Il ne le consulte donc pas, comme il avait annoncé (v. 285); **3.** *Je suis ;* **4.** Cette ville principale du Comté de Flandre, que don Carlos tenait de sa grand-mère, lui conférait le droit de bourgeoisie; **5.** Les deux adjectifs, ainsi que ceux du vers suivant, sont historiquement exacts; **6.** C'était une tradition plus qu'un droit; **7.** Dans la pensée du pape, qui sera reprise en dialogue (v. 323 à 335); **8.** Insigne de l'Empire.

DON RUY GOMEZ.

Qu'avec joie il verrait, ce vétéran du trône,
320 Votre front déjà large aller à sa couronne!
Ah! seigneur, avec vous nous le pleurerons bien,
Cet empereur très grand, très bon et très chrétien!

DON CARLOS.

Le saint-père est adroit. — Qu'est-ce que la Sicile?
C'est une île qui pend à mon royaume, une île,
325 Une pièce, un haillon, qui, tout déchiqueté,
Tient à peine à l'Espagne et qui traîne à côté.
— Que ferez-vous, mon fils, de cette île bossue,
Au monde impérial au bout d'un fil cousue?
Votre empire est mal fait; vite, venez ici,
330 Des ciseaux! et coupons! — Très saint-père, merci!
Car de ces pièces-là, si j'ai bonne fortune,
Je compte au saint-empire[1] en recoudre plus d'une,
Et, si quelques lambeaux m'en étaient arrachés,
Rapiécer mes États d'îles et de duchés!

DON RUY GOMEZ.

335 Consolez-vous! Il est un empire des justes
Où l'on revoit les morts plus saints et plus augustes!

DON CARLOS.

Ce roi François premier, c'est un ambitieux!
Le vieil empereur meurt. Vite il fait les doux yeux
A l'empire! A-t-il[2] pas sa France très chrétienne?
340 Ah! la part est pourtant belle, et vaut qu'on s'y tienne!
L'empereur mon aïeul disait au roi Louis :
— Si j'étais Dieu le Père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France.
(Au duc.)
Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance?

DON RUY GOMEZ.

345 C'est un victorieux.

DON CARLOS.

Il faudrait tout changer.
La bulle d'or[3] défend d'élire un étranger.

1. L'empire romain ou d'Occident, rétabli par la papauté en faveur de Charlemagne; 2. Sur l'absence de la négation, voir la note du v. 25; 3. Ordonnance de Charles IV d'Allemagne qui réglait la forme des élections impériales. La bulle était une boule de plomb attachée au sceau des actes officiels.

DON RUY GOMEZ.

A ce compte, seigneur, vous êtes roi d'Espagne ?

DON CARLOS.

Je suis bourgeois de Gand[1].

DON RUY GOMEZ.

La dernière campagne[2]
A fait monter bien haut le roi François premier.

DON CARLOS.

350 L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier[3]
Peut aussi déployer ses ailes.

DON RUY GOMEZ.

Votre Altesse
Sait-elle le latin ?

DON CARLOS.

Mal.

DON RUY GOMEZ.

Tant pis. La noblesse
D'Allemagne aime fort qu'on lui parle latin[4].

DON CARLOS.

Ils se contenteront d'un espagnol hautain[5];
355 Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.
— Je vais en Flandre. Il faut que ton roi, cher Silva,
Te revienne empereur. Le roi de France va
Tout remuer. Je veux le gagner de vitesse.
360 Je partirai sous peu.

DON RUY GOMEZ.

Vous nous quittez, Altesse,
Sans purger l'Aragon de ces nouveaux bandits
Qui partout dans nos monts lèvent leurs fronts hardis ?

DON CARLOS.

J'ordonne au duc d'Arcos d'exterminer la bande.

DON RUY GOMEZ.

Donnez-vous aussi l'ordre au chef qui la commande
365 De se laisser faire ?

1. Voir le v. 307 et la note; **2.** D'Italie, marquée par la victoire de Marignan (1515) et la signature du Concordat avec le pape (1516); **3.** Voir la note du v. 564; **4.** Langue diplomatique de l'Empire; **5.** Ce Flamand parlait mal l'espagnol.

DON CARLOS.

Hé! quel est ce chef? son nom?

DON RUY GOMEZ.

Je l'ignore. On le dit un rude compagnon.

DON CARLOS.

Bah! je sais que pour l'heure il se cache en Galice[1]
Et j'en aurai raison avec quelque milice[2].

DON RUY GOMEZ.

De faux avis alors le disaient près d'ici.

DON CARLOS.

370 Faux avis! — Cette nuit tu me loges.

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Merci,
Altesse!

(Il appelle ses valets.)

Faites tous honneur au roi mon hôte.

(Les valets rentrent avec des flambeaux. Le duc les range sur deux haies jusqu'à la porte du fond. Cependant doña Sol s'approche lentement d'Hernani. Le roi les épie tous deux.)

DOÑA SOL, *bas à Hernani.*

Demain, sous ma fenêtre, à minuit, et sans faute.
Vous frapperez des mains trois fois.

HERNANI, *bas.*

Demain!

DON CARLOS, *à part.*

Demain!

(Haut à doña Sol vers laquelle il fait un pas avec galanterie.)

Souffrez que pour rentrer je vous offre la main.

(Il la reconduit à la porte. Elle sort.)

HERNANI,
la main dans sa poitrine sur la poignée de sa dague.

375 Mon bon poignard!

DON CARLOS, *revenant, à part.*

Notre homme a la mine attrapée.

(Il prend à part Hernani.)

1. Donc vers l'Atlantique, et loin de Saragosse; 2. Sens premier : *expédition militaire.*

Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée[1],
Monsieur. Vous me seriez suspect pour cent raisons.
Mais le roi don Carlos répugne aux trahisons*.
Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

DON RUY GOMEZ,
revenant et montrant Hernani.

380 Qu'est ce seigneur?

DON CARLOS.

Il part. C'est quelqu'un de ma suite[2].

(Ils sortent avec les valets et les flambeaux, le duc précédant le roi, une cire à la main.)

SCÈNE IV. — HERNANI, *seul.*

Oui, de ta suite, ô roi! de ta suite! — J'en suis[3]!
Nuit et jour[4], en effet, pas à pas, je te suis.
Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais. Ma race en moi poursuit en toi ta race.
385 Et puis, te voilà donc mon rival! Un instant
Entre aimer et haïr je suis resté flottant;
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large[5],
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge;
Mais, puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
390 Me faire souvenir[6], c'est bon, je me souviens!
Mon amour fait pencher la balance incertaine
Et tombe tout entier du côté de ma haine.
Oui, je suis de ta suite, et c'est toi qui l'as dit!
Va, jamais courtisan de ton lever maudit,
395 Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome[7]
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi!
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
400 C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille,
C'est quelque mouton d'or[8] qu'on se va pendre au cou;
Moi, pour vouloir si peu je ne suis pas si fou!

1. Voir v. 204; **2.** Imité d'Alarcon (*Ganar Amigos*, I, 7); **3.** Ce vers, maladroitement coupé à l'hémistiche par Firmin, provoqua les rires des classiques qui, longtemps après la première, ne se rencontraient pas sans échanger ironiquement ce mot de passe; **4.** Voir v. 411 à 414; **5.** Annonce du v. 1760; **6.** Plus impérieuse que l'amour (v. 386), la jalousie le décide à la vengeance; **7.** Maître d'hôtel d'une maison princière d'Italie ou d'Espagne. — Ce vers et les sept suivants annoncent l'apostrophe de Saint-Vallier dans *le Roi s'amuse* (I, v) :

Seulement je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête.

8. Voir la note du v. 270. — Ce trait sera repris en dialogue (II, I, 441 à 445).

Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines,
405 C'est tout ce qu'un poignard, furieux et vainqueur,
En y fouillant longtemps peut prendre au fond d'un cœur.
Va devant! je te suis. Ma vengeance qui veille
Avec moi toujours marche et me parle à l'oreille.
Va! je suis là, j'épie et j'écoute, et sans bruit
410 Mon pas cherche ton pas et le presse et le suit.
Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête
Sans me voir immobile et sombre dans ta fête;
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents[1] luire derrière toi*!

(Il sort par la petite porte.)

ACTE II

LE BANDIT

SARAGOSSE.

Un patio[2] *du palais de Silva. A gauche, les grands murs du palais, avec une fenêtre à balcon. Au-dessous de la fenêtre une petite porte. A droite et au fond, des maisons et des rues. — Il est nuit. On voit briller çà et là, aux façades des édifices, quelques fenêtres encore éclairées.*

SCÈNE PREMIÈRE[3]. — DON CARLOS, DON SANCHO[4] SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY, DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUNAN, DON RICARDO DE ROXAS[4], SEIGNEUR DE CASAPALMA.

(Ils arrivent tous quatre, don Carlos en tête, chapeaux rabattus, enveloppés de longs manteaux dont leurs épées soulèvent le bord inférieur.)*

DON CARLOS, *examinant le balcon.*

415 Voilà bien le balcon, la porte... Mon sang bout.

1. Cette ardeur du regard a déjà été marquée par le poète dans ses indications scéniques (v. 280, 286); 2. Cour dallée servant de promenoir; 3. A l'origine la scène commençait au vers 419, et il n'y avait que deux seigneurs, dont l'un révélait à don Carlos l'identité d'Hernani, ce qui supprimait le coup de théâtre du vers 1719; 4. Noms tirés de Lope de Vega (*El anzuelo de Fenisa*, I, 6).

(Montrant la fenêtre qui n'est pas éclairée.)
Pas de lumière encor!
(Il promène ses yeux sur les croisées éclairées.)
Des lumières partout
Où je n'en voudrais pas, hors à cette fenêtre
Où j'en voudrais!

DON SANCHO.
Seigneur, reparlons de ce traître.
Et vous l'avez laissé partir!

DON CARLOS.
Comme tu dis.

DON MATIAS.
Et peut-être c'était le major[1] des bandits!

DON CARLOS.
Qu'il en soit le major ou bien le capitaine,
Jamais roi couronné n'eut mine plus hautaine[2].

DON SANCHO.
Son nom, seigneur?

DON CARLOS, *les yeux fixés sur la fenêtre.*
Muñoz... Fernan...
(Avec le geste d'un homme qui se rappelle tout à coup.)
Un nom en i.

DON SANCHO.
Hernani, peut-être?

DON CARLOS.
Oui.

DON SANCHO.
C'est lui!

DON MATIAS.
C'est Hernani?
Le chef!

DON SANCHO, *au roi.*
De ses propos vous reste-t-il mémoire?

1. Terme militaire désignant, dans l'armée régulière, l'administrateur d'un corps; 2. Quelques vers supprimés soulignaient mieux la sympathie du roi pour le bandit et expliquaient le revirement du vers 1754.

DON CARLOS, *qui ne quitte pas la fenêtre des yeux.*
Hé! je n'entendais rien dans leur maudite armoire!

DON SANCHO.
Mais pourquoi le lâcher lorsque vous le tenez?
(Don Carlos se tourne gravement et le regarde en face.)

DON CARLOS.
Comte de Monterey, vous me questionnez*.
(Les deux seigneurs reculent et se taisent.)
Et d'ailleurs ce n'est point le souci qui m'arrête.
430 J'en veux à sa maîtresse et non point à sa tête[1].
J'en suis amoureux fou! Les yeux noirs[2] les plus beaux,
Mes amis! deux miroirs! deux rayons! deux flambeaux!
Je n'ai rien entendu de toute leur histoire
Que ces trois mots : Demain, venez, à la nuit noire[3]!
435 Mais c'est l'essentiel. Est-ce[4] pas excellent?
Pendant que ce bandit, à mine de galant,
S'attarde à quelque meurtre, à creuser quelque tombe,
Je viens tout doucement dénicher sa colombe.

DON RICARDO.
Altesse, il eût fallu, pour compléter le tour,
440 Dénicher la colombe en tuant le vautour.

DON CARLOS, *à don Ricardo.*
Comte! un digne conseil! vous avez la main prompte!

DON RICARDO, *s'inclinant profondément.*
Sous quel titre plaît-il au roi que je sois comte?

DON SANCHO, *vivement.*
C'est méprise!

DON RICARDO, *à don Sancho.*
Le roi m'a nommé comte.

DON CARLOS.
Assez!
Bien.
(A Ricardo.)
J'ai laissé tomber ce titre. Ramassez*.

DON RICARDO, *s'inclinant de nouveau.*
445 Merci, seigneur!

1. Voir le v. 378 et la question; 2. Même portrait qu'au v. 181; 3. Voir v. 163 à 165; 4. Voir la note du v. 25.

DON SANCHO, *à don Matias.*

Beau comte! un comte de surprise[1].

(Le roi se promène au fond, examinant avec impatience les fenêtres éclairées. Les deux seigneurs causent sur le devant.)

DON MATIAS, *à don Sancho.*

Mais que fera le roi, la belle une fois prise?

DON SANCHO, *regardant Ricardo de travers.*

Il la fera comtesse, et puis dame d'honneur.
Puis, qu'il en ait un fils, il sera roi.

DON MATIAS.

Seigneur,
Allons donc! un bâtard! Comte, fût-on altesse,
450 On ne saurait tirer un roi d'une comtesse!

DON SANCHO.

Il la fera marquise, alors, mon cher marquis.

DON MATIAS.

On garde les bâtards pour les pays conquis.
On les fait vice-rois. C'est à cela qu'ils servent.

(Don Carlos revient.)

DON CARLOS, *regardant avec colère toutes les fenêtres éclairées.*

Dirait-on[2] pas des yeux jaloux qui nous observent?
455 Enfin! en voilà deux qui s'éteignent! allons!
Messieurs, que les instants de l'attente sont longs!
Qui fera marcher l'heure avec plus de vitesse?

DON SANCHO.

C'est ce que nous disons souvent chez votre Altesse*.

DON CARLOS.

Cependant que chez vous mon peuple le redit.

(La dernière fenêtre éclairée s'éteint.)

460 La dernière est éteinte!

(Tourné vers le balcon de doña Sol toujours noir.)

O vitrage maudit!
Quand t'éclaireras-tu? — Cette nuit est bien sombre,
Doña Sol, viens briller comme un astre dans l'ombre.

(A don Ricardo.)

Quelle heure est-il?

1. Ce dialogue illustre la diatribe d'Hernani (I, IV, 399 à 401); 2. Voir la note du v. 25.

DON RICARDO.

Minuit bientôt[1].

DON CARLOS.

Il faut finir[2]
Pourtant! A tout moment l'autre peut survenir.

(La fenêtre de doña Sol s'éclaire. On voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux.)

465 Mes amis! un flambeau! Son ombre à la fenêtre!
Jamais jour ne me fut plus charmant à voir naître.
Hâtons-nous! faisons-lui le signal qu'elle attend.
Il faut frapper des mains trois fois. Dans un instant,
Mes amis, vous allez la voir! — Mais notre nombre
470 Va l'effrayer peut-être... Allez tous trois dans l'ombre
Là-bas, épier l'autre. Amis, partageons-nous
Les deux amants. Tenez, à moi la dame, à vous
Le brigand.

DON RICARDO.

Grand merci!

DON CARLOS.

S'il vient, de l'embuscade
Sortez vite, et poussez au drôle une estocade[3]
475 Pendant qu'il reprendra ses esprits sur le grès[4],
J'emporterai la belle, et nous rirons après*.
N'allez pas cependant le tuer! C'est un brave[5]
Après tout, et la mort d'un homme est chose grave.

(Les deux seigneurs s'inclinent et sortent. Don Carlos les laisse s'éloigner, puis frappe des mains à deux reprises. A la deuxième fois la fenêtre s'ouvre, et doña Sol paraît sur le balcon.)

1. Aux protestations des classiques contre le prosaïsme de ces répliques, Th. Gautier a très justement pris la défense du mot propre : « Ah! dit-il, comme on aurait bien accueilli quelque périphrase de ce genre :

L'heure
Atteindra bientôt sa dernière demeure.

De son côté, P. de Saint-Victor a proposé ironiquement cette correction :

Du haut de ma demeure,
Seigneur, l'airain enfin sonne la douzième heure.

Toutefois sur la suggestion de son ami Émile Deschamps, Hugo, après la troisième représentation, changea « Quelle heure est-il? » en « Est-il minuit? » Mais, plus tard (1854), dans *les Contemplations* (*Réponse à un acte d'accusation*), il rappellera fièrement son audace : « On entendit un roi dire : Quelle heure est-il? »; **2.** Le manuscrit avait ici huit vers de plus. A l'invitation d'un crieur qui disait l'heure en passant, le roi priait pour les âmes des morts; **3.** Coup de pointe d'épée; **4.** Le pavé; **5.** Voir v. 422 et la note 2.

SCÈNE II. — DON CARLOS, DOÑA SOL.

DOÑA SOL, *au balcon.*

Est-ce vous, Hernani?

DON CARLOS, *à part.*

Diable! ne parlons pas!

(Il frappe de nouveau des mains.)

DOÑA SOL.

480 Je descends.

(Elle referme la fenêtre, dont la lumière disparaît. Un moment après, la petite porte s'ouvre, et doña Sol en sort, une lampe à la main, sa mante sur les épaules.)

DOÑA SOL.

Hernani!

(Don Carlos rabat son chapeau sur son visage et s'avance précipitamment vers elle.)

DOÑA SOL, *laissant tomber sa lampe.*

Dieu! ce n'est point son pas[1]!

(Elle veut rentrer. Don Carlos court à elle et la retient par le bras.)

DON CARLOS.

Doña Sol!

DOÑA SOL.

Ce n'est point sa voix! Ah! malheureuse!

DON CARLOS.

Eh! quelle voix veux-tu qui soit plus amoureuse?
C'est toujours un amant, et c'est un amant roi!

DOÑA SOL.

Le roi!

DON CARLOS.

Souhaite, ordonne, un royaume est à toi!
485 Car celui dont tu veux briser la douce entrave,
C'est le roi ton seigneur, c'est Carlos ton esclave!

DOÑA SOL, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Au secours, Hernani!

DON CARLOS.

Le juste et digne effroi!
Ce n'est pas ton bandit qui te tient, c'est le roi!

1. Scène imitée d'Alarcon (*le Tisserand de Ségovie*).

DOÑA SOL.

Non. Le bandit, c'est vous! N'avez-vous pas de honte?
490 Ah! pour vous à la face une rougeur me monte.
Sont-ce là les exploits dont le roi fera bruit?
Venir ravir de force une femme la nuit!
Que mon bandit vaut mieux cent fois! Roi, je proclame
Que, si l'homme naissait où le place son âme,
495 Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe, il serait le roi, prince, et vous le voleur[1]!

DON CARLOS, *essayant de l'attirer.*

Madame...

DOÑA SOL.

Oubliez-vous que mon père était comte*?

DON CARLOS.

Je vous ferai duchesse.

DOÑA SOL, *le repoussant.*

Allez! c'est une honte!

(Elle recule de quelques pas.)

Il ne peut être rien[2] entre nous, don Carlos.
500 Mon vieux père a pour vous versé son sang à flots.
Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse.
Trop pour la concubine[3], et trop peu pour l'épouse!

DON CARLOS.

Princesse[4]!

DOÑA SOL.

Roi Carlos, à des filles de rien
Portez votre amourette, ou je pourrais fort bien,
505 Si vous m'osez traiter d'une façon infâme,
Vous montrer que je suis dame, et que je suis femme*!

DON CARLOS.

Eh bien! partagez donc et mon trône et mon nom.
Venez, vous serez reine, impératrice!...

DOÑA SOL.

Non.
C'est un leurre[5]. Et d'ailleurs, Altesse, avec franchise,

1. Ce couplet satirique, digne des *Châtiments*, précise le caractère de doña Sol. Voir les v. 71, 125, 146, et, plus loin, 511 à 516; 2. *Y avoir rien de commun;* 3. Le mot *favorite* dut être substitué à ce terme trop trivial; 4. Sous-entendu : *Je vous ferai...*; 5. Sens propre : morceau d'étoffe en forme d'oiseau, grâce auquel on faisait revenir le faucon.

510 S'agît-il[1] pas de vous, s'il faut que je le dise,
J'aime mieux avec lui, mon Hernani, mon roi,
Vivre errante, en dehors du monde et de la loi,
Ayant faim, ayant soif, fuyant toute l'année,
Partageant jour à jour sa pauvre destinée,
515 Abandon, guerre, exil, deuil, misère et terreur,
Que d'être impératrice avec un empereur*!

DON CARLOS.

Que cet homme est heureux!

DOÑA SOL.

Quoi? pauvre, proscrit même!

DON CARLOS.

Qu'il fait bien d'être pauvre et proscrit, puisqu'on l'aime!
Moi, je suis seul[2]! Un ange accompagne ses pas!
520 Donc vous me haïssez?

DOÑA SOL.

Je ne vous aime pas.

DON CARLOS, *la saisissant avec violence.*

Eh bien! que vous m'aimiez ou non, cela n'importe!
Vous viendrez, et ma main plus que la vôtre est forte.
Vous viendrez! je vous veux! Pardieu, nous verrons bien
Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien!

DOÑA SOL, *se débattant.*

525 Seigneur! oh! par pitié! Quoi! vous êtes altesse,
Vous êtes roi. Duchesse, ou marquise, ou comtesse,
Vous n'avez qu'à choisir. Les femmes de la cour
Ont toujours un amour tout prêt pour votre amour.
Mais mon proscrit[3], qu'a-t-il reçu du ciel avare?
530 Ah! vous avez Castille, Aragon et Navarre,
Et Murcie, et Léon, dix royaumes encor,
Et les Flamands, et l'Inde avec les mines d'or!
Vous avez un empire auquel nul roi ne touche,
Si vaste que jamais le soleil ne s'y couche[4]!
535 Et, quand vous avez tout, voudrez-vous, vous le roi,
Me prendre, pauvre fille, à lui qui n'a que moi?

(Elle se jette à ses genoux. Il cherche à l'entraîner.)

1. Voir la note du v. 25. — Le sens est : « Quand même il ne s'agirait pas de vous... »; **2.** Cette idée sera reprise à l'acte IV (IV, 1776 à 1787); **3.** L'amour ici l'inspire mal. En implorant la pitié de don Carlos au nom d'Hernani, elle ne fait qu'exciter sa jalousie. Même maladresse et même résultat aux actes III (V, 1098) et V (VI, 2083); **4.** Beau vers, inspiré peut-être du *Don Carlos* de Schiller (I, VI). L'idée est d'ailleurs moins vraie du roi que de l'empereur.

DON CARLOS.

Viens! Je n'écoute rien. Viens! Si tu m'accompagnes,
Je te donne, choisis, quatre de mes Espagnes.
Dis, lesquelles veux-tu? Choisis!

(Elle se débat dans ses bras.)

DOÑA SOL.

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous que ce poignard, seigneur!

*(Elle lui arrache le poignard de sa ceinture.
Il la lâche et recule.)*

Avancez maintenant! faites un pas!

DON CARLOS.

La belle!
Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle!

(Il veut faire un pas. Elle lève le poignard.)

DOÑA SOL.

Pour un pas, je vous tue, et me tue.

(Il recule encore. Elle se détourne et crie avec force.)

Hernani!
Hernani!

DON CARLOS.

Taisez-vous!

DOÑA SOL, *le poignard levé.*

Un pas! tout est fini[1].

DON CARLOS.

Madame! à cet excès ma douceur est réduite[2].
J'ai là pour vous forcer trois hommes de ma suite.

HERNANI, *surgissant tout à coup derrière lui.*

Vous en oubliez un*!

(Le roi se retourne et voit Hernani immobile derrière lui, dans l'ombre, les bras croisés sous le long manteau qui l'enveloppe, et le large bord de son chapeau relevé. Doña Sol pousse un cri, court à Hernani et l'entoure de ses bras.)

1. Jeu de scène imité des *Brigands*, de Schiller; 2. Ce vers, tout racinien, évoque telle menace de Néron à Junie (II, III et IV), de Pyrrhus à Andromaque (III, VII).

SCÈNE III. — DON CARLOS, DOÑA SOL, HERNANI.

HERNANI, *immobile, les bras toujours croisés, et ses yeux étincelants*[1] *fixés sur le roi.*

Ah! le ciel m'est témoin
Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin!

DOÑA SOL.

Hernani, sauvez-moi de lui!

HERNANI.

Soyez tranquille,
550 Mon amour!

DON CARLOS.

Que font donc mes amis par la ville?
Avoir laissé passer ce chef de bohémiens[2]!
(Appelant.)
Monterey!

HERNANI.

Vos amis sont au pouvoir des miens,
Et ne réclamez pas leur épée impuissante :
Pour trois qui vous viendraient, il m'en viendrait soixante.
555 Soixante dont un seul vous vaut tous quatre. Ainsi
Vidons entre nous deux notre querelle ici.
Quoi! vous portiez la main sur cette jeune fille!
C'était d'un imprudent, seigneur roi de Castille,
Et d'un lâche!

DON CARLOS, *souriant avec dédain.*

Seigneur bandit[3], de vous à moi
560 Pas de reproche!

HERNANI.

Il raille! Oh! je ne suis pas roi;
Mais, quand un roi m'insulte et pour surcroît me raille,
Ma colère va haut et me monte à sa taille,
Et, prenez garde, on craint, quand on me fait affront,
Plus qu'un cimier[4] de roi la rougeur de mon front!

1. Ce n'est pas la première (v. 280) ni la dernière fois (III, IV, indications scéniques du début) que l'ardeur des sentiments se manifeste par les yeux; 2. Le spectateur avait fait cette réflexion avant lui; 3. Encore une expression dont les amis timorés de l'auteur lui conseillèrent la suppression. D'autant que le mot *bandit*, souvent employé, semblait à lui seul une provocation; 4. Ornement garni d'une aigrette ou de plumes, formant la cime du casque.

565 Vous êtes insensé si quelque espoir vous leurre.
(Il lui saisit le bras.)
Savez-vous quelle main vous étreint à cette heure?
Écoutez. Votre père a fait mourir le mien,
Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien,
Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
570 Je vous hais, je vous hais, oui, je te[1] hais dans l'âme*!

DON CARLOS.

C'est bien.

HERNANI.

Ce soir pourtant ma haine était bien loin.
Je n'avais qu'un désir, qu'une ardeur, qu'un besoin,
Doña Sol! Plein d'amour, j'accourais... Sur mon âme!
Je vous trouve essayant sur elle un rapt infâme!
575 Quoi! vous que j'oubliais, sur ma route placé!
Seigneur, je vous le dis, vous êtes insensé!
Don Carlos, te voilà pris à ton propre piège.
Ni fuite, ni secours! je te tiens et t'assiège!
Seul, entouré partout d'ennemis acharnés,
580 Que vas-tu faire?

DON CARLOS, *fièrement.*

Allons! vous me questionnez[2]!

HERNANI.

Va, va, je ne veux pas qu'un bras obscur te frappe.
Il ne sied pas qu'ainsi ma vengeance m'échappe.
Tu ne seras touché par un autre que moi.
Défends-toi donc.
(Il tire son épée.)

DON CARLOS.

Je suis votre seigneur le roi.
585 Frappez. Mais pas de duel[3].

HERNANI.

Seigneur, qu'il te souvienne
Qu'hier encor ta dague a rencontré la mienne[4].

1. Le tutoiement apparaît, comme chez les classiques, et pour la même raison. Voir aussi v. 577, 578, 580, 648 et la note 4; **2.** Voir v. 428; **3.** En fait, c'est bien un duel — et très beau — qui commence. — Monosyllabe, comme aux vers 590, 600, 1250. Le mot devient dissyllabe dans *Toute la lyre* (dernière série) : « Duel, duo. Sous l'œil paternel des édiles... »; **4.** A l'acte I, scène II, v. 199.

DON CARLOS.

Je le pouvais hier. J'ignorais votre nom.
Vous ignoriez mon titre. Aujourd'hui, compagnon,
Vous savez qui je suis et je sais qui vous êtes.

HERNANI.

590 Peut-être[1].

DON CARLOS.

Pas de duel. Assassinez-moi. Faites!

HERNANI.

Crois-tu donc que les rois à moi me sont sacrés[2]?
Ça, te défendras-tu?

DON CARLOS.

Vous m'assassinerez!

(Hernani recule. Don Carlos fixe des yeux d'aigle sur lui.)

Ah! vous croyez, bandits, que vos brigades viles
Pourront impunément s'épandre dans les villes?
595 Que teints de sang, chargés de meurtres, malheureux!
Vous pourrez après tout[3] faire les généreux,
Et que nous daignerons, nous, victimes trompées,
Anoblir vos poignards du choc de nos épées!
Non, le crime vous tient. Partout vous le traînez.
600 Nous, des duels avec vous! arrière! assassinez.

(Hernani, sombre et pensif, tourmente quelques instants de la main la poignée de son épée, puis se retourne brusquement vers le roi, et brise la lame sur le pavé.)

HERNANI.

Va-t'en donc!

(Le roi se tourne à demi vers lui et le regarde avec hauteur.)

Nous aurons des rencontres meilleures.
Va-t'en.

DON CARLOS.

C'est bien, monsieur. Je vais dans quelques heures
Rentrer, moi votre roi, dans le palais ducal.
Mon premier soin sera de mander le fiscal[4].
605 A-t-on fait mettre à prix votre tête?

1. Il ne le saura vraiment qu'au vers 1724; **2.** Comme plus haut (v. 446 à 453), c'est moins le personnage qui parle que l'auteur; **3.** Néanmoins; **4.** Officier espagnol chargé du ministère public.

HERNANI.

Oui.

DON CARLOS.

Mon maître*,
Je vous tiens[1] de ce jour sujet rebelle et traître.
Je vous en avertis, partout je vous poursuis.
Je vous fais mettre au ban[2] du royaume.

HERNANI.

J'y suis
Déjà.

DON CARLOS.

Bien.

HERNANI.

Mais la France est auprès de l'Espagne.
C'est un port[3].

DON CARLOS.

Je vais être empereur d'Allemagne.
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

HERNANI.

A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

DON CARLOS.

Et quand j'aurai le monde?

HERNANI.

Alors j'aurai la tombe[4].

DON CARLOS.

Je saurai déjouer vos complots insolents.

HERNANI.

La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents,
Mais elle vient.

DON CARLOS, *riant à demi, avec dédain.*

Toucher à la dame qu'adore
Ce bandit!

1. *Considère comme...*; 2. Proclamation du suzerain dans sa juridiction; 3. *Refuge*; 4. Ici, à la première représentation, quelques loges classiques, gagnées par la beauté morale et verbale de ce débat cornélien, joignirent leurs applaudissements à ceux du parterre et des secondes galeries.

HERNANI, *dont les yeux se rallument.*

Songes-tu que je te tiens encore?
Ne me rappelle pas, futur césar romain,
620 Que je t'ai là, chétif et petit[1] dans ma main,
Et que, si je serrais cette main trop loyale,
J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale!

DON CARLOS.

Faites.

HERNANI.

Va-t'en! va-t'en!
(Il ôte son manteau et le jette sur les épaules du roi.)
Fuis, et prends ce manteau.
Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau.
(Le roi s'enveloppe du manteau.)
625 Pars tranquille à présent. Ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée[2].

DON CARLOS.

Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
Ne demandez un jour ni grâce ni merci*!
(Il sort.)

SCÈNE IV. — HERNANI, DOÑA SOL.

DOÑA SOL, *saisissant la main d'Hernani.*

Maintenant, fuyons vite.

HERNANI, *la repoussant avec une douceur grave.*

Il vous sied, mon amie,
630 D'être dans mon malheur toujours plus raffermie,
De n'y point renoncer, et de vouloir toujours,
Jusqu'au fond, jusqu'au bout, accompagner mes jours.
C'est un noble dessein, digne d'un cœur fidèle!
Mais, tu le vois, mon Dieu[3], pour tant accepter d'elle,
635 Pour emporter joyeux dans mon antre avec moi
Ce trésor de beauté qui rend jaloux un roi,
Pour que ma doña Sol me suive et m'appartienne,
Pour lui prendre sa vie et la joindre à la mienne,

1. Les deux épithètes sont physiquement exactes; 2. L'adjectif est attribut; 3. Une foi simple corrige et excuse les débordements de la passion.

Pour l'entraîner sans honte encore et sans regrets,
640 Il n'est plus temps; je vois l'échafaud[1] de trop près.

DOÑA SOL.

Que dites-vous?

HERNANI.

Ce roi que je bravais en face
Va me punir d'avoir osé lui faire grâce*.
Il fuit; déjà peut-être il est dans son palais,
Il appelle ses gens, ses gardes, ses valets,
645 Ses seigneurs, ses bourreaux...

DOÑA SOL.

Hernani! Dieu! Je tremble[2]!
Eh bien! hâtons-nous donc alors! fuyons ensemble!

HERNANI.

Ensemble! non, non. L'heure en est passée. Hélas[3]!
Doña Sol, à mes yeux quand tu[4] te révélas,
Bonne et daignant m'aimer d'un amour secourable,
650 J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent, — ta pitié
M'enhardissait, — mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne[5];
Mais t'offrir la moitié de l'échafaud! pardonne,
655 Doña Sol! l'échafaud, c'est à moi seul!

DOÑA SOL.

Pourtant
Vous me l'aviez promis!

HERNANI, *tombant à ses genoux.*

Ange! ah! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche, dans l'ombre,
Un sombre dénouement pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
660 Un souci profond, né dans un berceau sanglant,
Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
Je suis un homme heureux et je veux qu'on m'envie;
Car vous m'avez aimé! car vous me l'avez dit!
Car vous avez tout bas béni mon front maudit!

1. Il devient une obsession et un leitmotiv. Voir v. 146, 654, 655; **2.** Nouveau passage de la fermeté (v. 125, 147, 541) à la peur (v. 103, 216, 487) et inversement (v. 675); **3.** Sur la coupe de ce vers et celle du vers 660, voir la note du v. 25; **4.** Noter le passage du *tu* au *vous* (650) et le retour au *tu* (651, 653); **5.** Rappel de la belle réplique de l'acte Ier (sc. II, v. 125 à 145).

DOÑA SOL, *penchée sur sa tête.*

665 Hernani!

HERNANI.

Loué soit le sort doux et propice
Qui me mit cette fleur au bord du précipice[1]!
(Il se relève.)
Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,
Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu[2].

DOÑA SOL.

Souffre que je te suive.

HERNANI.

Ah! ce serait un crime
670 Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme.
Va, j'en ai respiré le parfum, c'est assez!
Renoue à d'autres jours tes jours par moi froissés[3].
Épouse ce vieillard. C'est moi qui te délie.
Je rentre dans ma nuit. Toi, sois heureuse, oublie!

DOÑA SOL.

675 Non, je te suis! je veux ma part de ton linceul!
Je m'attache à tes pas.

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Oh! laisse-moi fuir seul.
(Il la quitte avec un mouvement convulsif.)

DOÑA SOL, *douloureusement et joignant les mains.*

Hernani! tu me fuis! Ainsi donc, insensée[4],
Avoir donné sa vie, et se voir repoussée,
Et n'avoir, après tant d'amour et tant d'ennui[5],
680 Pas même le bonheur de mourir près de lui[6].

1. Cette image et mainte autre, qu'il sera facile de relever, furent un des griefs essentiels des classiques contre l'auteur, ainsi que l'explique Th. Gautier dans ses *Souvenirs romantiques* (édition Garnier, 1920, p. 90) : « Si l'on ne voulait pas de mots propres dans les vers, on y supportait aussi fort impatiemment les épithètes, les métaphores, les comparaisons, les mots poétiques enfin — le lyrisme pour tout dire, ces échappées rapides vers la nature, ces élans de l'âme au-dessus de la situation, ces ouvertures de la poésie à travers le drame, si fréquentes dans Shakespeare, Calderon et Goethe, si rares chez nos grands auteurs du XVIIe siècle, que tout le théâtre de ce temps ne fournit que ces deux vers pittoresques, l'un de Corneille (« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles »), l'autre de Molière (« La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie »); **2.** Voir la note du v. 634. C'est l'accent de Rodrigue, d'Hippolyte (*Phèdre*, v. 1112), et du Roland de la *Légende des siècles ;* **3.** Encore un vers racinien. Voir v. 545; **4.** L'adjectif revient souvent, avec raison; **5.** Même sens fort qu'au v. 241; **6.** Annonce du dénouement. Voir la question du v. 56.

HERNANI.

Je suis banni! je suis proscrit! je suis funeste[1]!

DOÑA SOL.

Ah! vous êtes ingrat[2]!

HERNANI, *revenant sur ses pas.*

Eh bien, non! non, je reste,
Tu le veux, me voici. Viens, oh! viens dans mes bras[3]!
Je reste, et resterai tant que tu le voudras.
685 Oublions-les! restons.

(Il l'assied sur un banc[4].)

Sieds-toi[5] sur cette pierre.

(Il se place à ses pieds.)

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière.
Chante-moi quelque chant comme parfois le soir
Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil noir[6].
Soyons heureux! buvons, car la coupe est remplie,
690 Car cette heure est à nous, et le reste est folie.
Parle-moi, ravis-moi. N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de savoir qu'on vous aime à genoux?
D'être deux? d'être seuls? et que c'est douce chose
De se parler d'amour, la nuit, quand tout repose[7]?
695 Oh! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein.
Doña Sol! mon amour! ma beauté*!

(Bruit de cloches au loin.)

DOÑA SOL, *se levant effarée.*

Le tocsin*!
Entends-tu? le tocsin!

HERNANI, *toujours à genoux.*

Eh non! c'est notre noce
Qu'on sonne.

1. Modèle de trimètre romantique (4+4+4); **2.** Même reproche au v. 973, et même résultat, quoique plus tardif (v. 1035); **3.** Le caractère de ce passage est bien défini par Brunetière, quand il écrit (*Etudes critiques*, VIIe série, p. 201) : « Oratoire à ses premiers débuts, dans ses *Odes et Ballades*, avec des rimes, au bout des lignes inégales, et apparenté de plus près à celui d'un rhéteur que d'un poète, le génie de Victor Hugo est devenu promptement lyrique sous l'inspiration des circonstances, et l'est demeuré jusque dans les premiers drames : *Hernani* n'est qu'un duo d'amour »; **4.** Souvenir de Pierre Lebrun, qui, dans *le Cid d'Andalousie*, avait assis ses deux amants sur le banc de pierre; **5.** Emploi poétique et vieilli du simple au lieu du composé; **6.** Voir les v. 181 et 431; **7.** « Ne comparons pas, écrit Paul Stapfer (*Racine et Victor Hugo*, p. 34), les scènes qui montrent Hernani roucoulant avec doña Sol aux pages où Phèdre et Hermione expriment leur jalousie. Il faut éviter ces rapprochements dont le poids est trop lourd pour la partie vaincue. Ce n'est point d'ailleurs Hermione ou Phèdre, c'est Hippolyte et Aricie, Monime et Xipharès, qu'on pourrait équitablement opposer aux amoureux et aux amoureuses du théâtre de Victor Hugo, et sur ce terrain la défaite de l'auteur d'*Hernani* devient un peu moins certaine ».

(Le bruit de cloches augmente. Cris confus, flambeaux et lumières à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans toutes les rues[1]*.)*

DOÑA SOL.

Lève-toi! fuis! Grand Dieu! Saragosse
S'allume!

HERNANI, *se soulevant à demi.*

Nous aurons une noce aux flambeaux.

DOÑA SOL.

700 C'est la noce des morts! la noce des tombeaux!

(Bruits d'épées. Cris.)

HERNANI, *se recouchant sur le banc de pierre.*

Viens dans mes bras!

UN MONTAGNARD, *l'épée à la main, accourant.*

Seigneur, les sbires[2], les alcades[3]
Débouchent dans la place en longues cavalcades!
Alerte, monseigneur!

(Hernani se lève.)

DOÑA SOL, *pâle.*

Ah! tu l'avais bien dit[4]!

LE MONTAGNARD.

Au secours!

HERNANI, *au montagnard.*

Me voici. C'est bien*.

CRIS CONFUS, *au dehors.*

Mort au bandit!

HERNANI, *au montagnard.*

705 Ton épée.

(A doña Sol.)

Adieu donc!

DOÑA SOL.

C'est moi qui fais ta perte!
Où vas-tu?

(Lui montrant la petite porte.)

Viens! Fuyons par cette porte ouverte.

HERNANI.

Dieu! laisser mes amis! que dis-tu?

(Tumulte et cris.)

1. Procédé de mélodrame, dont venaient d'user Caignez dans *Edgar* et Hugo lui-même dans *Inez de Castro* (I, v); **2.** Agents de police; **3.** Commissaires; **4.** Au v. 644.

DOÑA SOL.

Ces clameurs
Me brisent.
(Retenant Hernani.)
Souviens-toi que, si tu meurs, je meurs!

HERNANI, *la tenant embrassée.*

Un baiser!

DOÑA SOL.

Mon époux! mon Hernani! mon maître[1]!

HERNANI, *la baisant au front.*

710 Hélas! c'est le premier.

DOÑA SOL.

C'est le dernier peut-être★.
(Il part. Elle tombe sur le banc.)

ACTE III

LE VIEILLARD

LE CHATEAU DE SILVA.

Dans les montagnes d'Aragon.

La galerie des portraits de la famille de Silva ; grande salle, dont ces portraits, entourés de riches bordures et surmontés de couronnes ducales et d'écussons dorés, font la décoration. Au fond une haute porte gothique. Entre chaque portrait une panoplie complète, toutes ces armures de siècles différents.

SCÈNE PREMIÈRE[2]. — DOÑA SOL, *blanche, et debout près d'une table ;* DON RUY GOMEZ DE SILVA, *assis dans son grand fauteuil ducal en bois de chêne.*

DON RUY GOMEZ.

Enfin! c'est aujourd'hui! dans une heure on sera
Ma duchesse! Plus d'oncle! Et l'on m'embrassera★!

1. Reprise lapidaire du sentiment déjà exprimé (I, II, 153); 2. La faveur du public, affirmée à l'acte II (sc. III), se manifesta de nouveau ici. De jolies femmes applaudirent Joanny, et « les vers de Ruy Gomez à doña Sol touchèrent le cœur de René, vieillard amoureux de l'amour ».

Mais m'as-tu pardonné ? J'avais tort, je l'avoue[1].
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue.
715 J'ai soupçonné trop vite, et je n'aurais point dû
Te condamner ainsi sans avoir entendu.
Que l'apparence a tort ! Injustes que nous sommes !
Certe, ils étaient bien là, les deux beaux jeunes hommes !
C'est égal. Je devais n'en pas croire mes yeux.
720 Mais que veux-tu, ma pauvre enfant ? quand on est vieux !

DOÑA SOL, *immobile et grave.*

Vous reparlez toujours de cela. Qui vous blâme ?

DON RUY GOMEZ.

Moi ! J'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants lorsqu'on est doña Sol,
Et qu'on a dans le cœur de bon sang espagnol.

DOÑA SOL.

725 Certe, il est bon et pur, monseigneur, et peut-être
On le verra bientôt[2].

DON RUY GOMEZ, *se levant et allant à elle.*

Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant, pourquoi ?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
730 Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace*.
Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux
De soi. Dérision ! que cet amour boiteux,
Qui vous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme !
735 Quand passe un jeune pâtre — oui, c'en est là ! — souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées[3],
Souvent je dis tout bas : O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais.
740 Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent[4] mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve, et pour son jeune front* !

1. En soupçonnant les deux jeunes gens surpris chez elle (I, III); 2. Annonce déguisée d'un suicide prochain. Voir v. 912 à 915; 3. Sur la coupe, voir la note du v. 25; 4. Broutent. Même sens chez La Fontaine (*les Animaux malades de la peste*) : « Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ».

745 Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien; tu peux le voir, et dire : Ce jeune homme!
Et puis penser à moi qui suis vieux. Je le sais!
Pourtant j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez!
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime!
750 Le tout[1], pour être jeune et beau, comme toi-même!
Mais à quoi vais-je ici rêver? Moi, jeune et beau?
Qui te dois de si loin devancer au tombeau[2]!

DOÑA SOL.

Qui sait?

DON RUY GOMEZ.

Mais va, crois-moi, ces cavaliers[3] frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
755 Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt, il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue[4] ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
760 Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien. Nos pas sont lourds? nos yeux arides?
Nos fronts ridés? Au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas! quand un vieillard aime, il faut l'épargner[5].
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.
765 Oh! mon amour n'est point comme un jouet de verre
Qui brille et tremble; oh! non, c'est un amour sévère,
Profond, solide, sûr, paternel, amical,
De bois de chêne ainsi que mon fauteuil ducal[6]!
Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
770 De cent autres façons, comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux!
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle!

DOÑA SOL.

775 Hélas!

1. Je donnerais le tout; **2.** Cette analyse est touchante de sincérité lucide et impuissante. Comme les deux jeunes gens, comme les amoureux romantiques en général, Ruy Gomez ne peut rien contre sa passion fatale, dont il sent le ridicule et la vanité. Voir I, II, 79 à 84; **3.** Sens mondain et péjoratif; **4.** Sur les instances de Mlle Mars, le poète avait, aux premières représentations, adouci en *change* ce verbe, pourtant proprement employé ici; **5.** Voir I, III, 224; **6.** Ce vers et le précédent, sur le conseil des amis du poète, fut supprimé aux premières représentations.

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu, le monde trouve beau[1]
Lorsqu'un homme s'éteint et, lambeau par lambeau,
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite, et daigne encor souffrir
780 L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir.
C'est une œuvre sacrée et qu'à bon droit on loue,
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,
Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour!
785 Ah! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme
Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,
Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
Fille par le respect et sœur par la pitié.

DOÑA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre,
790 Monseigneur. Ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant,
Et leurs yeux brusquement referment leur paupière,
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre.

DON RUY GOMEZ.

795 Oh! les sombres discours! Mais je vous gronderai,
Enfant! un pareil jour est joyeux et sacré.
Comment, à ce propos, quand l'heure nous appelle,
N'êtes-vous pas encor prête pour la chapelle?
Mais, vite! habillez-vous. Je compte les instants.
800 La parure de noce!

DOÑA SOL.

Il sera toujours temps.

DON RUY GOMEZ.

Non pas.

(Entre un page.)

Que veut Iaquez[2]?

1. Il est difficile de trouver beau un tel égoïsme, qu'excuse mal la candeur de l'expression. Par l'involontaire cruauté de cet appel à la pitié, Ruy Gomez ne peut que s'aliéner doña Sol;
2. Encore un coup de théâtre. L'habile technicien de mélodrame en corrige le nombre par la variété.

LE PAGE.

Monseigneur, à la porte,
Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
Est là qui vous demande asile.

DON RUY GOMEZ.

Quel qu'il soit,
Le bonheur[1] entre avec l'étranger qu'on reçoit[2].
Qu'il vienne. Du dehors a-t-on quelques nouvelles ?
Que dit-on de ce chef de bandits infidèles
Qui remplit nos forêts de sa rébellion[3] ?

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani[4], c'en est fait du lion[5]
De la montagne.

DOÑA SOL, *à part.*

Dieu !

DON RUY GOMEZ.

Quoi ?

LE PAGE.

La bande est détruite.
Le roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite[6].
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi[7],
Pour l'instant; mais on dit qu'il est mort.

DOÑA SOL, *à part.*

Quoi ! sans moi[8],
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel ! il est mort, le rebelle !
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil !
Aujourd'hui, double fête !

DOÑA SOL, *à part.*

Oh ! des habits de deuil*.

(Elle sort.)

1. Les scènes V et VI montreront l'ironie involontaire de ce mot; **2.** De même que le respect dû aux vieillards, le caractère sacré de l'hospitalité est un des thèmes que le poète a repris aux anciens. Voir dans *les Burgraves* (première partie) comment le développe Frédéric Barberousse déguisé en mendiant; **3.** Le spectateur est toujours orienté par l'ingénieux meneur de jeu. Le rapprochement des deux personnages dans une même réplique annonce qu'ils ne font qu'un; **4.** L'*h* est muette, ainsi qu'aux v. 811, 859, mais contrairement aux v. 828, 831, 1719. Le village espagnol, auquel le poète a emprunté le nom de son héros, n'avait d'ailleurs pas d'*h*; **5.** Surnom populaire qui prépare le qualificatif célèbre du v. 1028; **6.** Ainsi son arrivée en policier surprendra moins (1101); **7.** Voir 856; **8.** Voir 675, 680, 708.

DON RUY GOMEZ, *au page.*

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

(Il se rassied dans son fauteuil.)

Je veux la voir parée ainsi qu'une madone[1],
Et grâce à ses doux yeux, et grâce à mon écrin,
820 Belle à faire à genoux tomber un pèlerin[2].
A propos, et celui qui nous demande un gîte,
Dis-lui d'entrer, fais-lui nos excuses, cours vite.

(Le page salue et sort.)

Laisser son hôte attendre! ah! c'est mal[3]!

(La porte du fond s'ouvre. Paraît Hernani déguisé en pèlerin[4]. Le duc se lève et va à sa rencontre.)

SCÈNE II. — DON RUY GOMEZ, HERNANI.

(Hernani s'arrête sur le seuil de la porte.)

HERNANI.

Monseigneur,
Paix et bonheur à vous!

DON RUY GOMEZ, *le saluant de la main.*

A toi paix et bonheur,
825 Mon hôte!

(Hernani entre. Le duc se rassied.)

N'es-tu pas pèlerin?

HERNANI, *s'inclinant.*

Oui.

DON RUY GOMEZ.

Sans doute,
Tu viens d'Armillas?

HERNANI.

Non. J'ai pris une autre route.
On se battait par là.

DON RUY GOMEZ.

La troupe du banni,
N'est-ce pas?

1. L'idée sera reprise plus loin par Hernani (842 à 845); **2.** Le rapprochement fait plus haut en quatre vers (804 à 807) est ramassé ici en un seul, non sans artifice. Il est vrai que cette prévision, bientôt démentie (v. 893), présente un intérêt dramatique, et surtout psychologique : elle montre l'imprévoyance du vieil amoureux, que sa jalousie devrait rendre cependant plus méfiant envers les pèlerins; **3.** Ces trois vers produisent un comique involontaire : le bavard constate lui-même sa prolixité sénile; **4.** Imité d'Alarcon (voir Rosières, *la Genèse d'« Hernani »*; *Revue bleue*, 1896), ce déguisement est aussi celui dont venait d'user Caignez dans deux de ses mélodrames : *Henriette et Adhémar* et *les Enfants du bûcheron.*

HERNANI.

Je ne sais.

DON RUY GOMEZ.

Le chef, le Hernani[1],
Que devient-il? Sais-tu?

HERNANI.

Seigneur, quel est cet homme?

DON RUY GOMEZ.

830 Tu ne le connais pas? Tant pis! la grosse somme
Ne sera point pour toi. Vois-tu, ce Hernani,
C'est un rebelle au roi, trop longtemps impuni.
Si tu vas à Madrid, tu le[2] pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI, *à part.*

835 Qu'on y vienne!

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.

DON RUY GOMEZ.

Un vœu fait en l'honneur
D'un saint? de Notre-Dame?

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar[3]?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'âme
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.

1. Voir la note du v. 808; **2.** Conformément à l'usage classique, le pronom complément d'objet de l'infinitif est placé avant le verbe principal; **3.** Statue vénérée de la Vierge, contre un pilier (*pilar*) de la cathédrale.

840 Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins ?
Voir le Pilier, c'est là tout ce que tu désires ?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse[1] ardente avec sa chape[2] d'or*,
845 Et puis m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien. — Ton nom, mon frère ?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI, *hésitant.*

Mon nom ?...

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu[3] pas demander asile ?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.
Sois le bienvenu. Reste, ami, ne te fais faute[4]
850 De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien ! et, sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait*.

(La porte du fond s'ouvre à deux battants. Entre doña Sol, en parure de mariée castillane du temps. Derrière elle, pages, valets, et deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'argent ciselé, qu'elles vont déposer sur une table, et qui renferme un riche écrin, couronne de duchesse, bracelets, colliers, perles et brillants pêle-mêle. — Hernani, haletant et effaré, considère doña Sol avec des yeux ardents sans écouter le duc.)

SCÈNE III. — LES MÊMES, DOÑA SOL, PAGES, VALETS, FEMMES.

DON RUY GOMEZ, *continuant.*

Voici ma Notre-Dame à moi. L'avoir priée
Te portera bonheur[5].

1. Proprement : coffret orné contenant les reliques d'un saint; **2.** Manteau ecclésiastique de cérémonie; **3.** Sur l'absence de la négation, voir 25 et 339; **4.** *Ne te prive.* L'expression reste admissible, malgré le mépris de certains grammairiens dès la fin du XVIIe siècle; **5.** Voir le v. 820 et la note 2.

(Il va présenter la main à doña Sol, toujours pâle et grave.)

Ma belle mariée,
855 Venez. — Quoi! pas d'anneau! pas de couronne encor!

HERNANI, *d'une voix tonnante.*

Qui veut gagner ici mille carolus[1] d'or?

(Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds, et en sort dans son costume de montagnard.)*

Je suis Hernani.

DOÑA SOL, *à part, avec joie.*

Ciel! vivant!

HERNANI, *aux valets.*

Je suis cet homme
Qu'on cherche.

(Au duc.)

Vous vouliez savoir si je me nomme
Pérez ou Diego? Non, je me nomme Hernani.
860 C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit! Vous voyez cette tête?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête[2]!

(Aux valets.)

Je vous la donne à tous. Vous serez bien payés!
Prenez! liez mes mains, liez mes pieds, liez!
865 Mais non, c'est inutile, une chaîne me lie
Que je ne romprai point!

DOÑA SOL, *à part.*

Malheureuse!

DON RUY GOMEZ.

Folie!
Çà, mon hôte est un fou!

HERNANI.

Votre hôte est un bandit.

1. En réalité, monnaie française de Charles VIII, que l'auteur attribue à don Carlos, afin de se permettre un jeu de mots, d'ailleurs supprimé, au v. 604, et qui avait l'avantage d'annoncer la somme indiquée ici :

HERNANI.

Non. Cinq cents carolus, Seigneur, c'est un faux poids,
Car ma tête vaut bien la tienne mille fois.

DON CARLOS.

Je doublerai la somme...

Cette volonté de suicide est celle de Hugo jeune mari, quand sa femme est allée au bal (*Lettres à la Fiancée*, 13 janvier 1822); 2. Ce vers, pour tout autre que l'aveugle Ruy Gomez, révèle la passion jalouse d'Hernani.

DOÑA SOL.

Oh! ne l'écoutez pas!

HERNANI.

J'ai dit ce que j'ai dit[1].

DON RUY GOMEZ.

Mille carolus d'or! monsieur[2], la somme est forte,
870 Et je ne suis pas sûr de tous mes gens.

HERNANI.

Qu'importe?
Tant mieux si dans le nombre il s'en trouve un qui veut.
(Aux valets.)
Livrez-moi! vendez-moi!

DON RUY GOMEZ, *s'efforçant de le faire taire.*

Taisez-vous donc! On peut
Vous prendre au mot.

HERNANI.

Amis, l'occasion est belle!
Je vous dis que je suis le proscrit, le rebelle,
875 Hernani!

DON RUY GOMEZ.

Taisez-vous!

HERNANI.

Hernani!

DOÑA SOL, *d'une voix éteinte, à son oreille.*

Ho! tais-toi!

HERNANI, *se détournant à demi vers doña Sol.*

On se marie ici! Je veux en être, moi!
Mon épousée aussi m'attend.
(Au duc.)
Elle est moins belle
Que la vôtre, seigneur, mais n'est pas moins fidèle.
C'est la mort!
(Aux valets.)
Nul de vous ne fait un pas encor?

1. Souvenir de la réponse de Pilate aux Juifs (*Evangile selon saint Jean*), qui le priaient de changer l'inscription sur la croix de Jésus : « J'ai écrit ce que j'ai écrit »; 2. Malgré sa révélation, Hernani demeure l'hôte à qui l'on doit le respect. Voir, au vers 1105, le même terme encore plus méritoirement employé par Ruy Gomez.

DOÑA SOL, *bas.*

880 Par pitié!

HERNANI, *aux valets.*

Hernani! mille carolus d'or!

DON RUY GOMEZ.

C'est le démon!

HERNANI, *à un jeune valet.*

Viens, toi; tu gagneras la somme;
Riche alors, de valet tu redeviendras homme.

(Aux valets qui restent immobiles.)

Vous aussi, vous tremblez! Ai-je assez de malheur!

DON RUY GOMEZ.

Frère, à toucher ta tête ils risqueraient la leur.
885 Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte, je te dois protéger en ce lieu,
Même contre le roi[1], car je te tiens de Dieu.
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure!

(A doña Sol.)

890 Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure;
Rentrez chez vous. Je vais faire armer le château[2],
J'en vais fermer la porte*.

(Il sort. Les valets le suivent.)

HERNANI, *regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie et désarmée.*

Oh! pas même un couteau!

(Doña Sol, après que le duc a disparu, fait quelques pas comme pour suivre ses femmes, puis s'arrête, et, dès qu'elles sont sorties, revient vers Hernani avec anxiété.)

SCÈNE IV[3]. — HERNANI, DOÑA SOL.

(Hernani considère avec un regard froid et comme inattentif l'écrin nuptial placé sur la table ; puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.)

HERNANI.

Je vous fais compliment! Plus que je ne puis dire,
La parure me charme et m'enchante, et j'admire!

1. Annonce de la scène VI; 2. Le vers que celui-ci remplace autorisait mieux la surprenante scène suivante : « Faites à l'étranger les honneurs du château »; 3. Cette scène culminante fut l'occasion du heurt le plus vif entre spectateurs romantiques et classiques. Encore fut-elle tronquée, par la censure, des vers 902 à 910 et du portrait essentiel d'Hernani par lui-même (937 à 1013).

(Il s'approche de l'écrin.)

895 La bague est de bon goût, la couronne me plaît,
Le collier est d'un beau travail, le bracelet
Est rare, mais cent fois, cent fois moins que la femme
Qui sous un front si pur cache ce cœur infâme[1]!

(Examinant de nouveau le coffret.)

Et qu'avez-vous donné pour tout cela? Fort bien!
900 Un peu de votre amour? Mais, vraiment, c'est pour rien!
Grand Dieu! trahir ainsi! n'avoir pas honte, et vivre!

(Examinant l'écrin.)

Mais peut-être après tout c'est perle fausse et cuivre[2]
Au lieu d'or, verre et plomb, diamants déloyaux,
Faux saphirs, faux bijoux, faux brillants, faux joyaux!
905 Ah! s'il en est ainsi, comme cette parure,
Ton cœur est faux, duchesse, et tu n'es que dorure!

(Il revient au coffret.)

Mais non, non. Tout est vrai, tout est bon, tout est beau.
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau.
Rien n'y manque.

(Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.)

Colliers, brillants, pendants d'oreille,
910 Couronne de duchesse, anneau d'or... A merveille!
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond!
Le précieux écrin!

DOÑA SOL.

(Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.)

Vous n'allez pas au fond!
C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne[3]
Je pris au roi Carlos, lorsqu'il m'offrit un trône[4]
915 Et que je refusai, pour vous qui m'outragez[5]!

HERNANI, *tombant à ses pieds.*

Oh! laisse qu'à genoux dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour[6] tes larmes!

DOÑA SOL, *attendrie.*

Hernani! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
920 Que de l'amour pour vous.

1. Même jalousie dans les *Lettres à la Fiancée* des 15, 20 octobre 1821, 4 et 20 janvier 1822; **2.** Réminiscence possible d'*Athalie* (III, VII, 1142) : « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? »; **3.** Voir la note du v. 634; **4.** Voir II, III, 540; **5.** Résumé des v. 511 à 516. — De même, dans *Roméo et Juliette* (IV, I), l'héroïne assure qu'elle se tuera si on veut la marier contre son cœur; **6.** *En échange de.*

HERNANI.

Elle m'a pardonné,
Et m'aime! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime?
Oh! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé!

DOÑA SOL.

925 Ami!

HERNANI.

Non, je dois m'être odieux! Mais écoute,
Dis-moi : Je t'aime! Hélas! rassure un cœur qui doute,
Dis-le moi! car souvent avec ce peu de mots
La bouche d'une femme a guéri bien des maux.

DOÑA SOL, *absorbée et sans l'entendre.*

Croire[1] que mon amour eût si peu de mémoire!
930 Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré!

HERNANI.

Hélas! j'ai blasphémé! Si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
935 De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé[2].
Je lui dirais : Va-t'en!... Repousse-moi, repousse!
Et je te bénirai, car tu fus bonne et douce,
Car tu m'as supporté trop longtemps, car je suis
940 Mauvais[3], je noircirais tes jours avec mes nuits!
Car c'en est trop enfin, ton âme est belle et haute
Et pure, et si je suis méchant, est-ce ta faute?
Épouse le vieux duc, il est bon, noble, il a
Par sa mère Olmedo, par son père Alcala[4],
945 Encore un coup[5], sois riche avec lui, sois heureuse!
Moi, sais-tu ce que peut cette main généreuse
T'offrir de magnifique? Une dot de douleurs.
Tu pourras y choisir ou du sang ou des pleurs.
L'exil, les fers, la mort, l'effroi qui m'environne,
950 C'est là ton collier d'or, c'est ta belle couronne,

1. Sous-entendu : *Comment a-t-il pu ;* **2.** Reprise amplifiée du thème déjà traité (I, II; II, IV); **3.** Il est bon au contraire, ses scrupules le prouvent, et doña Sol ne s'y trompe pas. Lui-même, du reste, en conviendra plus loin (968); **4.** Nom de deux villes espagnoles, l'une en Nouvelle-Castille, l'autre en Andalousie; **5.** Il l'y a déjà poussée (147, 673).

Et jamais à l'épouse un époux plein d'orgueil
N'offrit plus riche écrin de misère et de deuil[1]!
Épouse le vieillard, te dis-je; il te mérite!
Eh! qui jamais croira que ma tête proscrite
955 Aille avec ton front pur? Qui, nous voyant tous deux,
Toi calme et belle, moi violent, hasardeux[2],
Toi paisible et croissant comme une fleur à l'ombre,
Moi heurté dans l'orage à des écueils sans nombre,
Qui dira que nos sorts suivent la même loi?
960 Non. Dieu qui fait tout bien ne te fit pas pour moi.
Je n'ai nul droit d'en haut sur toi, je me résigne.
J'ai ton cœur, c'est un vol! Je le rends au plus digne.
Jamais à nos amours le ciel n'a consenti.
Si j'ai dit que c'était ton destin, j'ai menti!
965 D'ailleurs, vengeance, amour, adieu! mon jour s'achève.
Je m'en vais, inutile, avec mon double rêve,
Honteux de n'avoir pu[3] ni punir ni charmer,
Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer!
Pardonne-moi! fuis-moi! ce sont mes deux prières;
970 Ne les rejette pas, car ce sont les dernières.
Tu vis et je suis mort. Je ne vois pas pourquoi
Tu te ferais murer dans ma tombe avec moi*.

DOÑA SOL.

Ingrat!

HERNANI.

Monts d'Aragon! Galice! Estramadoure[4]!
— Oh! je porte malheur à tout ce qui m'entoure! —
975 J'ai pris vos meilleurs fils pour mes droits; sans remords,
Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts!
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne.
Ils sont morts! Ils sont tous tombés dans la montagne,
Tous sur le dos couchés[5], en braves, devant Dieu,
980 Et, si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu*[6]!
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse!
Est-ce une destinée à te rendre jalouse?

1. Voir 145-146 et 650 à 655; **2.** *Qui expose* (et non *qui s'expose*) *à un risque*. Sens classique; **3.** Double erreur : il aurait pu se venger, s'il avait été moins généreux (625) et il sait bien que son charme reste irrésistible; **4.** Trois provinces d'Espagne, choisies surtout ici pour la sonorité de leurs noms. Elles ont fourni le meilleur de ses troupes, que celles de don Carlos viennent de décimer (805); **5.** Position des anciens preux; **6.** « Peut-être, écrit F. Gregh, ces vers ont-ils inspiré à Tolstoï la fin du chapitre sublime de *Guerre et Paix* où le prince André, blessé sur le champ de bataille d'Austerlitz et rouvrant les yeux, voit l'azur infini du ciel glacé ».

Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi*!
C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi[1]!
985 Je n'ai plus un ami qui de moi se souvienne,
Tout me quitte; il est temps qu'à la fin ton tour vienne,
Car je dois être seul. Fuis ma contagion.
Ne te fais pas d'aimer une religion[2]!
Oh! par pitié pour toi, fuis!... Tu me crois, peut-être*,
990 Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va!
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres!
Une âme de malheur faite avec des ténèbres[3]!
995 Où vais-je? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un[4] souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête[5].
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche! et l'abîme est profond,
1000 Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond!
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche[6]!
Oh! fuis! détourne-toi de mon chemin fatal[7],
Hélas! sans le vouloir, je te ferais du mal!

DOÑA SOL.

1005 Grand Dieu!

1. Hugo fiancé, offrant à Adèle Foucher de lui rendre sa parole, écrivait de même : « De quel droit irais-je donc t'entraîner de force dans mon avenir de tristesse et de malheur? De quel droit irais-je jeter les agitations de ma vie à travers le calme de la tienne? » (19 mars 1821); **2.** Les inversions sont rares chez Hugo à cette époque; **3.** Ce nouvel Hamlet est bien l'homme de 1830, tel que Th. Gautier se dépeint :

J'étais sombre et farouche;
Mon sourcil se tordait sur mon front soucieux
Ainsi qu'une vipère en fureur, et mes yeux
Dardaient entre mes cils un regard fauve et louche.

On retrouve aussi en lui la manière, sinon l'orgueil, de Rousseau dans ses *Confessions* et ses *Dialogues ;* **4.** *Par un ;* **5.** Ces vers font penser à *la Ronde du Sabbat* de Louis Boulanger, peintre ami du poète. — Recherchant les ancêtres littéraires d'Hernani le réprouvé, G. de Pawlowski (*Place au théâtre*, p. 135) trouve déjà l' « homme de la nature » chez Thomas Morus dans son *Ile d'Utopie*, chez Campanella, Cyrano et les libres-penseurs du XVIIe siècle, chez Rousseau, chez Voltaire (*l'Ingénu*). « De Gil Blas à Figaro, conclut-il, de Julien Sorel à Hernani, d'Antony à Lorenzaccio, de Jacques Vingtras aux héros modernes de Bataille, de Maurice Leblanc ou de F. de Croisset, le type moderne de l'isolé qui dit son fait à la société se multiplia à l'infini »; **6.** « Je ne puis vous donner que du malheur. Je ne parle pas du malheur que je porte en moi et que vous pourriez aimer : je parle de celui que je donne. Toutes les personnes qui se sont attachées à moi s'en sont repenties, toutes ont souffert... Je ne dispose ni de ma vie intérieure, ni de ma vie extérieure, je ne puis régler ni mon cœur ni ma destinée. » Dans ce fragment de lettre à son « Occitanienne » (Mlle de Villeneuve), Chateaubriand rédige par avance (5 avril 1828) le couplet d'Hernani; **7.** Sens étymologique : *fixé par le destin.*

HERNANI.

C'est un démon* redoutable, te dis-je,
Que le mien. Mon bonheur, voilà le seul prodige
Qui lui soit impossible. Et toi, c'est le bonheur*!
Tu n'es donc pas pour moi, cherche un autre seigneur.
Va, si jamais le ciel à mon sort qu'il renie
Souriait... n'y crois pas! ce serait ironie!
Épouse le duc!

DOÑA SOL.

Donc, ce n'était pas assez!
Vous aviez déchiré mon cœur, vous le brisez!
Ah! vous ne m'aimez plus!

HERNANI.

Oh! mon cœur et mon âme
C'est toi! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme[1],
C'est toi! Ne m'en veux[2] pas de fuir, être adoré.

DOÑA SOL.

Je ne vous en veux pas. Seulement j'en mourrai*.

HERNANI.

Mourir! pour qui? Pour moi? Se peut-il que tu meures
Pour si peu?

DOÑA SOL, *laissant éclater ses larmes.*

Voilà tout.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

HERNANI, *s'asseyant près d'elle.*

Oh! tu pleures! tu pleures!
Et c'est encor ma faute! Et qui me punira[3]?
Car tu pardonneras encor! Qui te dira
Ce que je souffre au moins lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie!
Oh! mes amis sont morts! Oh! je suis insensé!
Pardonne. Je voudrais aimer, je ne le sai[4].
Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde[5]!...
Ne pleure pas! mourons plutôt! Que n'ai-je un monde?
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux*!

1. C'est l'image classique, mais rajeunie; **2.** Au lieu de : *veuille.* Pareille incorrection est exceptionnelle chez Hugo; **3.** « Je t'ai fait pleurer. Oh! pardonne-moi! Que ne donnerais-je pas pour racheter les larmes que tu as versées en silence près de moi et à cause de moi! » (*Lettre de Victor à Adèle*, du 15 décembre 1821); **4.** L'*s* final est supprimé pour la rime; **5.** Ce féminin singulier est poétique.

DOÑA SOL, *se jetant à son cou.*

Vous êtes mon lion[1] superbe et généreux!
Je vous aime.

HERNANI.

Oh! l'amour serait un bien suprême
1030 Si l'on pouvait mourir de trop aimer!

DOÑA SOL.

Je t'aime!
Monseigneur! je vous aime et je suis toute à vous*!

HERNANI, *laissant tomber sa tête sur son épaule.*

Oh! qu'un coup de poignard de toi me serait doux[2]!

DOÑA SOL, *suppliante.*

Ah! ne craignez-vous pas que Dieu ne vous punisse
De parler de la sorte[3]?

HERNANI, *toujours appuyé sur son sein.*

Eh bien! qu'il nous unisse!
1035 Tu le veux. Qu'il en soit ainsi*! — J'ai résisté[4].

(Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre, et comme absorbés dans leur regard. — Entre don Ruy Gomez par la porte du fond. Il regarde et s'arrête comme pétrifié sur le seuil.)

SCÈNE V. — HERNANI, DOÑA SOL, DON RUY GOMEZ.

DON RUY GOMEZ, *immobile et croisant les bras, sur le seuil de la porte.*

Voilà donc le paiement de l'hospitalité!

DOÑA SOL.

Dieu! le duc!

(Tous deux se retournent comme réveillés en sursaut.)

1. Cette image, pourtant préparée par les vers 808-809, et employée, dès 1825, par Mérimée dans *l'Amour africain* (*Théâtre de Clara Gazul*), provoqua les protestations des classiques et les réticences de Mlle Mars, qui le remplaça par : « Vous êtes mon seigneur vaillant et courageux. » Dumas père a conté dans ses *Mémoires* (V, LXXXII, p. 272), les difficultés causées à Hugo par son interprète, qu'encourageait la routine du public (voir Stendhal, *Racine et Shakespeare*, III); **2.** Dans une scène analogue (*le Cid*, III, IV, 863), Rodrigue demande à Chimène de le tuer. Dans une des *Lettres à la Fiancée* (8 janvier 1822), Victor écrivait de même à Adèle : « Tu m'ordonnerais demain, pour t'amuser, de mourir, que je devrais t'obéir à l'instant, ou autrement je ne t'aimerais pas »; **3.** On a déjà vu (634, 668) combien cette passion se mêlait de foi et de superstition, à la mode espagnole, mais aussi à la mode romantique (*Atala*, *les Méditations*); **4.** Semblable résistance à l'acte II (IV, 676), semblable abandon (682), semblable réveil, quoique plus lent (697 à 705) et moins humiliant (710).

DON RUY GOMEZ, *toujours immobile.*

C'est donc là mon salaire, mon hôte*?
Bon seigneur, va-t'en voir si la muraille est haute,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour,
1040 De ton château pour nous fais et refais[1] le tour.
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille,
Ressaie à soixante ans ton harnois[2] de bataille!
Voici la loyauté dont nous paîrons ta foi!
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi!
1045 Saints du ciel[3]! j'ai vécu plus de soixante années,
J'ai vu bien des bandits aux âmes effrénées,
J'ai souvent, en tirant ma dague du fourreau,
Fait lever sur mes pas des gibiers de bourreau,
J'ai vu des assassins, des monnayeurs[4], des traîtres,
1050 De faux valets à table empoisonnant leurs maîtres,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater[5],
J'ai vu Sforce[6], j'ai vu Borgia[7], je vois Luther[8],
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte!
1055 Ce n'est pas de mon temps[9]. Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison[10],
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe.
Maures et Castillans[11]! quel est cet homme-ci?

(Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.)

1060 O vous, tous les Silva qui m'écoutez ici,
Pardon si devant vous, pardon si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère[12]!

HERNANI, *se levant.*

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Tais-toi!

1. Ainsi se trouve justifiée sa trop longue absence; **2.** Anciennement : armure, équipage d'un homme d'armes; **3.** Voir l'exclamation du vers 219 et la note; **4.** Faux-monnayeurs; **5.** L'oraison dominicale (*pater noster : patenôtre*); **6.** Ludovic Sforza, dit le More, tyran de Milan et empoisonneur de son neveu, trahit les Français après les avoir appelés, fut vaincu par Louis XII et mourut prisonnier au château de Loches; **7.** *César Borgia*, fils naturel du pape Alexandre VI et frère de Lucrèce, la future héroïne du drame de Victor Hugo (1833). Livré à son ennemi le roi d'Espagne, ce monstre de vices et de fourberie s'évada et mourut en combattant; **8.** Deux ans avant le moment où commence l'action, il s'était mis à prêcher la Réforme, et commençait d'agiter l'Allemagne, soutenu par l'Électeur de Saxe; **9.** Cette opposition entre « autrefois » et « aujourd'hui » était déjà le thème de son apostrophe aux deux visiteurs nocturnes de sa nièce (222 à 242); **10.** Voir l'indication scénique qui suit le vers 1035; **11.** Quelle que soit la religion — mahométane ou chrétienne — l'hôte est sacré; **12.** Les deux mots sont attributs.

(Il fait lentement trois pas dans la salle et promène de nouveau ses regards sur les portraits des Silva.)

Morts sacrés! aïeux! hommes de fer!
Qui voyez ce qui vient du ciel et de l'enfer,
1065 Dites-moi, messeigneurs, dites, quel est cet homme?
Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme!
Oh! tâchez de parler pour me dire son nom!
(Croisant les bras.)
Avez-vous de vos jours vu rien de pareil? Non[1]!

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ, *toujours aux portraits.*

Voyez-vous? il veut parler, l'infâme!
1070 Mais, mieux encor que moi, vous lisez dans son âme.
Oh! ne l'écoutez pas! C'est un fourbe! Il prévoit
Que mon bras va sans doute ensanglanter mon toit,
Que peut-être mon cœur couve dans ses tempêtes
Quelque vengeance, sœur du festin des sept têtes[2],
1075 Il vous dira qu'il est proscrit, il vous dira
Qu'on va dire Silva comme l'on dit Lara,
Et puis qu'il est mon hôte, et puis qu'il est votre hôte...
Mes aïeux, mes seigneurs, voyez, est-ce ma faute?
Jugez entre nous deux*!

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,
1080 Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur! c'est la tienne, ô mon hôte!
Moi qui te parle ici, je suis coupable, et n'ai
Rien à dire, sinon que je suis bien damné[3].
1085 Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme,
Oui, j'ai voulu souiller ton lit, oui, c'est infâme!
J'ai du sang[4]. Tu feras très bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser!

1. Le poète a justement supprimé, pour les reporter plus loin (VI, 1060), des interpellations précises aux portraits; **2.** Ruy Velasquez de Lara détestait son beau-frère. Il livra au calife Almanzor de Cordoue, chez qui celui-ci était prisonnier, les sept enfants dont les têtes furent servies en repas au père. Un fils puîné vengea la mort de ses frères en tuant leur oncle, ainsi que Hugo, après mainte « romance » espagnole, le conte dans la XXXe de ses *Orientales* (*Romance mauresque*); **3.** Ce seul mot résume tous les développements précédents d'Hernani sur sa nature et son destin, mais l'argument n'est pas suffisant pour toucher Ruy Gomez, damné lui aussi (2162); **4.** Voir v. 1000.

DOÑA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui! Ne frappez que moi-même!

HERNANI.

1090 Taisez-vous, doña Sol. Car cette heure est suprême,
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc, crois aux derniers mots de ma bouche; j'en jure,
Je suis coupable, mais sois tranquille, elle est pure!
1095 C'est là tout. Moi coupable, elle pure; ta foi
Pour elle, un coup d'épée ou de poignard pour moi.
Voilà. Puis fais jeter le cadavre à la porte
Et laver le plancher, si tu veux, il n'importe!

DOÑA SOL.

Ah! moi seule ai tout fait. Car je l'aime.

(Don Ruy se détourne à ce mot en tressaillant et fixe sur doña Sol un regard terrible. Elle se jette à ses genoux.)

Oui, pardon!
1100 Je l'aime, Monseigneur*!

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez!

(A Hernani.)

Tremble donc[1]!

(Bruit de trompettes au dehors. — Entre le page.)
(Au page.)

Qu'est ce bruit?

LE PAGE.

C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne*.

DOÑA SOL.

Dieu! le roi! Dernier coup!

LE PAGE, *au duc.*

Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au roi.

(Le page s'incline et sort.)

1. Même réaction de Ruy Gomez à l'acte V (VI, 2083 à 2110). On relève ici une des rares rimes discutables du poète.

DOÑA SOL.

1105 Il est perdu!

(Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait, le dernier à gauche ; il presse un ressort, le portrait s'ouvre comme une porte, et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur[1]*. Il se tourne vers Hernani.)*

DON RUY GOMEZ.

Monsieur[2], entrez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi. Livre-la, seigneur. Je la tiens prête.
Je suis ton prisonnier.

(Il entre dans la cachette. Don Ruy presse de nouveau le ressort, tout se referme, et le portrait revient à sa place.)

DOÑA SOL, *au duc.*

Seigneur, pitié pour lui!

LE PAGE, *entrant.*

Son Altesse le roi.

(Doña Sol baisse précipitamment son voile. La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers[3]*.)*

SCÈNE VI. — DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL, *voilée ;* DON CARLOS, SUITE.

(Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin, le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.)

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
1110 Par les saints! je croyais ta dague plus rouillée!
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing!

1. Le don Fadrique d'Alarcon faisait de même. (Voir Rosières, *article cité.*) Dans *Henri III*, A. Dumas avait caché un de ses personnages sous l'abri d'un panneau mouvant. La scène tout entière s'inspire de *Télékl*, mélodrame de Pixérécourt; 2. Voir 869 et la note; 3. Soldats armés de la pertuisane (ancienne arme, à lame plus longue, plus large et plus tranchante que la hallebarde ordinaire), de l'arquebuse (ancienne arme à feu portative) et de l'arbalète (sorte d'arc monté sur un fût de bois destiné à diriger le projectile).

(Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.)

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans? Serait-ce qu'on me nomme
1115 Boabdil[1] ou Mahom[2], et non Carlos, répond!
Pour nous baisser la herse[3] et nous lever le pont[4]?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur...

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs! saisissez-vous des portes!

(Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle, du roi à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.)

Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes?
Pardieu! si vous prenez de ces airs avec moi,
1120 Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi!
Et j'irai par les monts de mes mains aguerries
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries[5]!

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Sans détours
Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours!
1125 De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. Qui le recèle?
C'est toi! Ce Hernani[6], rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête, — ou bien la tienne,
1130 Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Mais qu'à cela ne tienne,
Vous serez satisfait.

1. Dernier roi maure de Grenade, que Ferdinand le Catholique défit et exila (1481); **2.** Abréviation de *Mahomet*, courante au moyen âge (voir *la Chanson de Roland*); **3.** Grille de fer ou de bois, munie par le bas de fortes pointes, qu'on lève ou qu'on abaisse à volonté, à l'entrée d'une porte fortifiée; **4.** Le pont-levis; **5.** L'on retrouve dans ces vers et les suivants l'atmosphère et le ton épique de certaines pièces de *la Légende des siècles* (*Welf, Castellan d'Osbor*); **6.** Voir v. 808 et la note 4.

(Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe.)

DON CARLOS, *radouci.*

Ah! tu t'amendes. — Va
Chercher mon prisonnier.

(Le duc croise les bras, baisse la tête et reste quelques moments rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au roi, lui prend la main, et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur[1].)

DON RUY GOMEZ, *montrant au roi le vieux portrait.*

Celui-ci, des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme!
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

(Passant au portrait suivant.)

1135 Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid!
On lui garde à Toro[2], près de Valladolid,
Une châsse dorée[3] où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon[4] du tribut[5] des cent vierges[6].

(Passant à un autre.)

Don Blas, qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
1140 S'exila pour avoir mal conseillé le roi.

(A un autre.)

Christoval. Au combat d'Escalona, don Sanche[7],
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient; il cria : Christoval!
Christoval prit la plume et donna son cheval.

1. Cette fameuse scène des portraits fut, aux premières représentations, une des plus difficiles à passer. Le public, attentif jusqu'au sixième, se mit à murmurer et à siffler. La phrase célèbre du vers 1164 sauva la partie. Par prudence, aux représentations suivantes, l'auteur fit des coupures. — Les origines de ce passage sont diverses. *Victor Hugo raconté* dit que le poète, enfant, rêva dans une galerie de portraits d'ancêtres appartenant à un palais madrilène loué par son père. En fait, les portraits de la scène remplacent les statues d'*Evadne*, tragédie de l'Anglais Richard Lalor Sheil (1819), publiée et analysée partiellement dans *la Revue trimestrielle* (juillet 1828), signalée, comme source de Hugo, par A. Carrel (*le National*, 11 avril 1830), ainsi que par G. Rudler dans *The modern language review* (1918). *Les Brigands*, de Schiller, avaient fourni l'idée première. Enfin, la couleur espagnole — faite de vérité historique et de fantaisie — vient du *Romancero general* (voir Rosières, *article cité*). — Ce procédé de l'apostrophe a été repris par Hugo lui-même dans *Eviradnus* (les panoplies du donjon de Corbus). E. Faguet (*Etudes littéraires sur le XIXe siècle*, p. 202) évoque aussi l'apostrophe aux canons des Invalides (*Sunt lacrymae rerum*) et *la Colère du bronze* (*Seconde légende*). Après d'autres références, le critique termine ainsi son appréciation sur le poète : « Cette faculté de saisir l'âme obscure des choses est son secret propre. Elle n'existe pas chez les classiques »; **2.** Ville de la province de Zamora, dans le royaume de Léon; **3.** Voir 844; **4.** Ville et royaume de ce nom, au nord-ouest de l'Espagne, fondé en 910, réuni à la Castille en 1230; **5.** Contribution qu'un peuple impose à un peuple vaincu placé sous sa domination; **6.** Livrées chaque année aux Maures; **7.** Fut le roi de Castille (1065 à 1072), sous lequel le Cid se distingua.

(A un autre.)

1145 Don Jorge, qui paya la rançon de Ramire[1],
Roi d'Aragon.

DON CARLOS, *croisant les bras et le regardant de la tête aux pieds.*

Pardieu! don Ruy, je vous admire!
Mon prisonnier!

DON RUY GOMEZ, *passant à un autre.*

Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand Maître de Saint-Jacque et de Calatrava[2].
Son armure géante irait mal à nos tailles.
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
1150 Conquit au roi Motril[3], Antequera[4], Suez,
Nijar[5], et mourut pauvre. — Altesse, saluez.

(Il s'incline, se découvre, et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.)

Près de lui, Gil, son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.

(A un autre.)

Don Gaspard, de Mendoce et de Silva l'honneur[6]!
1155 Toute noble maison tient à Silva, seigneur;
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse,
Manrique nous envie et Lara[7] nous jalouse,
Alencastre[8] nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois!

DON CARLOS, *impatienté.*

1160 Vous raillez-vous?

DON RUY GOMEZ, *allant à d'autres portraits.*

Voilà don Vasquez, dit le Sage,
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet[9] et cent Maures tout seul.
J'en passe et des meilleurs[10].

1. Roi pendant deux ans (1035-1036), mourut en luttant contre les Maures; **2.** Ordres de chevalerie, institués contre les Maures au XIIe siècle; **3.** Ville d'Andalousie, province de Grenade; **4.** Ville de la province de Malaga, reprise aux Maures en 1410; **5.** Dans la province d'Almeria; **6.** Sur l'inversion, voir 988 et la note 2; **7.** Voir les v. 1074 à 1076 et la note; **8.** Noms de célèbres familles espagnoles; **9.** Émir arabe, domina l'Espagne au VIIIe siècle, envahit la France et mourut en assiégeant Toulouse; **10.** Cette phrase, devenue proverbiale, a été reprise par François Coppée, avec une ingénieuse piété, dans son à-propos du cinquantenaire (1880) où il évoque la « première »:

Ils étaient là, le ban avec l'arrière-ban,
Fortifiés selon les règles de Vauban...
Leurs noms? Tous depuis lors sont devenus fameux.
C'étaient Balzac, rêvant la Comédie humaine,
Delacroix, ce Titan, David, ce Cléomène,
Gautier, dont le pourpoint aveuglait les rieurs,
Berlioz, Devéria, — j'en passe, et des meilleurs!

(Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits à gauche du spectateur.)

Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
1165 Même aux juifs.
(A l'avant-dernier.)
Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père
1170 Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre,
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer, que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
1175 Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier[1]!

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS.

Mon prisonnier sur l'heure!

DON RUY GOMEZ.

(Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.)

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci[2]!
1180 Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte*! »

(Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants. Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.)

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas!

1. Mal dite par Michelot, la réplique fit rire les classiques; 2. Formule de politesse ironique pour refuser. *Idem* : 1192.

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la paieriez, Altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS.

1185 Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace
Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ.

Mieux[1] voir croître du chanvre où ma tour s'éleva
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.
(Aux portraits.)
N'est-il pas vrai, vous tous[2]?

DON CARLOS.

Duc, cette tête est nôtre,
1190 Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.
(Aux portraits.)
N'est-il pas vrai, vous tous?
(Montrant sa tête.)
Je donne celle-ci.
(Au roi.)
Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds, grand merci!
La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
On la prenne aux cheveux. La tienne! que m'importe?
1195 Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain[3].
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main!

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront! Ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois[4], la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté!

DON CARLOS.

1200 Livre-nous Hernani!

1. L'ellipse de *vaut* rend la maxime encore plus lapidaire; 2. Toute la scène — et même tout l'acte — n'aura guère été qu'une consultation des portraits (743, 1060 à 1080, 1191, 1240, 1241, 1257, 1296); 3. Pour la montrer à la foule; 4. *Autant que je le crois.*

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité,
J'ai dit[1].

DON CARLOS, *à sa suite.*

Fouillez partout! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.

Je suis le roi!

DON RUY GOMEZ.

1205 Hors que de mon château démoli pierre à pierre
On ne fasse ma tombe, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain! Livre-moi le bandit,
Duc! ou tête et château, j'abattrai tout.

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Eh bien! donc, au lieu d'une, alors, j'aurai deux têtes.
(Au duc d'Alcala.)
1210 Jorge, arrêtez le duc.

DOÑA SOL, *arrachant son voile et se jetant entre le roi le duc et les gardes**.

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi[2]!

DON CARLOS.

Grand Dieu! que vois-je? Doña Sol!

1. Ce refus répété (1208) prouve, outre un admirable point d'honneur, l'indépendance des seigneurs du temps envers leur roi. « Le grand fait de la noblesse, écrit Hugo (préface de *Ruy Blas*), se montre, dans *Hernani* comme dans *Ruy Blas*, à côté du grand fait de la royauté. Seulement, dans *Hernani*, comme la royauté n'est pas faite, la noblesse lutte encore contre le roi, ici avec l'orgueil, là avec l'épée, en bandit comme Hernani, ou en patriarche comme Ruy Gomez. Deux cents ans plus tard, la question est retournée. Les vassaux sont devenus courtisans »; **2.** Depuis l'entrée de don Carlos, doña Sol n'a rien eu à dire. C'est ce que Mlle Mars reprochait à l'auteur (voir Dumas père, *Mémoires*, v, 275), à tort d'ailleurs, car, pour être muet, son rôle n'est pas impassible.

DOÑA SOL.

Altesse, tu[1] n'as pas le cœur d'un Espagnol[2]!

DON CARLOS, *troublé et chancelant.*

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

(Il s'approche de doña Sol.)

(Bas.)

C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère.
1215 Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
Ah! quand on est haï[3], que vite on est méchant!
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand, j'eusse été le lion[4] de Castille!
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
1220 Le voilà qui rugit, madame, taisez-vous!

(Doña Sol lui jette un regard[5]. Il s'incline.)

Pourtant, j'obéirai.

(Se tournant vers le duc.)

Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
C'est bien, je te fais grâce et suis meilleur que toi.
1225 J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement!

DOÑA SOL, *interdite et effrayée.*

Moi, seigneur!

DON CARLOS.

Oui, vous!

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage!
O la grande clémence! ô généreux vainqueur,
Qui ménage la tête et torture le cœur!
Belle grâce[6]!

DON CARLOS.

Choisis. Doña Sol ou le traître.
1230 Il me faut l'un des deux.

1. Voir, sur ce tutoiement, 570 et la note; **2.** Elle reprend le reproche des nobles espagnols envers le prince étranger. Voir *Notice*, p. 13, 3e ligne; **3.** Voir 520; **4.** Voir 808, 1028; **5.** L'on a déjà relevé (181, 431, 688) l'ardeur et la puissance du regard chez ces héros frénétiques; **6.** Voir une situation et une attitude semblables à l'acte IV (IV, 1760 à 1764, 1786, 1787).

DON RUY GOMEZ.

Oh! vous êtes le maître!

(Don Carlos s'approche de doña Sol pour l'emmener. Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.)

DOÑA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur!

(Elle s'arrête. — A part.)

Malheureuse, il le faut!
La tête de mon oncle ou l'autre*!... Moi plutôt!

(Au roi.)

Je vous suis.

DON CARLOS, *à part.*

Par les saints! l'idée est triomphante*!
Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante!

(Doña Sol va d'un pas grave et assuré au coffret qui renferme l'écrin, l'ouvre, et y prend le poignard, qu'elle cache dans son sein[1]. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.)

DON CARLOS, *à doña Sol.*

1235 Qu'emportez-vous là?

DOÑA SOL.

Rien[2].

DON CARLOS.

Un joyau précieux?

DOÑA SOL.

Oui.

DON CARLOS, *souriant.*

Voyons.

DOÑA SOL.

Vous verrez.

(Elle lui donne la main et se dispose à le suivre. Don Ruy Gomez, qui est resté immobile et profondément absorbé dans sa pensée, se retourne et fait quelques pas en criant.)

1. Geste attendu depuis le v. 913; **2.** « Elle tient un poignard, écrit G. Lote (*ouvrage cité*). Don Carlos veut la vie d'Hernani et de Ruy Gomez. Celui-ci, avec un peu de décision, pourrait abattre le roi, à moins que doña Sol ne s'en chargeât. La mort passe tour à tour sur ces trois têtes; elle voyage, comme le furet de la chanson, puis, après avoir hésité, elle s'éloigne aimablement, sans avoir touché personne de son aile. Les spectateurs, qui ont beaucoup tremblé, peuvent se remettre de leurs émois... Devant de telles invraisemblances, on penserait à Sardou, si l'on oubliait la date : 1830, Pixérécourt ».

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol! — terre et cieux!
Doña Sol! Puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,
A mon aide! croulez, armures et murailles!

(Il court au roi.)

Laisse-moi mon enfant! je n'ai qu'elle, ô mon roi!

DON CARLOS, *lâchant la main de doña Sol.*

1240 Alors, mon prisonnier!

(Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible hésitation; puis il se relève et regarde les portraits en joignant les mains vers eux.)

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,
Vous tous!

(Il fait un pas vers la cachette; doña Sol le suit des yeux avec anxiété. Il se retourne vers les portraits.)

Oh! voilez-vous! votre regard m'arrête.

(Il s'avance en chancelant jusqu'à son portrait, puis se retourne encore vers le roi.)

Tu le veux?

DON CARLOS.

Oui.

(Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.)

DOÑA SOL.

Dieu!

DON RUY GOMEZ.

Non!

(Il se jette aux genoux du roi.)

Par pitié, prends ma tête*!

DON CARLOS.

Ta nièce!

DON RUY GOMEZ, *se relevant.*

Prends-la donc! et laisse-moi l'honneur!

DON CARLOS, *saisissant la main de doña Sol tremblante.*

Adieu, duc.

DON RUY GOMEZ.

Au revoir[1]!

1. Il compte bien le revoir. — Ainsi s'annonce le complot (1246, 1280, 1287).

(Il suit de l'œil le roi, qui se retire lentement avec doña Sol, puis il met la main sur son poignard.)

Dieu vous garde, seigneur!

(Il revient sur le devant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, qui les soulève comme par des mouvements convulsifs. Cependant, le roi sort avec doña Sol, et toute la suite des seigneurs sort après lui, deux à deux, gravement et chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux[1].)

DON RUY GOMEZ, *à part.*

1245 Roi, pendant que tu sors joyeux de ma demeure,
Ma vieille loyauté[2] sort de mon cœur qui pleure*.

(Il lève les yeux, les promène autour de lui, et voit qu'il est seul. Il court à la muraille, détache deux épées d'une panoplie, les mesure toutes deux, puis les dépose sur une table. Cela fait, il va au portrait, pousse le ressort, la porte cachée se rouvre.)

SCÈNE VII. — DON RUY GOMEZ, HERNANI.

DON RUY GOMEZ.

Sors.

(Hernani paraît à la porte de la cachette. Don Ruy lui montre les deux épées sur la table.)

Choisis. — Don Carlos est hors de la maison.
Il s'agit maintenant de me rendre raison.
Choisis. Et faisons vite*. — Allons donc! ta main tremble!

HERNANI.

1250 Un duel[3]! Nous ne pouvons, vieillard, combattre [ensemble.

DON RUY GOMEZ.

Pourquoi donc? As-tu peur? N'es-tu point noble? Enfer!
Noble ou non, pour croiser le fer avec le fer,
Tout homme qui m'outrage est assez gentilhomme!

HERNANI.

Vieillard*...

DON RUY GOMEZ.

Viens me tuer ou viens mourir, jeune homme.

1. L'auteur a opportunément supprimé les réflexions désinvoltes qu'il leur prêtait dans la rédaction primitive; 2. Il dit *loyauté* (fidélité au roi), non *honneur*, puisque précisément l'honneur le rend déloyal; 3. Sur ce monosyllabe, voir la note du vers 585.

HERNANI.

1255 Mourir, oui. Vous m'avez sauvé malgré mes vœux.
Donc, ma vie est à vous. Reprenez-la.

DON RUY GOMEZ.

Tu veux?
(Aux portraits.)
Vous voyez qu'il le veut.
(A Hernani.)
C'est bon. Fais ta prière.

HERNANI.

Oh! c'est à toi, seigneur, que je fais la dernière.

DON RUY GOMEZ.

Parle à l'autre Seigneur[1].

HERNANI.

Non, non, à toi! Vieillard,
1260 Frappe-moi. Tout m'est bon, dague, épée ou poignard!
Mais fais-moi, par pitié, cette suprême joie!
Duc, avant de mourir, permets que je la voie!

DON RUY GOMEZ.

La voir!

HERNANI.

Au moins permets que j'entende sa voix
Une dernière fois! rien qu'une seule fois!

DON RUY GOMEZ.

1265 L'entendre!

HERNANI.

Oh! je comprends, seigneur, ta jalousie.
Mais déjà par la mort ma jeunesse[2] est saisie,
Pardonne-moi. Veux-tu, dis-moi, que, sans la voir,
S'il le faut, je l'entende[3]? Et je mourrai ce soir.
L'entendre seulement! Contente mon envie!
1270 Mais, oh! qu'avec douceur j'exhalerais ma vie,
Si tu daignais vouloir qu'avant de fuir aux cieux
Mon âme allât revoir la sienne dans ses yeux[4]!
— Je ne lui dirai rien. Tu seras là, mon père.
Tu me prendras après!

1. Noter la majuscule; **2.** Ne pas oublier l'âge d'Hernani : vingt ans. Sur la jeunesse des personnages, voir la notice, p. 17 (Beautés littéraires); **3.** *S'il faut me contenter de cela, je l'entende seulement ;* **4.** Sur ses yeux, voir la note après le vers 1220.

DON RUY GOMEZ, *montrant la cachette encore ouverte.*

Saints du ciel[1] ce repaire
Est-il donc si profond, si sourd et si perdu,
Qu'il n'ait entendu rien?

HERNANI.

Je n'ai rien entendu.

DON RUY GOMEZ.

Il a fallu livrer doña Sol ou toi-même.

HERNANI.

A qui, livrée?

DON RUY GOMEZ.

Au roi.

HERNANI.

Vieillard stupide[2]! Il l'aime!

DON RUY GOMEZ.

Il l'aime!

HERNANI.

Il nous l'enlève! il est notre[3] rival!

DON RUY GOMEZ.

O malédiction! — Mes vassaux! A cheval!
A cheval! poursuivons le ravisseur!

HERNANI.

Écoute.
La vengeance au pied sûr fait moins de bruit en route[4].
Je t'appartiens. Tu peux me tuer. Mais veux-tu
M'employer à venger ta nièce et sa vertu[5]?
Ma part dans ta vengeance! oh! fais-moi cette grâce,
Et, s'il faut embrasser tes pieds, je les embrasse!
Suivons le roi tous deux. Viens, je serai ton bras,
Je te vengerai, duc. Après, tu me tueras.

1. Voir 219 et la note; **2.** A la suite des manifestations du public et sur les conseils mêmes d'un de ses amis, Émile Deschamps, l'auteur remplaça les soirs suivants « ce mot qui est cependant le seul vrai » par le très banal : « O misérable. » Il faut convenir que Firmin avait desservi le poète en prononçant mal l'apostrophe qui fut entendue ainsi : « Vieil as de pique! »; **3.** Ce *nous* et ce *notre*, contre lesquels Ruy Gomez ne proteste pas, scellent déjà l'alliance des deux hommes contre le roi; **4.** Mais la route sera longue de Saragosse à Aix-la-Chapelle, pour ces deux adversaires liés par une vengeance commune. « Leur voyage, écrit plaisamment G. Lote (*ouvrage cité*), se fait pendant l'entracte. C'est dommage! On aurait eu plaisir à entendre leurs propos et à voir s'éveiller entre les deux rivaux une mutuelle estime! » — Une idée semblable à celle de ce vers a été exprimée au vers 616; **5.** La proposition pouvait sembler bizarre, si on se rappelle les vers 1086 et 1087, corrigés, il est vrai, par les vers 1094 et 1095.

DON RUY GOMEZ.

Alors, comme aujourd'hui, te laisseras-tu faire?

HERNANI.

1290 Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Qu'en jures-tu?

HERNANI.

La tête de mon père.

DON RUY GOMEZ.

Voudras-tu de toi-même un jour t'en souvenir?

HERNANI, *lui présentant le cor*[1] *qu'il détache de sa ceinture.*

Écoute. Prends ce cor. — Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, seigneur, quel que soit le lieu, [l'heure[2],
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
1295 Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
Tout sera fait[3].

DON RUY GOMEZ, *lui tendant la main.*

Ta main[4].

(Ils se serrent la main. — Aux portraits.)

Vous tous, soyez témoins*!

1. Voir la question du v. 137; 2. Formule empruntée à Calderon (*la Dévotion à la Croix*); 3. Sismondi (*ouvrage cité*) explique par l'état d'esprit espagnol cette offre étrange et sa réalisation (V, VI) : « La loyauté est devenue l'apanage de la force, et le déshonneur a été pour la première fois attaché au mensonge, que l'antiquité considérait bien comme immoral, mais non comme honteux; le point d'honneur a été 'ié à l'existence entière, et la honte est devenue pire que la mort. » Stendhal, au contraire (*De l'Amour*, 47), émet des doutes sur l'authenticité du sentiment : « Le seul peuple qui ait su résister à Napoléon me semble absolument pur d'honneur bête, et de ce qu'il y a de bête dans l'honneur »; 4. Une fois de plus Ruy Gomez montre l'excès de sa confiance en acceptant si facilement cette sorte de billet à vue.

ACTE IV[1]

LE TOMBEAU

AIX-LA-CHAPELLE[2].

Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. De grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas, pleins cintres, chapiteaux d'oiseaux et de fleurs[3]. — *A droite, le tombeau de Charlemagne avec une petite porte de bronze, basse et cintrée. Une seule lampe suspendue à une clef de voûte en éclaire l'inscription : CAROLO MAGNO. — Il est nuit. On ne voit pas le fond du souterrain ; l'œil se perd dans les arcades, les escaliers et les piliers qui s'entrecroisent dans l'ombre.*

SCÈNE PREMIÈRE. — DON CARLOS, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, *une lanterne à la main. Grands manteaux, chapeaux rabattus.*

DON RICARDO, *son chapeau à la main.*

C'est ici.

DON CARLOS.

C'est ici que la ligue[4] s'assemble!
Que je vais dans ma main les tenir tous ensemble!
Ah! monsieur l'électeur de Trêves[5], c'est ici!
Vous leur prêtez ce lieu! Certe, il est bien choisi!
Un noir complot prospère à l'air des catacombes.
Il est bon d'aiguiser les stylets sur des tombes.
Pourtant, c'est jouer gros. La tête est de l'enjeu,
Messieurs les assassins! et nous verrons. — Pardieu!
Ils font bien de choisir pour une telle affaire
Un sépulcre, ils auront moins de chemin à faire.
(A don Ricardo.)
Ces caveaux sous le sol s'étendent-ils bien loin?

1. « Y a-t-il rien de plus étrange, écrit Sarcey (*Quarante ans de théâtre*), que le quatrième acte d'*Hernani*, si l'on y cherche une œuvre sérieuse de théâtre? C'est une suite de scènes insensées, qui tombent les unes par-dessus les autres, sans lien comme sans raison. Mais n'y voyez pour l'instant qu'un livret d'opéra : comme cela est fait! » En remplaçant peut-être *livret d'opéra* par *scénario de cinéma*, le jugement reste valable; **2.** En réalité l'élection impériale de 1519 eut lieu à Francfort. Mais l'auteur de *Cromwell* voulait une scène qui reprît la méditation du Protecteur devant le cercueil de Charles Ier, qu'il s'était fait ouvrir; **3.** Ces précisions architecturales et décoratives n'étonnent pas chez le prochain auteur de *Notre-Dame de Paris* (1831); **4.** La conspiration contre lui; **5.** Cet archevêque avait la cathédrale, sinon la ville libre d'Aix, dans sa juridiction.

DON RICARDO.

Jusques au château fort.

DON CARLOS.

C'est plus qu'il n'est besoin[1].

DON RICARDO.

D'autres, de ce côté, vont jusqu'au monastère
D'Altenheim...

DON CARLOS.

Où Rodolphe extermina Lothaire.
1310 Bien. — Une fois encor, comte, redites-moi
Les noms et les griefs, où, comment, et pourquoi.

DON RICARDO.

Gotha.

DON CARLOS.

Je sais pourquoi le brave duc conspire.
Il veut un Allemand d'Allemagne à l'Empire.

DON RICARDO.

1315 Hohenbourg.

DON CARLOS.

Hohenbourg aimerait mieux, je croi[2],
L'enfer avec François[3] que le ciel avec moi.

DON RICARDO.

Don Gil Tellez Giron[4].

DON CARLOS.

Castille et Notre-Dame[5]!
Il se révolte donc contre son roi, l'infâme!

DON RICARDO.

On dit qu'il vous trouva chez madame Giron
1320 Un soir que vous veniez de le faire baron.
Il veut venger l'honneur de sa tendre compagne.

DON CARLOS.

C'est donc qu'il se révolte alors contre l'Espagne*.
— Qui nomme-t-on encore?

1. Pour les enterrer tous; 2. Suppression de l'*s* pour la rime, ainsi que l'étymologie l'autorise; 3. Le roi François Ier, son principal concurrent. Voir 337 à 349; 4. Personnage historique, connu comme l'animateur de la Ligue des Communes formée en 1520 contre Charles-Quint et péniblement réduite par lui; 5. Il invoque à la fois la terre de son royaume et le ciel. Sur la piété des personnages, voir 634, 668, 1034.

DON RICARDO.

On cite avec ceux-là
Le révérend[1] Vasquez, évêque d'Avila[2].

DON CARLOS.

1325 Est-ce aussi pour venger la vertu de sa femme?

DON RICARDO.

Puis Guzman de Lara[3], mécontent, qui réclame
Le collier de votre ordre[4].

DON CARLOS.

Ah! Guzman de Lara!
Si ce n'est qu'un collier qu'il lui faut, il l'aura.

DON RICARDO.

Le duc de Lutzelbourg. Quant aux plans qu'on lui prête...

DON CARLOS.

1330 Le duc de Lutzelbourg est trop grand de la tête.

DON RICARDO.

Juan de Haro, qui veut Astorga[5].

DON CARLOS.

Ces Haro[6]
Ont toujours fait doubler la solde du bourreau.

DON RICARDO.

C'est tout.

DON CARLOS.

Ce ne sont pas toutes mes têtes. Comte,
Cela ne fait que sept, et je n'ai pas mon compte.

DON RICARDO.

1335 Ah! je ne nomme pas quelques bandits, gagés
Par Trève[7] ou par la France[8]...

DON CARLOS.

Hommes sans préjugés
Dont le poignard, toujours prêt à jouer son rôle,
Tourne aux plus gros écus, comme l'aiguille au pôle!

1. Titre d'honneur donné aux religieux; **2.** C'est dans cette ville que se constitua la Ligue des Communes. — Voir la note du v. 219; **3.** Ce nom, ainsi que le *Tellez* du vers 1317, est tiré de Lope de Vega; **4.** L'ordre de la Toison d'Or. Voir 270; **5.** Ville de Léon, une des plus anciennes de la péninsule; **6.** Un Haro négociera la paix des Pyrénées avec Mazarin; **7.** Voir 1299 et la note; **8.** Voir 1316 et la note.

DON RICARDO.

Pourtant, j'ai distingué deux hardis compagnons,
1340 Tous deux nouveaux venus. Un jeune, un vieux.

DON CARLOS.

Leurs noms?

(Don Ricardo lève les épaules en signe d'ignorance.)

Leur âge?

DON RICARDO.

Le plus jeune a vingt ans.

DON CARLOS.

C'est dommage!

DON RICARDO.

Le vieux, soixante au moins.

DON CARLOS.

L'un n'a pas encor l'âge,
Et l'autre ne l'a plus. Tant pis. J'en prendrai soin.
Le bourreau peut compter sur mon aide au besoin.
1345 Ah! loin que mon épée aux factions soit douce,
Je la lui prêterai si sa hache s'émousse,
Comte, et pour l'élargir, je coudrai, s'il le faut,
Ma pourpre impériale au drap de l'échafaud[1].
Mais serai-je empereur seulement?

DON RICARDO.

Le collège[2],
1350 A cette heure assemblé, délibère.

DON CARLOS.

Que sais-je?
Ils nommeront François premier, ou leur Saxon,
Leur Frédéric le Sage[3]!... Ah! Luther a raison[4],
Tout va mal!... Beaux faiseurs de majestés sacrées[5]!
N'acceptant pour raisons que les raisons dorées!
1355 Un Saxon hérétique[6]! un comte palatin[7]

1. Cet acharnement du roi rendra plus sensible la clémence de l'empereur (1780); **2.** Il se composait de trois ecclésiastiques (archevêques de Trèves, de Cologne, de Mayence) et de quatre laïcs (roi de Bohême, duc de Saxe, margrave de Brandebourg, comte Palatin du Rhin); **3.** Voir 297 et la note; **4.** Voir 1052 et la note; **5.** Titre officiel de l'empereur; **6.** Léger anachronisme : ce n'est qu'en 1520 que la bulle pontificale excommuniant Luther faisait un hérétique de son partisan Frédéric de Saxe; **7.** L'électeur Palatin, membre du collège électoral de l'empire, s'appelait comte Palatin du Rhin.

Imbécile[1]! un primat[2] de Trèves libertin!
Quant au roi de Bohême, il est pour moi. Des princes
De Hesse, plus petits encor que leurs provinces!
De jeunes idiots! des vieillards débauchés!
1360 Des couronnes, fort bien! mais des têtes? cherchez!
Des nains! que je pourrais, concile ridicule,
Dans ma peau de lion emporter comme Hercule[3]!
Et qui, démaillotés du manteau violet[4],
Auraient la tête encor de moins que Triboulet[5]!...
1365 Il me manque trois voix, Ricardo! tout me manque!
Oh! je donnerais Gand, Tolède[6] et Salamanque[7],
Mon ami Ricardo, trois villes à leur choix,
Pour trois voix, s'ils voulaient! Vois-tu, pour ces trois voix,
Oui, trois de mes cités de Castille ou de Flandre,
1370 Je les donnerais! — sauf, plus tard, à les reprendre!

(Don Ricardo salue profondément le roi, et met son chapeau sur sa tête.)

Vous vous couvrez?

DON RICARDO.

Seigneur, vous m'avez tutoyé[8],

(Saluant de nouveau.)

Me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS, *à part.*

Ah! tu me fais pitié[9],
Ambitieux de rien[10]! Engeance[11] intéressée!
Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée!
1375 Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur[12],
A tous ces affamés émiette la grandeur*!

(Rêvant.)

Dieu seul et l'empereur sont grands! — et le saint-père[13]!
Le reste, rois et ducs! qu'est cela?

1. Malgré les protestations de ses amis, le poète a maintenu, en raison de leur propriété et de leur vulgarité, cette expression, ainsi que *jeunes idiots* (1359), *nains* (1361), *démaillotés* (1363); **2.** Archevêque supérieur aux autres dans la capitale d'un État ou d'une province, par exemple le primat des Gaules à Lyon, le primat d'Afrique à Carthage; **3.** Allusion à la peau du lion de Némée qui servait à Hercule de manteau et de bouclier; **4.** Un des attributs des électeurs; **5.** Le fou de Louis XII et de François Ier, personnage principal du *Roi s'amuse* (1832); **6.** Chef-lieu de sa province, sur le Tage, célèbre par son alcazar, sa cathédrale, son enceinte; **7.** Ancienne capitale du royaume de Léon, qui a donné son nom à sa province; **8.** Les grands d'Espagne étaient tutoyés par le roi et avaient le droit de rester couverts devant lui; **9.** Voir 444; **10.** Sens étymologique et positif : *peu de chose ;* **11.** Sens premier : *race animale ;* **12.** La censure exigea le remplacement de ce vers et du suivant; **13.** C'est déjà le thème du monologue (IV, II, 1461).

DON RICARDO.

Moi, j'espère
Qu'ils prendront Votre Altesse.

DON CARLOS, *à part.*

Altesse! Altesse, moi?
1380 J'ai du malheur en tout. — S'il fallait rester roi!

DON RICARDO, *à part.*

Baste[1]! empereur ou non, me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS.

Sitôt qu'ils auront fait l'empereur d'Allemagne,
Quel signal à la ville annoncera son nom?

DON RICARDO.

Si c'est le duc de Saxe, un seul coup de canon.
1385 Deux, si c'est le Français. Trois, si c'est Votre Altesse.

DON CARLOS.

Et cette doña Sol! Tout m'irrite et me blesse!
Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
Cours la chercher. Peut-être on voudra d'un César!

DON RICARDO, *souriant.*

Votre Altesse est bien bonne[2]!

DON CARLOS, *l'interrompant avec hauteur.*

Ah! là-dessus, silence[3]!
1390 Je n'ai point dit encor ce que je veux qu'on pense.
Quand saura-t-on le nom de l'élu?

DON RICARDO.

Mais, je crois,
Dans une heure[4] au plus tard.

DON CARLOS.

Oh! trois voix! rien que trois!...
Mais écrasons d'abord ce ramas qui conspire,
Et nous verrons après à qui sera l'empire.
(Il compte sur ses doigts et frappe du pied.)
1395 Toujours trois voix de moins! Ah! ce sont eux qui l'ont[5]!
Ce Corneille Agrippa[6] pourtant en sait bien long!

1. *Assez!* (troisième personne du singulier de *bastar :* suffire); 2. La scène II de l'acte Ier justifie cette remarque familière, mais sans doute le libertin d'alors s'est-il attaché, depuis, à cette femme qui lui résiste. D'où sa réponse; 3. Voir 428, 580; 4. Les heures de théâtre sont plus courtes qu'en réalité; 5. Toute la réplique (1395-1426) avait été supprimée par la censure; 6. Médecin, astrologue et magicien (1486-1535).

Dans l'océan céleste il a vu treize étoiles
Vers la mienne du nord venir à pleines voiles.
J'aurai l'empire, allons!... Mais, d'autre part, on dit
1400 Que l'abbé Jean Trithème[1] à François l'a prédit...
J'aurais dû, pour mieux voir ma fortune éclaircie,
Avec quelque armement aider la prophétie!
Toutes prédictions du sorcier le plus fin
Viennent bien mieux à terme et font meilleure fin
1405 Quand une bonne armée, avec canons et piques,
Gens de pied, de cheval, fanfares et musiques,
Prête à montrer la route au sort qui veut broncher,
Leur sert de sage-femme et les fait accoucher[2].
Lequel vaut mieux, Corneille Agrippa? Jean Trithème?
1410 Celui dont une armée explique le système,
Qui met un fer de lance au bout de ce qu'il dit,
Et compte maint soudard[3], lansquenet[4] ou bandit,
Dont l'estoc[5], refaisant la fortune imparfaite,
Taille l'événement au plaisir[6] du prophète[7].
1415 Pauvres fous! qui, l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde et disent : J'ai mon droit.
Ils ont force canons, rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre des villes,
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux, et vous croyez
1420 Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés...
Baste[8]! au grand carrefour de la fortune humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'abîme nous mène,
A peine ils font trois pas, qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
1425 Ils hésitent, peu sûrs d'eux-même, et, dans le doute,
Au nécromant[9] du coin vont demander leur route*!

(A don Ricardo.)

Va-t'en. C'est l'heure où vont venir les conjurés.
Ah! la clef du tombeau?

DON RICARDO, *remettant une clef au roi.*

Seigneur, vous songerez
Au comte de Limbourg, gardien capitulaire[10],
1430 Qui me l'a confiée et fait tout pour vous plaire.

1. Savant théologien qui tira, dit-on, l'horoscope de François Ier à son avènement (1462-1516); **2.** « Dieu, disait Frédéric II, est du côté des gros bataillons »; **3.** Celui qui a des habitudes soldatesques; **4.** Fantassin allemand employé jadis comme mercenaire; **5.** Longue épée droite; **6.** *Selon le bon plaisir*; **7.** Non l'inspiré de Dieu, mais le diseur de bonne aventure; **8.** Voir la note du v. 1381; **9.** Celui qui évoque les morts par la magie pour obtenir d'eux la révélation de l'avenir; **10.** Au service du chapitre des chanoines.

DON CARLOS, *le congédiant.*

Fais tout ce que j'ai dit! tout[1]!

DON RICARDO, *s'inclinant.*

J'y vais de ce pas,
Altesse!

DON CARLOS.

Il faut trois coups de canon, n'est-ce pas?

(Don Ricardo s'incline et sort.)

(Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine ; puis il se relève et se tourne vers le tombeau.)

SCÈNE II[2]. — DON CARLOS, *seul.*

Charlemagne, pardon! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
1435. Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument...
Charlemagne est ici! Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur[3],
1440 Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur?...
Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée!
Un édifice, avec deux hommes au sommet*,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
1445 Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires[4];

1. Expliqué par le jeu de scène du v. 1668; **2.** Ce long monologue, d'ailleurs écourté aux premières représentations, eut un grand succès. Les classiques ne protestèrent pas, puisque c'était un monologue. Les romantiques admirèrent la méditation shakespearienne. Les libéraux et les bonapartistes sentirent les allusions politiques. Tous reconnurent la grandeur épique d'une scène qui, pour n'être pas aussi intimement mêlée à l'action que dans la tragédie, dégage opportunément le sens historique du drame (voir de même, dans *Ruy Blas*, l'apostrophe aux ministres, III, II, 1068) et prépare la métamorphose morale du personnage. — Cette méditation est inspirée de *Cromwell* (voir note 2 de l'acte) et de *la Conjuration de Fiesque*, de Schiller. Lors de la reprise de 1867, Th. Gautier a bien dégagé (*Moniteur*, 25 juin) le caractère de la scène et l'impression qu'elle produit : « Dans le grand monologue de don Carlos devant le tombeau de Charlemagne, il nous semblait monter par un escalier dont chaque marche était un vers, au sommet d'une flèche de cathédrale, d'où le monde nous apparaissait comme dans la gravure sur bois d'une cosmographie gothique, avec des clochers pointus, des tours crénelées, des toits à découpures, des palais, des enceintes de jardins, des remparts en zigzag, des bombardes sur leurs affûts, des tire-bouchons de fumée, et tout au fond un immense fourmillement de peuple. Le poète excelle dans ces vues prises de haut sur les idées, la configuration ou la politique d'un temps »; **3.** *Créateur d'un monde.* Sur l'inversion, voir 988, 1155; **4.** Il pourrait sembler étrange qu'un roi fasse le procès de la royauté, si l'on ne reconnaissait, derrière don Carlos, Hugo contestant la légitimité des Bourbons et exaltant la popularité napoléonienne.

Mais le peuple a parfois son pape ou son césar.
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
1450 Électeurs de drap d'or[1], cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut*.
Qu'une idée, au[2] besoin des temps un jour éclose[3],
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
1455 Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète[4], au conclave[5],
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
1460 Surgir, le globe en main[6] ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
1465 Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde[7].
Tête à tête, ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
1470 Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds*.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie[8] et l'autre coupe.
1475 L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont[9].
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire[10],
L'univers ébloui contemple avec terreur
1480 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur*.
— L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
Ne pas l'être[11]! et sentir son cœur plein de courage! —
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau*!

1. Dont était brodé le manteau violet des électeurs (1363); **2.** *Selon le;* **3.** Subjonctif; **4.** Réunion des électeurs de l'Empire; **5.** Cardinaux assemblés pour élire un pape; **6.** Voir note du v. 1554; **7.** Ce vers et les cinq précédents eurent un grand succès; **8.** « Ce que vous délierez sur la terre, dit Jésus à ses disciples, sera délié dans le ciel »; **9.** « Je suis celui qui suis », dit Jéhovah dans la Bible; **10.** La soutane pontificale est blanche. Les empereurs avaient conservé la pourpre des Césars; **11.** « Être ou ne pas être », disait Hamlet.

Qu'il fut grand! De son temps, c'était encor plus beau.
1485 Le pape et l'empereur! ce n'était plus deux hommes.
Pierre et César! en eux accouplant les deux Romes,
Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
Redonnant une forme, une âme au genre humain,
Faisant refondre en bloc peuples et, pêle-mêle,
1490 Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
Et tous deux remettant au moule de leur main
Le bronze qui restait du vieux monde romain!
Oh! quel destin!... Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
1495 Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été l'épée, avoir été la loi!
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre césar et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
1500 Aussi grand que le monde!... et que tout tienne là[1]!
Ah! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
Que fait un empereur[2]! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte; élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez!
1505 Taillez à larges pans un édifice immense!
Savez-vous ce qu'un jour il en reste? O démence!
Cette pierre! Et du titre et du nom triomphants?
Quelques lettres à faire épeler des enfants[3]!
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
1510 Voilà le dernier terme!... Oh! l'empire! l'empire!
Que m'importe! J'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : Tu l'auras!... Je l'aurai...
Si je l'avais!... O Ciel! être ce qui commence!
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!
1515 D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés
Etre la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales[4];
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves[5], cardinaux, doges[6], ducs à fleurons[7];

1. Ces vers sont de l'auteur de l'*Ode à la Colonne*, de *Napoléon II*, du *Retour de l'Empereur;* 2. Souvenir précis de Juvénal (Satire X, 147-148); 3. *Ibidem* (166-167); 4. Images analogues aux vers 1443 et 1473. Réminiscence de Schiller, dont le Fiesque, méditant au-dessus de Gênes endormie, s'écriait : « Se trouver à cette hauteur effroyable et sublime, descendre et plonger dans ce tourbillon rapide de l'humanité... »; 5. Comtes de la Marche; 6. Ducs élus de Venise et de Gênes; 7. Ornements en forme de fleurs sur les couronnes ducales.

1520 Puis évêques, abbés, chefs de clans[1], hauts barons[2]!
Puis clercs et soldats; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes*.
Les hommes! c'est-à-dire une foule, une mer[3],
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
1525 Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'échos nous arrive fanfare[4]!
Les hommes!... Des cités, des tours, un vaste essaim
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin!...

(Rêvant.)

Base de nations portant sur leurs épaules
1530 La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
1535 Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel... Rois! regardez en bas!
— Ah! le peuple! — océan! — onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau[5]!
1540 Miroir où rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus*!...
1545 Gouverner tout cela[6]! Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
Avoir l'abîme là[7]!... Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement!
Oh! d'états et de rois mouvante pyramide,
1550 Ton faîte est bien étroit! Malheur au pied timide!
A qui me retiendrai-je? Oh! si j'allais faillir

1. Ancien groupement de familles écossaises, sous l'autorité d'un chef héréditaire; **2.** Tous les « hauts seigneurs », du marquis au baron; **3.** Image imitée de Schiller (note du v. 1517), puis reprise dans *les Chants du Crépuscule* (*Ode à la Colonne*) et dans *les Châtiments* (*Stella*); **4.** Même symétrie des éléments et mêmes termes dans *Ce qu'on entend sur la montagne* (*Feuilles d'automne*); **5.** Un an plus tard, le poète se souviendra de ce vers dans son *Hymne* célèbre (*Chants du Crépuscule*); **6.** Reprise amplifiée des ambitions littéraires et sociales du poète (voir 1481 à 1483 et la question; 1510 à 1528), qui s'est choisi Bonaparte comme modèle. Sur cet idéal qu'il partage avec Balzac et beaucoup d'écrivains de son temps, lire G. Lote, *Napoléon et le romantisme français* (dans les *Romanische Forschungen*, Erlangen, 1913), et d'autres aveux du poète lui-même, dans la préface de *Marion de Lorme*, dans *Littérature et philosophie mêlées* (édition *ne varietur*, p. 341) : « Jusqu'ici vous n'avez qu'un profil de ce siècle : Napoléon. Laissez se dessiner l'autre »; **7.** *A ses pieds*. Reprise figurée de l'appréhension pascalienne.

En sentant sous mes pieds le monde tressaillir!
En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre!...
Puis, quand j'aurai ce globe[1] entre mes mains, qu'en faire?
1555 Le[2] pourrai-je porter seulement? Qu'ai-je en moi?
Être empereur, mon Dieu! j'avais trop d'être roi!
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi! qui me fera grand? qui sera ma loi*?
1560 Qui me conseillera?

(Il tombe à deux genoux devant le tombeau.)

Charlemagne! c'est toi!
Ah! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau!
1565 Oh! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose,
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel[3]
Qui, du pâtre à César, va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
1570 Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner*!
N'est-ce pas?... S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
1575 S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entrouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne!
Parle! dût en parlant ton souffle souverain
1580 Me briser sur le front cette porte d'airain!
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons,
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons[4].
1585 Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle!

1. L'univers, et sa réduction sous forme de l'attribut impérial. Voir 1460; **2.** Voir la note du v. 833; **3.** L'image, déjà employée (1447-1530), se précise et s'humanise ici par l'histoire (*Babel*) et la psychologie (*se complaît, s'admire, rire*); **4.** Ce dialogue entre le mort et le vivant deviendra dans *les Contemplations* (*A celle qui est restée en France*) un entretien de l'exilé avec sa fille enterrée à Villequier.

Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté!
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
1590 Carlos étudier ta tête comme un monde[1];
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant,
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant!
Que la cendre, à défaut de l'ombre[2], me conseille[3]!

(Il approche la clef de la serrure.)

Entrons.

(Il recule.)

Dieu! S'il allait me parler à l'oreille!
1595 S'il était là, debout et marchant à pas lents!
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs*!
Entrons toujours!

(Bruit de pas.)

On vient. Qui donc ose à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure?
Qui donc?

(Le bruit s'approche.)

Ah! j'oubliais[4]! ce sont mes assassins.
1600 Entrons!

(Il ouvre la porte du tombeau qu'il referme sur lui. — Entrent plusieurs hommes marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.)

SCÈNE III. — LES CONJURÉS[5].

(Ils vont les uns aux autres, en se prenant la main et en échangeant quelques paroles à voix basse.)

PREMIER CONJURÉ, *portant seul une torche allumée.*

Ad augusta.

1. M. Levaillant (*édition citée*) voit ici une allusion à la phrénologie, récemment introduite en France par Gall, et qui permettait de définir l'intelligence par l'examen du cerveau; **2.** Le fantôme. Voir v. 1574; **3.** « Dans ce fameux monologue, remarque G. Lote (*ouvrage cité*), où don Carlos expose son programme impérial — au lieu d'agir contre une conspiration menaçante — et parle interminablement, ne faut-il pas relever l'invraisemblance des sentiments exprimés? Élu empereur à dix-neuf ans, il tient les discours d'un Richelieu au faîte de sa carrière. » De son côté, Zola écrit (*Nos auteurs dramatiques*, p. 45) : « On a souvent plaisanté le récit de Théramène; mais est-ce que l'immense monologue de Charles-Quint, devant le tombeau de Charlemagne, n'est pas un récit de Théramène, grandi hors de toute mesure? » Ces critiques — et d'autres encore, qu'il sera loisible au lecteur de faire — résistent mal au souffle de ces cent soixante vers, d'une rare puissance lyrique et d'une admirable élévation de pensée; **4.** Cet oubli annonce déjà le pardon; **5.** Cet épisode, cher au mélodrame, se retrouve, entre autres, dans le *Charlemagne* de Lemercier.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta[1].

PREMIER CONJURÉ.

Les saints
Nous protègent[2].

TROISIÈME CONJURÉ.

Les morts nous servent.

PREMIER CONJURÉ.

Dieu nous garde[2].

(Bruit de pas dans l'ombre.)

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

(Entrent de nouveaux conjurés. — Bruit de pas.)

PREMIER CONJURÉ, *au troisième.*

Regarde :
Il vient encor quelqu'un.

TROISIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

TROISIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

(Entrent de nouveaux conjurés, qui échangent des signes de main avec tous les autres.)

PREMIER CONJURÉ.

C'est bien, nous voilà tous. — Gotha,
1605 Fais le rapport. — Amis, l'ombre attend la lumière.

(Tous les conjurés s'asseyent en demi-cercle sur des tombeaux. Le premier conjuré passe tour à tour devant tous, et chacun allume à sa torche une cire qu'il tient à la main[3]*. Puis le premier conjuré va s'asseoir en silence sur une tombe, au centre du cercle et plus haute que les autres.)*

1. Mot de passe : *Aux cimes par les défilés ;* **2.** Optatifs; **3.** Encore un effet d'ombre et de lumière. Voir 416, 698, 1608, 1656, 1665, 1670, ainsi que les indications scéniques au début de l'acte V et à la fin de la scène II.

LE DUC DE GOTHA, *se levant.*

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère[1],
Prétend au saint-empire.

PREMIER CONJURÉ.

Il aura le tombeau.

LE DUC DE GOTHA.

(Il jette sa torche à terre et l'écrase du pied.)

Qu'il en soit de son front comme de ce flambeau!

TOUS.

Que ce soit!

PREMIER CONJURÉ.

Mort à lui!

LE DUC DE GOTHA.

Qu'il meure!

TOUS.

Qu'on l'immole!

DON JUAN DE HARO.

1610 Son père est Allemand.

LE DUC DE LUTZELBOURG.

Sa mère est Espagnole[2].

LE DUC DE GOTHA.

Il n'est plus Espagnol et n'est pas Allemand.
Mort!

UN CONJURÉ.

Si les électeurs allaient en ce moment
Le nommer empereur?

PREMIER CONJURÉ.

Eux? lui? jamais!

DON GIL TELLEZ GIRON.

Qu'importe!
Amis! frappons la tête et la couronne est morte.

PREMIER CONJURÉ.

1615 S'il a le saint-empire, il devient, quel qu'il soit,
Très auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt!

1. Voir 1212, 1314 et 1610; **2.** L'infante d'Espagne, Jeanne la Folle. Voir 282 et la note.

LE DUC DE GOTHA.

Le plus sûr, c'est qu'avant d'être auguste, il expire.

PREMIER CONJURÉ.

On ne l'élira point!

TOUS.

Il n'aura pas l'empire!

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de bras pour le mettre au linceul?

TOUS.

1620 Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de coups au cœur?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Qui frappera?

TOUS.

Nous tous.

PREMIER CONJURÉ.

La victime est un traître.
Ils font un empereur; nous, faisons un grand prêtre[1],
Tirons au sort.

(Tous les conjurés écrivent leurs noms sur leurs tablettes, déchirent la feuille, la roulent, et vont l'un après l'autre la jeter dans l'urne d'un tombeau. — Puis le premier conjuré dit :)

Prions.

(Tous s'agenouillent. Le premier conjuré se lève et dit :)

Que l'élu croie en Dieu,
Frappe comme un Romain, meure comme un Hébreu!
1625 Il faut qu'il brave roue et tenailles mordantes,
Qu'il chante aux chevalets, rie aux lampes ardentes[2],
Enfin que pour tuer et mourir, résigné,
Il fasse tout!

(Il tire un des parchemins de l'urne.)

TOUS.

Quel nom?

1. C'est une cause sainte (voir 1623). Le sacrificateur devient vénérable à tous; 2. Allusion à la question infligée jadis aux prévenus.

PREMIER CONJURÉ, *à haute voix.*
Hernani[1].

HERNANI, *sortant de la foule des conjurés.*
J'ai gagné!
Je te tiens, toi que j'ai si longtemps poursuivie,
1630 Vengeance!

DON RUY GOMEZ, *perçant la foule et prenant Hernani à part.*
Oh! cède-moi ce coup!

HERNANI.
Non, sur ma vie!
Oh! ne m'enviez pas ma fortune, seigneur!
C'est la première fois qu'il m'arrive bonheur*.

DON RUY GOMEZ.
Tu n'as rien. Eh bien, tout, fiefs, châteaux, vasselages,
Cent mille paysans dans mes trois cents villages,
1635 Pour ce coup à frapper je te les donne, ami!

HERNANI.
Non!

LE DUC DE GOTHA.
Ton bras porterait un coup moins affermi,
Vieillard[2]!

DON RUY GOMEZ.
Arrière, vous! sinon le bras, j'ai l'âme.
Aux rouilles[3] du fourreau ne jugez point la lame.
(A Hernani.)
Tu m'appartiens!

HERNANI.
Ma vie à vous! la sienne à moi.

DON RUY GOMEZ, *tirant le cor de sa ceinture.*
1640 Eh bien, écoute, ami. Je te rends ce cor[4].

HERNANI, *ébranlé.*
Quoi!
La vie?... Eh! que m'importe! Ah! je tiens ma vengeance!
Avec Dieu dans ceci je suis d'intelligence.

1. On a pu trouver surprenant que ce réfractaire, cet homme sans aveu, soit admis dans une conspiration formée de puissants personnages; **2.** Noter la propriété de l'image. De même *ami* (1635 et 1641), *enfant* (1645), *monsieur* (869, 1105); **3.** Image analogue au vers 116; **4.** Voir 1292.

J'ai mon père à venger... peut-être plus encor[1]!
Elle, me la rends-tu?

DON RUY GOMEZ.

Jamais! Je rends ce cor[2].

HERNANI.

1645 Non!

DON RUY GOMEZ.

Réfléchis, enfant!

HERNANI.

Duc, laisse-moi ma proie.

DON RUY GOMEZ.

Eh bien! maudit sois-tu de m'ôter cette joie.
(Il remet le cor à sa ceinture.)

PREMIER CONJURÉ, *à Hernani.*

Frère, avant qu'on ait pu l'élire, il serait bien
D'attendre dès ce soir Carlos...

HERNANI.

Ne craignez rien!
Je sais comment on pousse un homme dans la tombe.

PREMIER CONJURÉ.

1650 Que toute trahison sur le traître retombe,
Et Dieu soit avec nous[3]! Nous, comtes et barons,
S'il[4] périt sans tuer, continuons! Jurons
De frapper tour à tour et sans nous y soustraire
Carlos qui doit mourir.

TOUS, *tirant leurs épées.*

Jurons!

LE DUC DE GOTHA, *au premier conjuré.*

Sur quoi, mon frère?

DON RUY GOMEZ *retourne son épée, la prend par la pointe et l'élève au-dessus de sa tête.*

1655 Jurons sur cette croix!

1. Il ignore que doña Sol, quoique prisonnière, est restée irréductible envers don Carlos et que celui-ci l'a respectée (1386 à 1388); **2.** L'amour reste plus fort que la vengeance. Ainsi s'expliquera l'obstination finale (2100), mieux que par une variante où le poète faisait renoncer Ruy Gomez à la jeune fille; **3.** Ils proclament à nouveau la sainteté de leur cause; **4.** Le meurtrier désigné. Voir 1622, 1623, 1655.

TOUS, *élevant leurs épées.*

Qu'il meure impénitent*!

(On entend un coup de canon éloigné. Tous s'arrêtent en silence. La porte du tombeau s'entrouvre. Don Carlos paraît sur le seuil. Pâle, il écoute. — Un second coup. — Un troisième coup. — Il ouvre tout à fait la porte du tombeau, mais sans faire un pas, debout, immobile sur le seuil.)

SCÈNE IV. — LES CONJURÉS, DON CARLOS; *puis* DON RICARDO, SEIGNEURS, GARDES; LE ROI DE BOHÊME, LE DUC DE BAVIÈRE; *puis* DOÑA SOL.

DON CARLOS.

Messieurs, allez plus loin! l'empereur vous entend[1].

(Tous les flambeaux s'éteignent à la fois. — Profond silence. — Il fait un pas dans les ténèbres, si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés muets et immobiles[2].)

Silence et nuit! l'essaim en sort et s'y replonge.
Croyez-vous que ceci va passer comme un songe,
Et que je vous prendrai, n'ayant[3] plus vos flambeaux,
1660 Pour des hommes de pierre assis sur leurs tombeaux?
Vous parliez tout à l'heure assez haut, mes statues!
Allons! relevez donc vos têtes abattues,
Car voici Charles-Quint! Frappez, faites un pas!
Voyons, oserez-vous? — Non, vous n'oserez pas.
1665 Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes.
Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes!
Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus.

(Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes[4]. A leur tête, le duc d'Alcala, le marquis d'Almuñan.)

Accourez, mes faucons! j'ai le nid, j'ai la proie!
(Aux conjurés.)
1670 J'illumine à mon tour[5]. Le sépulcre flamboie,
Regardez!

1. Souvenir possible de Sénèque (*De Ira*, III, 22); 2. « Quels sont, reproche G. Lote (*ouvrage cité*), ces conjurés assez maladroits ou assez pleutres pour ne pas poignarder Charles-Quint quand il sort du tombeau de Charlemagne, avant que l'alarme ait été donnée par lui? »; 3. *Parce que vous n'avez;* 4. Voir p. 86, n. 3; 5. Allusion au jeu de scène du vers 1605.

(Aux soldats.)
Venez tous, car le crime est flagrant.

HERNANI, *regardant les soldats.*
A la bonne heure! Seul, il me semblait trop grand.
C'est bien. J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne.
Ce n'est que Charles-Quint.

DON CARLOS, *au duc d'Alcala.*
Connétable[1] d'Espagne!
(Au marquis d'Almuñan.)
1675 Amiral de Castille, ici! Désarmez-les.
(On entoure les conjurés et on les désarme.)

DON RICARDO, *accourant et s'inclinant jusqu'à terre*[2].
Majesté!

DON CARLOS.
Je te fais alcade[3] du palais.

DON RICARDO, *s'inclinant de nouveau.*
Deux électeurs, au nom de la chambre dorée[4],
Viennent complimenter la majesté sacrée[5].

DON CARLOS.
Qu'ils entrent.
(Bas à Ricardo.)
Doña Sol[6].

(Ricardo salue et sort. Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, tout en drap d'or, couronnes en tête. — Nombreux cortège de seigneurs allemands, portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes, avec l'écusson d'Espagne au milieu. — Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font passage aux deux électeurs, jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau[7]*.)*

LE DUC DE BAVIÈRE.
Charles! roi des Romains,
1680 Majesté très sacrée, empereur! dans vos mains

1. Officier supérieur, primitivement surintendant des écuries, puis chef de la cavalerie, ou commandant d'une ville, d'une place-forte; **2.** Il vient recevoir sa récompense (1381, 1431); **3.** Haut magistrat de la monarchie espagnole; **4.** La Diète, qui tient ce nom du drap d'or dont est brodé le manteau des électeurs. Voir 1450; **5.** Voir 1353 et la note 5; **6.** Sous-entendu : *Va chercher... ;* **7.** Louant l'adresse du metteur en scène, Sarcey (*Quarante ans de théâtre*) détaille ainsi ce tableau bien romantique : « A l'entrée du tombeau de Charlemagne, le nouvel empereur; au fond, les députés d'Allemagne qui viennent, soutenus par les trompettes traditionnelles, déposer à ses pieds la couronne impériale; à gauche, les conspirateurs qui grondent dans l'ombre; sur le devant, Hernani, sombre et désespéré, et, dans le lointain, doña Sol qu'on amène ».

Le monde est maintenant, car vous avez l'empire.
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire!
Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu,
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu[1].
1685 Venez donc recevoir la couronne et le globe[2].
Le saint-empire, ô roi, vous revêt de la robe[3].
Il vous arme du glaive, et vous êtes très grand.

DON CARLOS.

J'irai remercier le collège en rentrant.
Allez, messieurs. Merci, mon frère de Bohême,
1690 Mon cousin de Bavière. Allez. J'irai moi-même.

LE ROI DE BOHÊME.

Charles, du nom d'amis nos aïeux se nommaient,
Mon père aimait ton père, et leurs pères s'aimaient.
Charles, si jeune en butte aux fortunes contraires,
Dis, veux-tu que je sois ton frère entre tes frères?
1695 Je t'ai vu tout enfant, et ne puis oublier...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Roi de Bohême! eh bien, vous êtes familier[4]!
(Il lui présente sa main à baiser, ainsi qu'au duc de Bavière, puis congédie les deux électeurs, qui le saluent profondément.)
Allez!
(Sortent les deux électeurs avec leur cortège.)

LA FOULE.

Vivat!

DON CARLOS, *à part.*

J'y suis! et tout m'a fait passage!
Empereur! — au refus de Frédéric le Sage*!
(Entre doña Sol, conduite par Ricardo.)

DOÑA SOL.

Des soldats! l'empereur! O ciel! coup imprévu!
1700 Hernani!

HERNANI.

Doña Sol!

DON RUY GOMEZ, *à côté d'Hernani, à part.*

Elle ne m'a point vu[5]!

1. Voir 297 et 1698; **2.** Boule ronde surmontée d'une couronne et d'une croix, emblème de la puissance souveraine. Voir 1460 et 1554; **3.** Voir 1478 et la note; **4.** Le roi déjà acceptait mal la familiarité (427, 580). L'empereur ne la tolère plus. Voir 1545; **5.** Remarque amère, qui justifiera la réplique du vers 2083.

(Doña Sol court à Hernani. Il la fait reculer d'un regard de défiance.)

HERNANI.

Madame!...

DOÑA SOL, *tirant le poignard de son sein.*

J'ai toujours son poignard.

HERNANI, *lui tendant les bras.*

Mon amie[1]!

DON CARLOS.

Silence, tous!

(Aux conjurés.)

Votre âme est-elle raffermie?
Il convient que je donne au monde une leçon[2].
Lara le Castillan et Gotha le Saxon,
1705 Vous tous! que venait-on faire ici? parlez.

HERNANI, *faisant un pas.*

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire,
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar[3].

(Il tire un poignard et l'agite.)

Nous rendions à César ce qu'on doit à César[4].

DON CARLOS.

Bien!

(A don Ruy Gomez.)

Vous traître, Silva!

DON RUY GOMEZ.

Lequel de nous deux, sire?

HERNANI, *se retournant vers les conjurés.*

1710 Nos têtes et l'empire! il a ce qu'il désire.

(A l'empereur.)

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.
La pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas[5].

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason rayer ta baronnie!
1715 C'est haute trahison, don Ruy, songes-y bien.

1. Même changement d'attitude qu'à l'acte III (sc. IV, 909, 916); **2.** Équivoque voulue; **3.** *Mané, Thécel, Pharès.* Daniel expliquant ces trois mots apparus sur le mur de la salle du festin où Balthazar le sacrilège utilisait les vases pris au temple de Jérusalem, prédit la chute de ce dernier roi de Babylone; **4.** C'est la parole du Christ (*Evangile selon saint Matthieu*, XXII); **5.** Reprise de l'image appliquée dans *Marion de Lorme* à Richelieu (II, I).

DON RUY GOMEZ.

Les rois Rodrigue font les comtes Julien[1].

DON CARLOS, *au duc d'Alcala.*

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.
Le reste...

(Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg se séparent du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. — Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.)

DOÑA SOL, *à part.*

Il est sauvé!

HERNANI, *sortant du groupe des conjurés.*

Je prétends qu'on me compte*!

(A don Carlos.)

Puisqu'il s'agit de hache ici, que[2] Hernani,
1720 Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna
M'a fait duc de Segorbe[3] et duc de Cardona,
1725 Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon[4], grand maître d'Avis[5], né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille[6]!
1730 Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc, le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard*.
Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts et dans l'eau des torrents retrempée,

(Il met son chapeau.)

(Aux autres conjurés.)

1735 Couvrons-nous, grands d'Espagne!

(Tous les Espagnols se couvrent.)

1. Le roi Wisigoth Rodrigue ayant outragé la fille du comte Julien, celui-ci, avec l'aide des Arabes, battit et tua son ennemi. Guiraud, ami de Hugo, en avait fait une tragédie (1823); **2.** Sur l'aspiration, voir la note 4 du v. 808; **3.** Petite ville de la province de Valence; **4.** Inexact. S'il y avait eu, en 1519, un prince d'Aragon, ce n'aurait pu être que Charles-Quint lui-même; **5.** De l'ordre militaire des chevaliers de cette ville, qui n'est d'ailleurs pas espagnole, mais portugaise; **6.** Voir 88 à 95.

(A don Carlos.)
Oui, nos têtes, ô roi,
Ont le droit de tomber couvertes devant toi[1]!
(Aux prisonniers.)
Silva, Haro, Lara, gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon! ducs et comtes, ma place!
(Aux courtisans et aux gardes.)
Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets!
1740 Et si vos échafauds sont petits, changez-les!
(Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers.)

DOÑA SOL.

Ciel!

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront que l'offenseur oublie en insensé
Vit, et toujours remue au cœur de l'offensé.

DON CARLOS.

1745 Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils de pères qui font choir la tête des vôtres!

DOÑA SOL, *se jetant à genoux devant l'empereur.*

Sire, pardon! pitié! Sire, soyez clément!
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant[2],
Mon époux! En lui seul je respire. Oh, je tremble.
1750 Sire, ayez la pitié de nous tuer ensemble!
Majesté! je me traîne à vos sacrés genoux!
Je l'aime*! Il est à moi, comme l'empire à vous!
Oh! grâce!
(Don Carlos la regarde immobile.)
Quel penser sinistre vous absorbe?

DON CARLOS.

Allons! relevez-vous, duchesse de Segorbe,
1755 Comtesse Albatera, marquise de Monroy...
(A Hernani.)
— Tes autres noms, don Juan?

1. Voir 1371 et la note; 2. Sens classique : qui aime et qui est aimé.

HERNANI.

Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS.

Non, l'empereur★.

DOÑA SOL, *se relevant.*

Grand Dieu !

DON CARLOS, *la montrant à Hernani.*

Duc, voilà ton épouse[1].

HERNANI, *les yeux au ciel, et doña Sol dans ses bras.*

Juste Dieu !

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais. Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

1760 Ce n'est pas ma noblesse[2].

HERNANI, *regardant doña Sol avec amour et la tenant embrassée.*

Oh ! ma haine s'en va[3] !
(Il jette son poignard.)

DON RUY GOMEZ, *à part, les regardant tous deux.*

Éclaterai-je ? Oh ! non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret.
Laisse ronger ton cœur. Pas un cri. L'on rirait.

DOÑA SOL, *dans les bras d'Hernani.*

1765 O mon duc !

HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DOÑA SOL.

O bonheur !

DON CARLOS, *à part, la main dans sa poitrine.*

Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !

1. Cette volte-face n'est pas conforme à l'histoire. Charles-Quint se montra au contraire sans pitié pour l'insurrection des Communes (note du vers 1317), éclatée après son départ et réprimée trois ans après son élection. Les modèles historiques sont plutôt Philippe II et Cromwell. Parmi les modèles littéraires, outre *Cinna* (V, III, 1714), on peut signaler l'*Egmont* de Gœthe (acte IV, monologue du duc d'Albe), ainsi que deux mélodrames, *la Fille de l'exilé*, de Pixérécourt, et *Edgar*, de Caignez; 2. Sous-entendu : *qui est jalouse ;* 3. Un peu vite ! Seize vers supprimés exprimaient une dernière hésitation entre la vengeance et l'amour.

Laisse régner l'esprit, que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas!
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne[1].
(L'œil fixé sur sa bannière.)
1770 L'empereur est pareil à l'aigle[2], sa compagne :
A la place du cœur, il n'a qu'un écusson.

HERNANI.

Ah! vous êtes César!

DON CARLOS, *à Hernani.*

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.
(Montrant doña Sol.)
Il est digne aussi d'elle.
— A genoux, duc!
(Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa toison d'or et la lui passe au cou.)
Reçois ce collier.
(Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.)
Sois fidèle!
1775 Par saint Étienne[3], duc, je te fais chevalier.
(Il le relève et l'embrasse.)
Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime[4]!
Ah! tu vas être heureux; moi, je suis empereur[5].
(Aux conjurés.)
1780 Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne!
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne[6].
Ce n'est pas vainement qu'à Charles premier, roi,
L'empereur Charles-Quint succède, et qu'une loi
1785 Change, aux yeux de l'Europe, orpheline éplorée,
L'Altesse catholique en majesté sacrée[7].
(Les conjurés tombent à genoux.)

LES CONJURÉS.

Gloire à Carlos*!

1. Les deux vers furent sifflés par les classiques; 2. Brodé sur la bannière; 3. Patron de la Hongrie; 4. Ces trois vers furent raillés par les classiques; 5. Sa grandeur interdit aussi l'amour au Moïse de Vigny (*Poèmes antiques et modernes*, 1826); 6. Belle formule, digne, pour le fond et la forme, des vers 1571 et 1572; 7. Titres officiels du roi d'Espagne et de l'empereur.

DON RUY GOMEZ, *à don Carlos.*

Moi seul je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi!

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné[1]!

HERNANI.

Qui donc nous change tous ainsi*?

TOUS, *soldats, conjurés, seigneurs.*

Vive Allemagne!

1790 Honneur à Charles-Quint!

DON CARLOS, *se tournant vers le tombeau.*

Honneur à Charlemagne!

Laissez-nous seuls tous deux.

(Tous sortent.)

SCÈNE V[2]. — DON CARLOS, *seul.*

(Il s'incline devant le tombeau.)

Es-tu content de moi*?

Ai-je bien dépouillé les misères du roi,

Charlemagne? Empereur, suis-je bien un autre homme?

Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome?

1795 Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher?

Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher

Dans ce sentier, semé des ruines vandales[3],

Que tu nous as battu de tes larges sandales?

Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau[4]?

1800 Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau?

Ah! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,

Tout un monde qui hurle, et menace et conspire,

Le Danois[5] à punir, le Saint-Père à payer[6],

Venise[7], Soliman[8], Luther[9], François premier[10],

1. C'est dommage. Nous aurions eu ici un beau dénouement cornélien, digne de *Cinna* ou de *Polyeucte ;* 2. C'est le troisième et dernier monologue de la pièce. A lui seul le quatrième acte en contient deux. Au cinquième, Hernani resté seul, prononce quelques mots, mais ces quatre vers ne sauraient être considérés comme un monologue; 3. L'invasion de cet ancien peuple, destructeur des monuments artistiques, remonte au ve siècle; 4. Cette image a été préparée par les vers 1587-1588; 5. Christian le Cruel qui, un an après, annexait la Suède; 6. Voir 314 à 317; 7. Cette république était alors à l'apogée de sa puissance; 8. Soliman le Magnifique ne devint en réalité sultan qu'en 1520; 9. Voir la note du v. 1052; 10. Voir 337, 1400.

1805 Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des pièges, des écueils, des ennemis sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence?
1810 Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence[1]!

ACTE V

LA NOCE

SARAGOSSE

Une terrasse du palais d'Aragon. Au fond, la rampe d'un escalier qui s'enfonce dans le jardin. A droite et à gauche, deux portes donnant sur la terrasse, que ferme une balustrade surmontée de deux rangs d'arcades mauresques, au-dessus et au travers desquelles on voit les jardins du palais, les jets d'eau dans l'ombre, les bosquets avec les lumières qui s'y promènent, et au fond les faîtes gothiques et arabes du palais illuminé. Il est nuit. On entend des fanfares éloignées[2]*. Des masques, des dominos, épars, isolés, ou groupés, traversent çà et là la terrasse. Sur le devant, un groupe de jeunes seigneurs, les masques à la main, riant et causant à grand bruit.*

SCÈNE PREMIÈRE. — DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY, DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUÑAN, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, DON FRANCISCO DE SOTOMAYOR, COMTE DE VELALCAZAR, DON GARCI SUAREZ DE CARBAJAL, COMTE DE PEÑALVER.

DON GARCI.

Ma foi, vive la joie et vive l'épousée!

DON MATIAS, *regardant au balcon.*

Saragosse ce soir se met à la croisée.

1. « Ce quatrième acte, observe G. Lote (*ouvrage cité*), finit comme font ordinairement le mélodrame (heureux), et le cinquième selon le mode usité dans les tragédies (malheureux). Ainsi la pièce se ressent de ses doubles origines. Ces deux dénouements montrent que l'auteur n'a pas su choisir : il a procédé par addition »; 2. Le poète a profité d'une reprise pour insérer dans ce début d'acte, comme musique de bal, une *Romanesca* du XVIe siècle, entendue dans un concert historique du 13 janvier 1833 organisé par Fétis. Sur les idées musicales de Hugo, voir une intéressante mise au point de J. Tiersot dans *le Temps* (23 et 27 février 1930).

DON GARCI.

Et fait bien! on ne vit jamais noce aux flambeaux
Plus gaie, et nuit plus douce, et mariés plus beaux!

DON MATIAS.

1815 Bon empereur!

DON SANCHO.

Marquis, certain soir qu'à la brune
Nous allions avec lui tous deux cherchant fortune[1],
Qui nous eût dit qu'un jour tout finirait ainsi?

DON RICARDO, *l'interrompant.*

J'en étais.
(Aux autres.)
Écoutez l'histoire que voici.
Trois galants, un bandit que l'échafaud réclame,
1820 Puis un duc, puis un roi, d'un même cœur de femme
Font le siège à la fois. L'assaut donné, qui l'a?
C'est le bandit[2].

DON FRANCISCO.

Mais rien que de simple en cela.
L'amour et la fortune, ailleurs comme en Espagne,
Sont jeux de dés pipés[3]. C'est le voleur qui gagne!

DON RICARDO.

1825 Moi, j'ai fait ma fortune à voir faire l'amour.
D'abord comte[4], puis grand[5], puis alcade de cour[6];
J'ai fort bien employé mon temps, sans qu'on s'en doute.

DON SANCHO.

Le secret de monsieur, c'est d'être sur la route
Du roi...

DON RICARDO.

Faisant valoir mes droits, mes actions.

DON GARCI.

1830 Vous avez profité de ses distractions[7].

DON MATIAS.

Que devient le vieux duc[8]? Fait-il clouer sa bière?

1. Acte II, sc. I; **2.** Voir la *Notice*, p. 11; **3.** Préparés de manière à amener certains numéros. *Piper* signifie proprement : pousser le cri de la chouette ou de certains oiseaux pour les attirer et les prendre; **4.** Voir 442; **5.** Voir 1372; **6.** Voir 1676; **7.** Voir 443 à 445; **8.** Ruy Gomez.

DON SANCHO.

Marquis, ne riez pas! car c'est une âme fière.
Il aimait doña Sol, ce vieillard. Soixante ans
Ont fait ses cheveux gris, un jour les a fait blancs[1].

DON GARCI.

1835 Il n'a pas reparu, dit-on, à Saragosse.

DON SANCHO.

Vouliez-vous pas qu'il mît son cercueil de la noce[2]?

DON FRANCISCO

Et que fait l'empereur?

DON SANCHO.

L'empereur aujourd'hui
Est triste. Le Luther[3] lui donne de l'ennui.

DON RICARDO.

Ce Luther, beau sujet de soucis et d'alarmes!
1840 Que j'en finirais vite avec quatre gens d'armes!

DON MATIAS.

Le Soliman[4] aussi lui fait ombre.

DON GARCI.

Ah! Luther,
Soliman, Neptunus[5], le diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là? Les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies!

DON SANCHO.

1845 Voilà l'essentiel[6].

DON RICARDO.

Garci n'a point tort. Moi,
Je ne suis plus le même un jour de fête, et croi
Qu'un masque que je mets me fait une autre tête,
En vérité!

DON SANCHO, *bas à Matias.*

Que n'est-ce alors tous les jours fête[7]?

1. Voir 1761 à 1764, 1787; **2.** Même sarcasme au vers 86. Noter l'art, déjà observé, du dramaturge à préparer ses épisodes; **3.** Reprise du vers 1804; **4.** *Ibidem;* **5.** La mer, le ciel (Jupiter), l'enfer, dieux et hommes, de tout il se moque, pourvu que les femmes soient jolies; **6.** Eux n'ont pas changé, comme leur maître; **7.** Encore ce dénigrement, plusieurs fois marqué, entre courtisans.

DON FRANCISCO, *montrant la porte à droite.*

Messeigneurs, n'est-ce pas la chambre des époux?

DON GARCI, *avec un signe de tête.*

1850 Nous les verrons venir dans l'instant.

DON FRANCISCO.

Croyez-vous?

DON GARCI.

Hé! sans doute!

DON FRANCISCO.

Tant mieux. L'épousée est si belle!

DON RICARDO.

Que l'empereur est bon! Hernani, ce rebelle,
Avoir la toison d'or[1]! marié! pardonné!
Loin de là[2], s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
1855 Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame[3].

DON SANCHO, *bas à don Matias.*

Que je le crèverais volontiers de ma lame,
Faux seigneur de clinquant recousu de gros fil!
Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil[4]!

DON RICARDO, *s'approchant.*

Que dites-vous là!

DON MATIAS, *bas à don Sancho.*

Comte, ici pas de querelle!
(A don Ricardo.)
1860 Il me chante un sonnet de Pétrarque à sa belle[5].

DON GARCI.

Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,
Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre*, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait* la mascarade?

DON RICARDO.

1865 Oui, pardieu!

DON GARCI.

Qu'est-ce donc?

1. Rappel de la scène IV de l'acte IV (1774); **2.** *Au lieu de faire cela ;* **3.** Conseil donné au vers 439; **4.** Agent de police; **5.** Laure de Noves à laquelle le grand écrivain italien (1304-1374) a consacré ses poèmes d'amour.

DON RICARDO.

Mais, sa taille, son air...
C'est don Prancasio, général de la mer.

DON FRANCISCO.

Non.

DON GARCI.

Il n'a pas quitté son masque.

DON FRANCISCO.

Il n'avait garde.
C'est le duc de Soma qui veut qu'on le regarde.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Non. Le duc m'a parlé.

DON GARCI.

Qu'est-ce alors
1870 Que ce masque? — Tenez, le voilà.

(Entre un domino noir qui traverse lentement la terrasse au fond. Tous se retournent et le suivent des yeux, sans qu'il paraisse y prendre garde.)

DON SANCHO.

Si les morts
Marchent[1], voici leur pas.

DON GARCI, *courant au domino noir.*

Beau masque!...

(Le domino noir se retourne et s'arrête. Garci recule.)

Sur mon âme,
Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme!

DON SANCHO.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler.

(Il va au domino noir, toujours immobile.)

Mauvais!
Nous viens-tu de l'enfer?

LE MASQUE.

Je n'en viens pas, j'y vais[2]!

(Il reprend sa marche et disparaît par la rampe de l'escalier. Tous le suivent des yeux avec une sorte d'effroi.)

1. Image préparée par le vers 1863; 2. Même idée au vers 1787.

DON MATIAS.

1875 La voix est sépulcrale[1] autant qu'on le peut dire.

DON GARCI.

Baste[2]! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire.

DON SANCHO.

Quelque mauvais plaisant!

DON GARCI.

Ou si c'est Lucifer
Qui vient nous voir danser, en attendant l'enfer,
Dansons!

DON SANCHO.

C'est à coup sûr quelque bouffonnerie.

DON MATIAS.

1880 Nous le saurons demain.

DON SANCHO, *à don Matias.*

Regardez, je vous prie.
Que devient-il?

DON MATIAS, *à la balustrade de la terrasse.*

Il a descendu l'escalier.
Plus rien.

DON SANCHO.

C'est un plaisant drôle!
(Rêvant.)
C'est singulier.

DON GARCI, *à une dame qui passe.*

Marquise, dansons-nous celle-ci?
(Il la salue et lui présente la main.)

LA DAME.

Mon cher comte,
Vous savez, avec vous, que mon mari les compte.

DON GARCI.

1885 Raison de plus. Cela l'amuse apparemment.
C'est son plaisir. Il compte, et nous dansons.
(La dame lui donne la main et ils sortent.)

1. Cette insistance dans l'image n'est pas une négligence; 2. Voir 1381 et la note.

DON SANCHO, *pensif.*

Vraiment,
C'est singulier!

DON MATIAS.

Voici les mariés. Silence!

(Entrent Hernani et doña Sol se donnant la main. Doña Sol en magnifique habit de mariée ; Hernani tout en velours noir, avec la toison d'or au cou. Derrière eux, foule de masques, de dames et de seigneurs qui leur font cortège. Deux hallebardiers en riche livrée les suivent, et quatre pages les précèdent. Tout le monde se range et s'incline sur leur passage. Fanfare.)*

SCÈNE II. — LES MÊMES, HERNANI, DOÑA SOL, SUITE.

HERNANI, *saluant.*

Chers amis!

DON RICARDO, *allant à lui et s'inclinant.*

Ton bonheur fait le nôtre, excellence*!

DON FRANCISCO, *contemplant doña Sol.*

Saint Jacques monseigneur[1]!...

DON SANCHO, *à don Matias.*

... Il est tard. Partons-nous?

(Tous vont saluer les mariés et sortent, les uns par la porte, les autres par l'escalier du fond.)

HERNANI, *les reconduisant.*

1890 Dieu vous garde!

DON SANCHO, *resté le dernier, lui serre la main.*

Soyez heureux[2]!

(Il sort.)

Hernani et doña Sol restent seuls. Bruit de pas et de voix qui s'éloignent, puis cessent tout à fait. Pendant tout le commencement de la scène qui suit, les fanfares et les lumières éloignées s'éteignent par degrés. La nuit et le silence reviennent peu à peu.)

1. Voir 210 et la note 1 ; 2. Le compliment s'oppose à celui du vers 1888, comme s'opposent les deux personnages.

SCÈNE III[1]. — HERNANI, DOÑA SOL.

DOÑA SOL.

Ils s'en vont tous,
Enfin!

HERNANI, *cherchant à l'attirer dans ses bras.*

Cher amour!

DOÑA SOL, *rougissant et reculant.*

C'est... qu'il est tard, ce me semble.

HERNANI.

Ange! Il est toujours tard pour être seuls ensemble.

DOÑA SOL.

Ce bruit me fatiguait. N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur?

HERNANI.

1895 Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave,
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs.
Son sourire est moins près du rire que des pleurs*.

DOÑA SOL.

Dans vos yeux, ce sourire est le jour.
(Hernani cherche à l'entraîner vers la porte. Elle rougit.)
Tout à l'heure.

HERNANI.

1900 Oh! je suis ton esclave! Oui, demeure, demeure!
Fais ce que tu voudras[2]. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais! ce que tu fais est bien!
Je rirai si tu veux, je chanterai. Mon âme
Brûle. Eh! dis au volcan[3] qu'il étouffe sa flamme,

1. Appréciant cette scène après la représentation du centenaire, R. Kemp écrit (*Bravo*, février 1930) : « Vous n'avez jamais rien entendu de plus suave et de plus enchanteur. Ni le « clair de lune bleu qui baigne l'horizon », de *la Légende des siècles*, ni les « jets d'eau sveltes parmi les marbres », ni « l'enfant d'une nuit d'Idumée », ni le *Cantique des colonnes*, ni Shakespeare, ni Keats, ni les vers divins des *Géorgiques* et du chœur à la louange d'Athènes, dernier coup d'aile du vieux Sophocle, ne surpassent cette mélodie merveilleuse... *Hernani* plonge les amants de la poésie, trois ou quatre fois, dans une extase comparable à celle qui saisit les musiciens pendant le duo des *Troyens* ou le trio des masques de *Don Juan*... Dans une extase que rien n'explique, et que rien n'égale. Voilà pourquoi on est vaincu par cette œuvre niaise et miraculeuse. Et pourquoi le plus raisonnable s'en retourne chez lui avec le frisson, et des larmes »; 2. Même attitude aux vers 684, 1035; 3. Voir la note du v. 50.

1905 Le volcan fermera ses gouffres entrouverts,
Et n'aura sur les flancs que fleurs et gazons verts.
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave,
Et que t'importe à toi son cœur rongé de lave?
Tu veux des fleurs? c'est bien! Il faut que de son mieux
1910 Le volcan tout brûlé s'épanouisse aux yeux*!

DOÑA SOL.

Oh! que vous êtes bon pour une pauvre femme*,
Hernani de mon cœur!

HERNANI.

Quel est ce nom, madame?
Ah! ne me nomme plus de ce nom, par pitié!
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié!
1915 Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani, dont l'œil avait l'éclair du glaive,
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit
Sur qui le mot *vengeance* était partout écrit,
Un malheureux traînant après lui l'anathème!
1920 Mais je ne connais pas ce Hernani[1]. — Moi j'aime
Les prés, les fleurs, les bois, le chant du rossignol[2],
Je suis Jean d'Aragon, mari de doña Sol!
Je suis heureux!

DOÑA SOL.

Je suis heureuse[3]!

HERNANI.

Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte[4]?
1925 Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil.
J'entre, et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume le feu, je rouvre les croisées,
Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour,
1930 Je ne suis plus que joie, enchantement, amour.
Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles,
Mon panache, mon siège au conseil des Castilles,

1. Voir la note du v. 808; 2. Sur le rôle de la nature dans la passion, voir la question du v. 146; 3. Mlle Mars, réservée jusqu'au quatrième acte, voulut bien, après l'entracte, où l'auteur la stimula, jouer convenablement sa partie. Ce duo fut un triomphe. Au rideau, les bouquets tombèrent nombreux à ses pieds; 4. C'est la deuxième (856) et définitive métamorphose de ce personnage contrasté, conforme à l'esthétique de l'auteur.

Vienne ma doña Sol rouge et le front baissé[1],
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé!
1935 Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait. Je recommence,
J'efface tout, j'oublie! Ou sagesse ou démence[2],
Je vous ai, je vous aime, et vous êtes mon bien!

DOÑA SOL, *examinant sa toison d'or.*

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien!

HERNANI.

Vous vîtes avant moi le roi mis de la sorte.

DOÑA SOL.

1940 Je n'ai pas remarqué. Tout autre, que m'importe!
Puis, est-ce le velours ou le satin encor?
Non, mon duc, c'est ton cou qui sied au collier d'or.
Vous êtes noble et fier, monseigneur[3].

(Il veut l'entraîner.)

Tout à l'heure!
Un moment! — Vois-tu bien, c'est la joie! et je pleure!
1945 Viens voir la belle nuit[4].

(Elle va à la balustrade.)

Mon duc, rien qu'un moment!
Le temps de respirer et de voir seulement.
Tout s'est éteint, flambeaux et musique de fête[5].
Rien que la nuit et nous. Félicité parfaite!
Dis, ne le crois-tu pas? sur nous, tout en dormant,
1950 La nature à demi veille amoureusement[6].
Pas un nuage au ciel. Tout, comme nous, repose.
Viens, respire avec moi l'air embaumé de rose[7]!
Regarde. Plus de feux, plus de bruit. Tout se tait[8].

1. Peut-être un souvenir d'André Chénier (*le Jeune Malade*) :

La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient...

2. Il n'est pas entièrement rassuré sur les conséquences de son renoncement à la vengeance; **3.** Voir une admiration semblable au v. 71. Notez une fois de plus le passage du *vous* au *tu* et le changement des qualificatifs; **4.** « Le soir, écrit Victor dans une de ses *Lettres à la Fiancée*, qu'il m'eût été doux d'errer loin de tous les bruits, sous les arbres et parmi les gazons, devant toi et devant une belle nuit! C'est alors qu'il se manifeste à l'âme des choses inconnues à la plupart des hommes. C'est alors que toutes les formes de la nature semblent ravissantes et divines, et que tout paraît en harmonie avec l'ange qu'on aime »; **5.** A propos de ce couplet musical, Auguste Dorchain (*l'Art des vers*) oppose l'esthétique romantique à l'esthétique classique : « Dans le drame, le lyrisme est mêlé et contenu dans la trame du vers alexandrin; tandis que dans la tragédie il se sépare du dialogue et paraît sous sa forme-type d'ode et de chant divisé en strophes... Ainsi le drame peut s'élever aux plus sublimes élans lyriques. » Et il cite deux autres exemples tirés du théâtre de Hugo, dans *Ruy Blas* (III, IV, 1285) et *les Burgraves* (première partie, sc. III : « Oui, ce soleil est beau... »); **6.** Voir 1921 et la note; **7.** Réminiscence lamartinienne (*le Vallon*) : « ... Et respire un moment l'air embaumé du soir »; **8.** Les coupes du vers expriment si bien le silence que la fin en a été reprise dans *Evviradnus* (vers 710).

La lune tout à l'heure à l'horizon montait*;
1955 Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux, m'allaient au cœur ensemble*.
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant,
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment[1]!

HERNANI.

Ah! qui n'oublierait tout à cette voix céleste[2]?
1960 Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et, comme un voyageur, sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les eaux par un beau soir d'été,
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries[3]!

DOÑA SOL.

1965 Ce silence est trop noir, ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu pas voir une étoile au fond?
Ou qu'une voix des nuits tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât?...

HERNANI, *souriant.*

Capricieuse!
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants!

DOÑA SOL.

1970 Le bal! Mais un oiseau qui chanterait aux champs!
Un rossignol[4] perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin!... Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Éveille mille voix qui chantent dans le cœur*!
1975 Ah! ce serait charmant!

(On entend le bruit lointain d'un cor dans l'ombre.)

Dieu! je suis exaucée[5]!

1. Hernani s'est exprimé de même (III, IV, 1029 à 1031). — Le couplet de doña Sol fut unanimement applaudi aux premières représentations; **2.** Cette réplique et la suivante ont été judicieusement rapprochées par M. Levaillant (*édition citée*) des couplets lyriques échangés entre Rodrigue et Chimène (*le Cid*, III, IV, 985 à 991) pendant un répit de l'action; **3.** « S'imagine-t-on, demande A. Poizat (*les Maîtres du théâtre*, p. 178), *Hernani* en prose? Ou *le Cid*? Ou *Polyeucte*? Ou *Andromaque*? Ou *Phèdre*? Il y a une série de chefs-d'œuvre pour lesquels ce serait une diminution lamentable, la même que subissent certaines sculptures de marbre quand on les reproduit en plâtre »; **4.** A. Carrel (*le National*, juillet 1830) rappelle à ce propos la scène matinale de *Roméo et Juliette* : « Le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive »; **5.** « Tout est musique dans ces vers », remarque J. Tiersot (*articles cités*), qui regrette la suppression de quelques vers et d'une musique de coulisse qu'ils supposaient. « On voudrait, ajoute-t-il, entendre cette chanson des montagnes, cet air de couvre-feu, cette aubade, cette fanfare (voir 1984). Dans le grand silence de la nuit d'amour, une mélodie dessinée, ayant tour à tour l'allégresse d'un air de chasse et la mélancolie d'une chanson populaire, ne saurait manquer

HERNANI, *tressaillant, à part.*

Ah! malheureuse!

DOÑA SOL.

Un ange a compris ma pensée,
Ton bon ange sans doute!

HERNANI, *amèrement.*

Oui, mon bon ange!
(Le cor recommence. — A part.)
Encor!

DOÑA SOL, *souriant.*

Don Juan, je reconnais[1] le son de votre cor!

HERNANI.

N'est-ce pas?

DOÑA SOL.

Seriez-vous dans cette sérénade
1980 De moitié[2]?

HERNANI.

De moitié, tu l'as dit.

DOÑA SOL.

Bal maussade!
Oh! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois[3]!
Et puis, c'est votre cor, c'est comme votre voix.
(Le cor recommence.)

HERNANI, *à part.*

Ah! le tigre[4] est en bas qui hurle, et veut sa proie.

DOÑA SOL.

Don Juan[5], cette harmonie emplit le cœur de joie.

HERNANI, *se levant, terrible.*

1985 Nommez-moi Hernani! nommez-moi Hernani!
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini[6]!

de produire une impression intense : ce serait comme l'air lointain du pâtre de *Tristan et Yseult*, triste d'abord, si tragiquement joyeux ensuite... On a peut-être eu raison de supprimer cela à la scène — faute, sans doute, d'avoir su le réaliser — et de remplacer par une seule note ce qui aurait pu donner lieu à tout un développement musical. Il n'en faut pas moins avouer que la conception première était d'un art supérieur, et que la suggestion de la musique s'y mêlait admirablement ».

1. Le signal de l'évasion (I, III, 373) était, à l'origine, trois appels de cor. Au dernier moment, l'auteur lui substitua trois claquements de mains, moins bruyants. Mais il n'a pas fait ici la retouche; **2.** L'équivoque est — on l'a vu — un procédé cher au dramaturge; **3.** C'est presque le premier vers du *Cor* de Vigny, paru en 1826, dans les *Poèmes antiques et modernes ;* **4.** Sur ces images zoologiques, voir III, VI, 1219; **5.** Ce titre lui a été donné pour la première fois par l'empereur au vers 1756; **6.** Voir les v. 1912 à 1922.

DOÑA SOL, *tremblante.*

Qu'avez-vous ?

HERNANI.

Le vieillard !

DOÑA SOL.

Dieu ! quels regards funèbres !
Qu'avez-vous ?

HERNANI.

Le vieillard, qui rit dans les ténèbres !
Ne le voyez-vous pas[1] ?

DOÑA SOL.

Où vous égarez-vous ?
1990 Qu'est-ce que ce vieillard ?

HERNANI.

Le vieillard !

DOÑA SOL, *tombant à genoux.*

A genoux
Je t'en supplie, oh ! dis, quel secret te déchire ?
Qu'as-tu ?

HERNANI.

Je l'ai juré !

DOÑA SOL.

Juré ?

(Elle suit tous ses mouvements avec anxiété. Il s'arrête tout à coup et passe la main sur son front.)

HERNANI, *à part.*

Qu'allais-je dire ?
Épargnons-la.
(Haut.)
Moi, rien. De quoi t'ai-je parlé ?

DOÑA SOL.

Vous avez dit...

HERNANI.

Non. Non. J'avais l'esprit troublé...
1995 Je souffre un peu, vois-tu. N'en prends pas d'épouvante.

DOÑA SOL.

Te faut-il quelque chose ? ordonne à ta servante.
(Le cor recommence.)

1. Nous l'avons vu (1870 à 1887). C'est donc à peine une hallucination.

HERNANI, *à part.*

Il le veut! il le veut! Il a mon serment!

(Cherchant à sa ceinture sans épée et sans poignard.)

— Rien[1]!

Ce devrait être fait[2]! — Ah!...

DOÑA SOL.

Tu souffres donc bien?

HERNANI.

Une blessure ancienne, et qui semblait fermée,
2000 Se rouvre...

(A part.)

Éloignons-la.

(Haut.)

Doña Sol, bien aimée,
Écoute. Ce coffret qu'en des jours moins heureux
Je portais avec moi...

DOÑA SOL.

Je sais ce que tu veux.
Eh bien, qu'en veux-tu faire?

HERNANI.

Un flacon qu'il renferme
Contient un élixir qui pourra mettre un terme
2005 Au mal que je ressens. — Va!

DOÑA SOL.

J'y vais, mon seigneur*.

(Elle sort par la porte de la chambre nuptiale.)

SCÈNE IV. — HERNANI, *seul.*

Voilà donc ce qu'il vient faire de mon bonheur!
Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille[3]!
Oh! que la destinée amèrement me raille!

(Il tombe dans une profonde et convulsive rêverie, puis se détourne brusquement[4].)

Eh bien?... Mais tout se tait... Je n'entends rien venir...
2010 Si je m'étais trompé?...*

(Le masque en domino noir paraît au haut de la rampe. Hernani s'arrête, pétrifié.)

1. Même impuissance au vers 892; 2. La voix de l'honneur castillan parle d'abord. L'amour n'interviendra qu'ensuite (2022); 3. Voir la note du v. 1707; 4. Le monologue tourne court. La vraisemblance l'exige.

SCÈNE V. — HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE.

« Quoi qu'il puisse advenir[1],
« Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heure,
« S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
« Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
« Tout sera fait. » — Ce pacte eut les morts pour témoins[2].
2015 Eh bien, tout est-il fait?

HERNANI, *à voix basse.*

C'est lui!

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir?
Que feras-tu de moi? Parle[3].

LE MASQUE.

Tu peux choisir.
Du fer ou du poison[4]. Ce qu'il faut, je l'apporte.
2020 Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous?

HERNANI.

Qu'importe!

LE MASQUE.

Que prends-tu?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien! — Donne-moi ta main[5].

1. C'est l'engagement d'Hernani à la fin de l'acte III (1292 à 1296); 2. « Vous tous, soyez témoins », disait Ruy Gomez (1296); 3. On peut juger excessive la complaisance de la victime, car les circonstances ont modifié la rigueur de son vœu; 4. Cette apparente complaisance — empruntée du reste au *Philippe II* d'Alfieri — rend plus odieuse encore l'exigence du « vieillard stupide »; 5. C'est bien là le traître du mélodrame s'acharnant contre les jeunes gens sympathiques.

(Il présente une fiole à Hernani, qui la reçoit en pâlissant.)
Bois, — pour que je finisse.
(Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.)

HERNANI.

Oh! par pitié, demain!
Oh! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme*,
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme,
2025 Un mort damné, fantôme ou démon désormais[1],
Si Dieu n'a point encor mis sur ton front : Jamais!
Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime[2],
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
2030 Attends jusqu'à demain! Demain tu reviendras!

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi! Demain! demain! — Tu railles!
Ta cloche a ce matin sonné tes funérailles!
Et que ferais-je, moi, cette nuit? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après?
2035 Seul descendre au tombeau! Jeune homme, il faut me [suivre.

HERNANI.

Eh bien, non! et de toi, démon, je me délivre!
Je n'obéirai pas[3].

LE MASQUE.

Je m'en doutais. Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment?... Ah! sur rien!
Peu de chose, après tout! La tête de ton père!
2040 Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père! Mon père!... Ah! j'en perdrai la raison!

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc!

1. Pendant tout l'acte, l'auteur garde au personnage ce caractère infernal (1873 à 1875), en contraste avec la candeur du couple amoureux; 2. Aussi maladroit que doña Sol plus loin (2083), il emploie le seul argument à éviter; 3. L'auteur a supprimé ici neuf vers où Hernani opposait la décrépitude de Ruy Gomez à la jeunesse de doña Sol et qui justifiaient son refus.

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,
2045 Adieu[1]!

(Il fait un pas pour sortir.)

HERNANI.

Ne t'en va pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel!

(Il prend la fiole.)

Revenir sur mes pas à la porte du ciel*!

(Rentre doña Sol, sans voir le masque, qui est debout, au fond.)

SCÈNE VI[2]. — LES MÊMES, DOÑA SOL.

DOÑA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret.

HERNANI, *à part.*

Dieu! c'est elle!
Dans quel moment!

DOÑA SOL.

Qu'a-t-il? je l'effraie, il chancelle
A ma voix!... Que tiens-tu dans ta main? Quel soupçon!
2050 Que tiens-tu dans ta main? Réponds.

(Le domino s'est approché et se démasque. Elle pousse un cri et reconnaît don Ruy.)

C'est du poison!

HERNANI.

Grand Dieu!

DOÑA SOL, *à Hernani.*

Que t'ai-je fait? quel horrible mystère!
Vous me trompiez, don Juan!

HERNANI.

Ah! j'ai dû te le taire.

1. Une autre rédaction comportait ici quatorze vers, sur l'avilissement du serment, que l'auteur des *Burgraves* a transportés dans la première partie (sc. VI, 672); 2. L'auteur d'*Hernani* réalise ici les effets un peu outrés qu'il reproche (*Conservateur littéraire*, II, 167) à Lebrun d'avoir négligés dans son *Cid d'Andalousie*.

J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva[1].

DOÑA SOL.

2055 Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe[2]
Tous vos autres serments[3]!

(A don Ruy Gomez.)

Duc, l'amour me rend forte[4].
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ, *immobile.*

Défends-le, si tu peux, contre un serment juré.

DOÑA SOL.

Quel serment?

HERNANI.

J'ai juré.

DOÑA SOL.

Non, non, rien ne te lie!
2060 Cela ne se peut pas! Crime! attentat! folie!

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc!

(Hernani fait un geste pour obéir. Doña Sol cherche à l'entraîner.)

HERNANI.

Laissez-moi, doña Sol. Il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là-haut[5]!

DOÑA SOL, *à don Ruy Gomez.*

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres[6] même
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime!
2065 Savez-vous ce que c'est que doña Sol? Longtemps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce, innocente et timide[7].
Mais voyez-vous cet œil de pleurs de rage humide[8]?

(Elle tire un poignard de son sein.)

Voyez-vous ce poignard*?... Ah! vieillard insensé[9],
2070 Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé?

1 Les noms propres ont la valeur d'un argument; **2.** La rime excuse l'incorrection grammaticale; **3.** Paroles très sages d'une femme qui ne l'est pas toujours; **4.** Réaction semblable à l'acte II, sc. III, 541; **5.** Voir les v. 1290, 2039, 2041; **6.** Image déjà appliquée à don Carlos (1219) et à Ruy Gomez (1983). Hernani reste lion (1028); **7.** Dès l'acte III (sc. I), si Ruy Gomez avait été plus clairvoyant, il aurait deviné les impatiences et les menaces de cette douceur timide, démentie même antérieurement (I, II, 164); **8.** Inversion. Voir 988, 1155, 1439; **9.** Épithète exacte. Voir 1278 et Notice, p. 15.

Prenez garde, don Ruy!... Je suis de la famille[1],
Mon oncle! Écoutez-moi. Fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux!
(Elle jette le poignard, et tombe à genoux devant le duc.)
Ah! je tombe à vos pieds! Ayez pitié de nous!
2075 Grâce! Hélas! monseigneur, je ne suis qu'une femme!
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme.
Je me brise aisément. Je tombe à vos genoux!
Ah! je vous en supplie, ayez pitié de nous*!

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol!

DOÑA SOL.

Pardonnez! Nous autres Espagnoles,
2080 Notre douleur s'emporte à de vives paroles,
Vous le savez. Hélas! vous n'étiez pas méchant!
Pitié! Vous me tuez, mon oncle, en le touchant!
Pitié, je l'aime tant[2]!

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Vous l'aimez trop*!

HERNANI.

Tu pleures?

DOÑA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures!
2085 Non! je ne le veux pas.
(A don Ruy.)
Faites grâce aujourd'hui!
Je vous aimerai bien[3] aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui!
De ces restes d'amour, d'amitié, moins encore,
Croyez-vous apaiser la soif qui me dévore?
(Montrant Hernani.)
Il est seul! il est tout! Mais moi, belle pitié!
2090 Qu'est-ce que je peux faire avec votre amitié?
O rage! il aurait, lui, le cœur, l'amour, le trône,
Et d'un regard de vous il me ferait l'aumône!

1. Même noblesse dans sa résistance à don Carlos (II, II, 501, 506); 2. Voir les notes des vers 529 et 2022; 3. L'adverbe est une nouvelle maladresse: doña Sol emploie le verbe seul pour Hernani.

Et s'il fallait un mot à mes vœux insensés,
C'est lui qui vous dirait : Dis cela, c'est assez!
2095 En maudissant tout bas le mendiant avide
Auquel il faut jeter le fond du verre vide[1]!
Honte! dérision! Non. Il faut en finir.
Bois!

HERNANI.

Il a ma parole, et je dois la tenir.

DON RUY GOMEZ.

Allons!

(Hernani approche la fiole de ses lèvres. Doña Sol se jette sur son bras.)

DOÑA SOL.

Oh! pas encor! Daignez tous deux m'entendre.

DON RUY GOMEZ.

2100 Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DOÑA SOL.

Un instant! Mon seigneur! Mon don Juan! Ah! tous deux,
Vous êtes bien cruels! Qu'est-ce que je veux d'eux?
Un instant! voilà tout, tout ce que je réclame!
Enfin, on laisse dire à cette pauvre femme
2105 Ce qu'elle a dans le cœur!... Oh! laissez-moi parler!

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

J'ai hâte.

DOÑA SOL.

Messeigneurs, vous me faites trembler!
Que vous ai-je donc fait?

HERNANI.

Ah! son cri me déchire.

DOÑA SOL, *lui retenant toujours le bras.*

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire!

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

Il faut mourir.

DOÑA SOL, *toujours pendue au bras d'Hernani.*

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,
2110 Tout ce que tu voudras, tu le feras.

1. Même sentiment et forme semblable à l'acte IV, sc. IV, 1761 à 1764.

(Elle lui arrache la fiole.)
Je l'ai!
(Elle élève la fiole aux yeux d'Hernani et du vieillard étonné.)

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans[1] affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes.
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts[2]!
2115 — Adieu...
(Il fait quelques pas pour sortir. Hernani le retient.)

HERNANI.

Duc, arrêtez!
(A doña Sol.)
Hélas! je t'en conjure,
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure*?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Écrite sur le front[3]? Par pitié, ce poison,
Rends-le moi! Par l'amour, par notre âme immortelle*!...

DOÑA SOL, *sombre.*

2120 Tu veux?
(Elle boit.)
Tiens, maintenant!

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Ah! c'était donc pour elle!

DOÑA SOL, *rendant à Hernani la fiole à demi vidée.*

Prends, te dis-je!

HERNANI, *à don Ruy.*

Vois-tu, misérable[4] vieillard!

DOÑA SOL.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI, *prenant la fiole.*

Dieu!

DOÑA SOL.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi! Tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne.

1. Voir 18 et la note; **2.** Beau vers épique; **3.** *Variante :* sur le dos; **4.** Il est difficile au spectateur de ne pas approuver cette épithète péjorative.

2125 Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva.
Mais j'ai bu la première et suis tranquille[1]. — Va!
Bois si tu veux!

HERNANI.

Hélas! qu'as-tu fait, malheureuse?

DOÑA SOL.

C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.

C'est une mort affreuse!

DOÑA SOL.

Non. Pourquoi donc?

HERNANI.

Ce philtre au sépulcre conduit[2].

DOÑA SOL.

2130 Devions-nous pas[3] dormir ensemble cette nuit?
Qu'importe dans quel lit?

HERNANI.

Mon père, tu te venges
Sur moi qui t'oubliais[4]!

(Il porte la fiole à sa bouche.)

DOÑA SOL, *se jetant sur lui.*

Ciel! des douleurs étranges!...
Ah! jette loin de toi ce philtre!... Ma raison
S'égare. Arrête! Hélas! mon don Juan, ce poison
2135 Est vivant! ce poison dans le cœur fait éclore
Une hydre à mille dents qui ronge et qui dévore!
Oh! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point!
Qu'est-ce donc que cela? c'est du feu! ne bois point!
Oh! tu souffrirais trop!

HERNANI, *à don Ruy.*

Ah! ton âme est cruelle!
2140 Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle?

(Il boit et jette la fiole[5].)

1. Cette fermeté tranquille rappelle celle d'Arria (Pline le Jeune, III, 16), de Sophonisbe (Tite-Live, XXX, XII à XV) ou de Monime (*Mithridate*, V, II); 2. Sur l'inversion, voir 988, 1155, 1439, 2069; 3. Sur la suppression de *ne*, voir 25 et la note, 2140, 2142; 4. Voir 1914, 1935, 1936; 5. A la reprise de 1867, Th. Gautier note (*le Moniteur*, 25 juin) que « Jean d'Aragon obéit, mais ce n'est pas sans regret; la vie lui est si douce quand sonne le rappel du serment oublié, et il suit doña Sol dans la mort plutôt qu'il ne tient sa promesse ». Sur cette « fatalité du point d'honneur, cette *ananké* de tant de comédies espagnoles », voir la *Notice*, p. 13.

DOÑA SOL.

Que fais-tu ?

HERNANI.

Qu'as-tu fait ?

DOÑA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.
(Ils s'asseyent l'un près de l'autre.)
N'est-ce pas qu'on souffre horriblement ?

HERNANI.

Non.

DOÑA SOL.

Voilà notre nuit de noce commencée !
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée[1] ?

HERNANI.

2145 Ah !

DON RUY GOMEZ.

La fatalité* s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir !
O tourment ! doña Sol souffrir, et moi le voir !

DOÑA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
2150 Un baiser seulement, un baiser[2] !
(Ils s'embrassent.)

DON RUY GOMEZ.

O douleur !

HERNANI, *d'une voix affaiblie.*

Oh ! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir ma bouche sur ta main[3] !

1. Ce dénouement spectaculaire avait des précédents sur la scène anglaise. Voir, dans la *Notice*, les Sources, p. 9; 2. C'est la mort de Roméo et Juliette; 3. Excellent résumé de sa destinée.

DON RUY GOMEZ.

2155 Qu'ils sont heureux!

HERNANI, *d'une voix de plus en plus faible.*

Viens, viens... doña Sol... tout est [sombre.
Souffres-tu[1]?

DOÑA SOL, *d'une voix également éteinte.*

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre?

DOÑA SOL.

Pas encor.

HERNANI, *avec un soupir.*

Voici...

(Il tombe.)

DON RUY GOMEZ, *soulevant sa tête qui retombe.*

Mort!

DOÑA SOL, *échevelée, et se dressant à demi sur son séant.*

Mort! non pas! nous dormons.
Il dort. C'est mon époux, vois-tu. Nous nous aimons.
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce.
(D'une voix qui s'éteint.)
2160 Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce[2].
Il est las[3].
(Elle retourne la figure d'Hernani.)
Mon amour, tiens-toi vers moi tourné.
Plus près... plus près encor...
(Elle retombe.)

DON RUY GOMEZ.

Morte! — Oh! je suis damné*!
(Il se tue.)

1. Première rédaction : *Que sens-tu?* 2. La rime paraît être la principale raison de cette appellation insolite et inopportune. Voir 1154; 3. Elle reprend le mot d'Hernani (2153).